

LA MARMITE

Gazette du 160 et du 360

RÉDACTION : *Sergent-Major PASQUIER, 2^e Cie, S. P. 207. — DURAND, 18^e Cie, S. P. 128*

ADMINISTRATION : "MARMITE", Service postal du 160, Saint-Pierre-le-Moûtier

Service gratuit dans les Tranchées

1917

Voici la nouvelle année.

Dans ces jours où l'espérance reprend son invincible essor, joignons, plus fortement encore que de coutume, nos mains fraternelles.

Et laissons-nous guider par les voix toujours éveillées de ceux qui dorment à jamais. Ecoutez-les : elles attestent l'idéal qui n'a pas failli, et saluent déjà sa venue, comme un lever d'astre, dans la Paix triomphante.

Camarades, amis chaleureux, cœurs bienfaisants par qui nous vivons, que nos vœux les plus sincères et les meilleurs aillent à vous : puissent-ils être reçus comme ils sont formulés, — du fond du cœur.

Et puisse l'An qui vient mettre dans toutes les âmes la joie, et sur vos fronts l'ombre dorée qui tombe des ailes de la Gloire !

Douze mois se sont écoulés depuis l'apparition de notre n° 1.

En douze mois, La Marmite a fait paraître douze numéros entièrement inédits, dont plus de six mille exemplaires ont été distribués gratuitement au front et à nos camarades. Elle a pu venir en aide à quelques-uns, elle s'est efforcée de distraire l'esprit de tous et de resserrer encore les liens qui nous unissent.

Mais l'œuvre entreprise n'a pu être menée à bien jusqu'ici que grâce aux généreux concours et à l'aide efficace de nos protecteurs et de nos amis. Nous allons demander à leur cœur un effort nouveau.

La Marmite va recommencer à paraître chaque mois régulièrement et sur six pages. Pour obtenir un tel résultat, nous avons décidé la fondation de Membres d'honneur de l'Administration de La Marmite. Ce titre sera décerné à toute personne qui nous enverra en une seule fois une cotisation égale ou supérieure à vingt francs. Au-dessous de vingt francs, le titre décerné sera celui de Membre fondateur.

Enfin les Souscripteurs qui nous adresseront la somme de six francs par an ou cinquante centimes par mois pour l'envoi régulier de deux exemplaires par numéro porteront le nom de Membres actifs.

Que tous se rappellent que la distribution gratuite au front n'est possible que grâce à la participation payante des Souscripteurs : que chacun se laisse aller à la joie de faire une bonne action et de collaborer à une œuvre française par excellence, qu'ont bien voulu soutenir et approuver le Généralissime et le Président de la République.

BALLADE POUR L'AN QUI VIENT

*Pour mes Camarades
du 160 et du 360*

J. F.

*La page nouvelle est tournée
Vers l'inconnu des horizons.
Comme aux fêtes carillonnes
Les cloches sont en pâmoison !
Riant de la dure saison
Un rayon clair dans les cœurs danse ;
Et tous ont pour seule oraison :
Bonne année aux Soldats de France !*

*Au seuil de Verdun obstinée,
Sur l'Yser, après garnison,
Dans l'or des Méditerranées
Que hanta la nef de Jason,
Ils opposent aux trahisons
Le fusil, l'épée et la lance,
Avec leur sang pour seul blason :
Bonne année aux Soldats de France !*

*Et qu'ils aient aussi bonne année
Sous les pieuses floraisons
Les morts dont l'âme illuminée
S'affranchit des mornes cloisons !
Que la douceur des guérisons
Vienne enfin tarir la souffrance
Des blessés, pour qui nous disons :
Bonne année aux Soldats de France !*

ENVOI :

*O Prince ! ma péroration
N'est que le grand cri d'espérance
Montant de toutes les maisons :
Bonne année aux Soldats de France !*

JACQUES FESCHOTTE.

1^{er} Janvier 1917.

Au moment où le colonel Bablon quitte, avec le commandement de la 78^e brigade, le 160 qui depuis si longtemps combattit sous ses ordres, la Marmite, dont il fut toujours le bienfaiteur et l'appui, est heureuse de citer son ordre du jour d'adieu :

Officiers, Sous-Officiers, Caporaux et Soldats de la 78^e Brigade,

Vous tous qui n'avez cessé de me témoigner confiance et affection, gardez-moi dans votre souvenir comme je vous garderai dans le mien : c'est avec vous que j'aurais voulu aller à la victoire.

Avec une émotion profonde, je vous dis : Au revoir !

*Je salut nos glorieux Disparus.
Je salut nos Drapeaux.*

Le 13 Décembre 1916.

Signé : BABLON.

LA PAGE DE GLOIRE

LÉGION D'HONNEUR

Extrait J. O. du 30 juin 1915 :

DE ROSMORDUC-TANGUY, lieutenant au 160^e d'infanterie :

Elève de première année à Saint-Cyr, faisant campagne depuis le début. Malgré sa jeunesse avait acquis par ses qualités militaires, la confiance de ses chefs et un grand ascendant sur sa compagnie qu'il commandait depuis le 25 septembre. S'est fait remarquer à toutes les affaires par son brillant courage et son mépris du danger. Blessé grièvement au combat du 9 mai.

MÉDAILLE MILITAIRE

Extrait du J. O. du 3 novembre 1916 :

Léon Jouvet, Alfred Delahaye, Lucien Oliot, Gustave Villemain, Jean Barbier, Sulpice Bourdin, Mathurin Berthomé, André Hersant, Albert Derivry, Jean Segondat.

CROIX DE GUERRE

160^e. Ordre de l'armée n° 388 : Alfred BOUCHER, sous-lieutenant :

Arrivé à la lisière opposée du village, objectif fixé à la compagnie, avec un groupe de quelques hommes a commencé l'organisation de cette lisière, sur le point d'être entouré par un groupe ennemi très supérieur en nombre a rallié sa compagnie en contenant l'adversaire, donnant ainsi un superbe exemple de décision, de courage et de sang-froid.

Ordre de la division n° 183 : Charles Périsse, sergent ; Henri Moulet, soldat.

Ordre de la brigade n° 55 : Pierre Bussy, sous-lieutenant ; Emile Bouquet, maréchal-des-logis.

N° 50 : Henri Cagnet, capitaine ; Fernand Millot, Lucien Latrelle, sous-lieutenants ; René Guillou, Alphonse Pirson, Albert Laborde, caporal-fourrier ; Léon Binaut, Jean Hardouin.

Ordre du régiment n° 854 : René MICHAULT, sergent.

- Très bon sous-officier dévoué, ayant une très belle tenue, s'est particulièrement distingué en décembre 1914 au cours d'une patrouille en avant des premières lignes, rapportant à ses chefs des renseignements précis et précis.

N° 847 : Albert Bourdel, Armand Perrot, sergent ; Henri Petitjean, sous-lieutenant.

N° 840 : Vincent Duval, caporal ; Charles-Auguste Martelet, caporal ; René Barthélémy, sergent ; Louis Laval, Alexandre Courtois, caporal ; Aucanthe, Paul Prévost, adjudant ; Georges Grébill, soldat ; Edmond Thuillier, Maurice Launay.

360^e. Ordre de la division n° 101 : Maurice-Marcel BARROIS, adjudant.

Pendant huit jours, a donné aux hommes qu'il commandait le plus bel exemple de courage et d'énergie. Au moment de l'attaque allemande du 2 avril 1916 a été blessé à la tête de sa section en repoussant l'ennemi.

Ordre de la brigade n° 49 : Pierre Lhéritier, adjt.

N° 73 : Victor Berthaud, caporal ; Aloyse Dupleix, clairon ; Etienne Girard, Alfred Dormois, Armand Lebrun, René Blaise, Jules Logerot, Henri Grossmann, Jean Barthe, Camille Chevallier, Louis Baudel, Camille Charpail, Jean Colin.

Ordre du régiment n° 150 : Jean Sanglier, Emile-Georges Noël, Eugène Fourneau, Simon-Henri Déchaud, Honoré Ardisson, Louis Moyse, Paul Bragard, Eugène Gachelin, Marceau Paris, Jean Grivaux, Ouvrier Buffet, Maxime Louis, Joseph Dune, Joseph Vatry, Paul Picot, Fernand Leblanc, Fernand Minard, Maurice Papineau, Girault, Abadie, Baras-Dozières, Edouard Lobertreaux.

Abonnez-vous à la Marmite !

RENCONTRE

Les territoriaux cheminent sur la route,
L'un, la bouffardé au bec, l'autre cassant la croûte.
Ils vont au front. Beaucoup d'entre eux, à l'unisson,
Ont entonné galement une vieille chanson :

Dans les jardins d'mon père,
Les lilas ont fleuri.
Dans les jardins d'mon père,
Les lilas ont fleuri.
Tous les oiseaux du monde
Vienn'nt y faire leurs nids.
Auprès de ma blonde,
Qu'il fait bon, fait bon, fait bon,
Auprès de ma blonde,
Qu'il fait bon dormir.

Arrêtés près d'un bois, des lignards de l'active
Préparent leur café. — Dans sa hâte attentive,
Un soldat grisonnant dit, tout heureux déjà :
— « Mais c'est le régiment où mon fils s'engagea !
Vais-je pouvoir enfin l'embrasser, au passage ? —
Sergent, connaissez-vous Jobert, un blond, bien sage ? »
— « Il dort au pied d'un arbre, et tenez, le voilà ! »
Le père voit l'enfant que l'effort accable ;

L'alerte, l'insomnie et les marches forcées
L'ont fait choir sur le sol, inerte, sans pensées ;
La main sur son fusil, il dort profondément
Dans un total oubli de son épuisement ;
Il ne sent plus le poids de tant de lassitude
Et sourit au sommeil, avec bonté.
Le père est immobile, et regarde, et se tait,
Mais il parle en lui-même : — « Enfant que j'abritais
De toute ma tendresse et que la France appelle,
Va ! remplis ta mission, elle est sainte, elle est belle
Et nous la partageons avec fraternité.

Ah ! que j'aurais voulu combattre à ton côté !
Dors bien, mon fils cheri. Goûte bien cette trêve.
Je t'emporte en mes yeux, et respecte ton rêve. —
Quand nous reverrons-nous ? — où nous reverrons-nous ?
Et — nous reverrons-nous ? — Il se met à genoux,
Bien qu'il soit un grognard et que rien ne l'émeuve,
Une larme a glissé sur la capote neuve
Du jeune soldat blond. — « Adieu, mon bon petit.
Le chant de mes amis déjà loin retentit.
Adieu, mon brave enfant. Adieu, mon camarade ! »
— Et maîtrisant son cœur ainsi qu'à la parade —
Le père aux cheveux gris s'en va vers l'ennemi
Sans avoir éveillé son enfant endormi.

(En sourdine) : Auprès de ma blonde,
Qu'il fait bon, fait bon, fait bon,
Auprès de ma blonde,
Qu'il fait bon dormir.

M. RHODAX.

Quatre mois de Vacances au Pays Lorrain

(SUITE ET FIN)

Campagne du 360^e d'infanterie, du 13 Avril au
13 Août 1916

A Maurice Barrès.

Et ce fut toute la note caractéristique du secteur occupé par nous entre les pitoyables ruines des deux pauvres villages de R... et de F...-en-H... : pas d'artillerie, sauf un jour, la veille de Pentecôte, où de 10 h. 20 à 15 h. 22 nous reçumes 292 obus de 105 et de 130. Une partie des compagnies étant occupée à la réfection ou plutôt à la confection des tranchées, vraiment soignées avec moins d'amour que les villas des vallons de réserve ; une autre partie se reposant dans ces villas, et une autre tenant la ligne, le régiment coula des jours tantôt désagréables, tantôt doux, tantôt gris, tantôt ensoleillés. Du 18 au 25 mai, beau temps, du 25 mai au 17 juin, pluie ; ce style télégraphique de journal de bord ne dit rien aux profanes civils porteurs de parapluies, mais éveille en nous, dans la chambre noire des souvenirs, des clichés clairs de ciel bleu ou des visions de longues théories de poils serpentant lentement, sans un murmure, dans la nuit de poix, dans l'eau des boyaux qui clapote contre les cuisses, le ventre et même, comme dans un certain

boyau D², contre la poitrine. Et ce fut dans les matins calmes, quand pas un bruit guerrier ne troubloit la sérénité des choses dans la campagne où planait un étrange silence, les tirelires de l'Alouette que rien n'effraie et qui du haut du ciel verse au guetteur à son crâne le réconfort et l'espérance ; et ce fut dans les crépuscules le sifflement des torpilles, des grenades à fusil et l'éclatement angoissant des tuyaux de poêle ; et ce fut le grignotage lent des corvées de travailleurs par la camelote allemande qui ne peut même pas tomber sans se casser ; et ce fut les messes dans la tranchée sur une planche ; et ce fut la Pentecôte sans même un coup de fusil ; et le 14 juillet avec les gerbes de coquelicots, marguerites et bleus dans les douilles de 77 ; et ce fut l'adieu aux pauvres camarades qui, même morts, sont alignés au petit cimetière de la route de T... ; et ce fut enfin le 26 juillet la relève, le long repos à Toul avec permissions pour Nancy.

La Lorraine qui nous avait tout livré d'elle nous gardait pour la fin la beauté de deux de ses joyaux : Toul, l'atoll vert des grands arbres des glacis qui forment la couronne autour de la majesté de la cathédrale ; Toul, la ville des forts, des casernes et des avions acrobates, et Nancy, la perle de l'Est, où les vilains pigeons ennemis viennent en vain faire tomber leur fierte.

Sous-lieutenant BROUTOT (360).

La Crise de l'éclairage

Nous ne pouvions rester indifférents à une question qui préoccupe justement et depuis longtemps l'opinion publique. — Aussi nous sommes heureux de fournir aujourd'hui à nos lecteurs les informations que nous avons reçues à ce sujet.

On sait que certaines mesures ont déjà été prises récemment. Ainsi, depuis trois semaines, les maisons de nuit ne fonctionnent plus qu'en plein jour. On nous signale aussi que l'espionnage s'exerçant à l'aide de signaux lumineux vient d'être formellement interdit sous peine d'amende de un à seize francs. — Enfin, personne n'ignore que, ces jours derniers, la Messe de minuit a eu lieu à sept heures du matin.

Tout ceci n'est qu'un début. Il faut s'attendre à des dispositions restrictives beaucoup plus importantes, mais nous pouvons affirmer que le gouvernement saura faire en sorte que la vie économique du pays en souffre le moins possible.

En premier lieu, le pétrole ne devra plus être détourné de son usage naturel ; aussi les chauves ne seront plus autorisés à s'en arroser le cuir autrefois chevelu : le pétrole H... n va être mis désormais dans la consommation pour l'éclairage.

Sur le front, les fusées éclairantes seront remplacées par des allumettes suédoises, à raison d'une boîte par guetteur et par semaine, et en cas de nécessité seulement (Censuré)

Le Parlement va donner l'exemple, car on assure que les séances de nuit seront supprimées..... (Censuré).

Des mesures vont être prises pour qu'aucun incendie n'ait lieu dans la journée, afin d'éviter un gaspillage de lumière.

Enfin, dans les tribunaux, on fera en sorte que la lumière soit faite le moins souvent possible sur les affaires ténébreuses.

Seule sera autorisée, de jour et de nuit, la lueur d'espoir qui est indispensable au maintien du niveau moral en France.

Nous terminerons en laissant prévoir à nos

lecteurs une prochaine amélioration due à l'intervention d'une de nos assemblées scientifiques les plus réputées. En effet, une démarche vient d'être tentée auprès du Bureau des Longitudes pour qu'il s'arrange de manière à retarder le coucheur du soleil, à avancer son lever, et à maintenir la pleine lune pendant la plus grande partie du mois. Les résultats de cette mesure énergique ne vont pas tarder à se faire sentir.

M. P.

LE JOYEUX POILU

AIR : *Le Clairon, de Déroulède.*

Avez-vous lu nos gazettes
Toutes pleines de risettes ?
Pour les poils maintenant
Aux tranchées l'on a l'sourire !
C'est d'la joie, c'est du délire ! !
Paraît qu'on rigol' tout l'temps...

Sans souci de la mitraille,
Qui chaque jour l'étripaille,
Le poilu reste serein :
Paraît qu'il blague et qu'il chante,
Qu'il rime pour son amante
Et rigol' soir et matin.

Sa vie pourtant n'est pas drôle.
La mort constamment le frôle
Au fond de son trou béant ;
Il sent le vent des torpilles,
Qui fait claquer ses guenilles...
Qu'importe, il rigol' tout l'temps !

Il est rongé de vermine,
De plus l'insomnie le mine,
Car il songe à ses amours.
Plus d'une fois il déjeune
Par cœur, mais comme il est jeune,
Il sourit, sourit toujours.

Personne qui le caresse
Que l'eau qui tombe sans cesse
Dessus son torse fumant.
Il a les pieds dans la glaise,
Et sa cervelle est de braise :
Mais son front reste souriant.

Sa bourse est tell'ment garnie
Qu'il craint d'ruiner la patrie,
Et que pour aider l'Trèsor
Il vers' son or sans épates,
Tant pis s'il n'a plus de lattes,
Il sourit, sourit encor.

Un matin, dans la tranchée,
Voyant sa jambe fauchée,
Un poilu riait encor :
Quand un' grenade stupide
Vint lui entr'ouvrir le bide,
Il sourit encor plus fort !

Il meurt enfin : on l'inhume.
Sur sa tombe, honneur posthume,
On prononce un beau discours.
Deux ans après, on l'exhume :
Dans sa bière on l'trouve qui fume
Tranquill'ment, souriant toujours !

Un Poilu du 360.

PETITES ANNONCES

la ligne
1^{re} 60 pr le S. P. 207
3^{re} 60 pr le S. P. 128

On demande des charpentiers en bois et en fer pour monter des bateaux.

Raffinerie Nouvelle, à Paname, demande des diabétiques. — Bonne rémunération assurée.

Histoire Anecdotique du 160

LIVRE III

CHAPITRE PREMIER

La terre belgique.

Arrêté sur la Marne, contenu sur la Somme, l'ennemi tenta de nous écraser dans les Flandres et, n'ayant pu prendre Paris, d'arriver à Calais. Anglais et Français lui opposèrent une résistance désespérée. Du 20 octobre au 15 novembre, l'héroïsme de nos troupes, malgré des alternatives d'avances et de recul, leur assura la victoire.

Le 4 novembre, le 160^e débarquait en terre belge, partie à la gare frontière d'Abeele, partie à Poperinghe. L'humidité froide des Flandres montait du sol. Poperinghe passait pour la seule ville du Royaume épargnée jusqu'alors par les obus : une vive activité régnait : les états-major anglais y étaient établis, et, dans le ciel pâle, les avions du camp britannique tournoyaient comme des hirondelles.

Sitôt sorti de la ville, le 160 fait connaissance avec la boue du Nord, sur la route défoncée qui conduit à Vlamertingue, puis à Elverdinghe et à Boesinghe. Il est réparti dans ses cantonnements, qui ont eu et auront encore à souffrir du marmitage. Puis, pendant quelques jours, il prend position dans les prairies voisines du canal d'Ypres. Pays plat, dont les paturages sont coupés par de fréquents rideaux d'arbres qui limitent l'horizon. La pluie ne cesse pas : les tranchées manquent, il faut les improviser en arrivant.

Le 8 novembre, le 160 quitte la région de Boesinghe et descend au sud d'Ypres, devant le village de Voormezeele. Le froid est très vif, le brouillard ouate le ciel.

CHAPITRE II

Le Combat de Saint-Eloï.

La période du 9 au 11 novembre constitue une des épreuves les plus dures qu'eut à subir le régiment. Période de combats incessants et sanglants et de marches forcées, dans un système de tranchées bouleversé et défectueux, discontinu et mal pourvu de boyaux d'approche, sous un feu meurtrier et supérieur.

Le deuxième bataillon réussit une attaque partielle devant Voormezelle et s'empare d'éléments de tranchées. L'ennemi, bien qu'invisible, est tout proche. Il parvient à envelopper et à isoler des groupements assez importants, et, par la violence du bombardement et des fusillades, rend la situation intenable. L'ordre de se replier est donné. A ce moment, l'artillerie française entre en scène, et les salves de 75 arrêtent l'avance ennemie. Pendant les journées du 10 et du 11, la pluie ne cesse pas, et lorsqu'après quarante-huit heures d'alertes perpétuelles, la relève du régiment s'accomplit, une violente averse de grêle rend exténuant le retour à l'arrière.

Le régiment, ayant subi de graves pertes et étant durement éprouvé par les conditions de la lutte, est ramené jusqu'à seize kilomètres en deçà des lignes pour y trouver enfin le repos et y être reformé. Il cantonne à Dickebusch, à Kemmel, à Loire, dans les fermes de Westoutre, puis, dès le 16, remonte jusqu'à Vlamertinghe.

CHAPITRE III

Les tranchées de Saint-Julien

Dès le 18, le 160 repart aux tranchées. Dès

lors, le rythme du repos et des tranchées s'établit de façon régulière, par alternances de quatre jours. La fin de novembre s'écoule ainsi. Le secteur occupé s'étend entre Langhemarck à Zonnebeke, par Saint-Julien — parallèlement au canal de Furnes à Ypres. Le réseau de défense est constitué par de véritables fossés de boue. L'eau affleure au ras du sol, sur un terrain de sable et de glaise : les boyaux d'acheminement sont à peine indiqués. Le 19 décembre, tout le régiment cantonne à Elverdinghe. Le 20, il est réuni à Woesten, pour une émouvante cérémonie : Le colonel Bablon présente le drapeau aux jeunes soldats de la classe 1914, venus pour lutter au côté de leurs ainés. Les quelques paroles dont il accompagne la présentation font battre les cœurs. Soudain, venant troubler l'émotion de tous, un taube surgit dans le ciel, et lance trois bombes qui ne font d'ailleurs aucun mal, dans le parc de Woesten. Dès le 23, le 160 repart en ligne à Saint-Julien. Le 28, il se trouve au repos à nouveau — épars entre Boesinghe, Veltge et Elverdinghe, ayant passé dans les tranchées la nuit glacée de Noël, où, par deux reprises, les salves de notre artillerie remplacent les cloches absentes.

La pluie recommence. Les prés sont largement inondés, la marche rendue très difficile. Après avoir fêté le 1^{er} janvier 1915, le régiment repart en ligne, dès l'après-midi, un reste de chanson aux lèvres.

(A suivre).

FABLE-EXPRESS

Afin de soutenir le moral de la France,
On va créer un camp dans une de nos villes
Où seront rassemblées, marchandes d'espérance,
Pythonisses en vogue et célèbres sybillines.

Moralité :

Le dépôt des visionnaires.

Nous recevons la lettre suivante, non signée :

Monsieur le Directeur,
Vous avez donné dans votre dernier numéro quelques fables que beaucoup, comme moi, n'ont certainement pas comprises. Vous les intitulez « fables-express ». Ne pourriez-vous publier, pour changer un peu, des fables compréhensibles pour tout le monde, qui pourraient s'appeler « fables-omnibus » ? Ce serait moins prétentieux et aurait l'avantage d'être à la portée de tous.
Veuillez agréer, etc.

VERS CÉLÈBRES

Un vieux poilu mélancolique, souffrant beaucoup des douleurs dans la tranchée, pensait tristement au fond de sa cagna :

L'homme est un apprenti, la vermine est son maître,
Et nul ne se connaît, tant qu'il n'est pas sous terre !

Du même, toujours très mélancolique au fond de sa cagna, entendant passer une salve de 210 :

Pour qui sont ces perçants qui sifflent sur nos têtes ?

Toujours le poilu, de plus en plus mélancolique, sortant de sa cagna et regardant un coteau dévasté qui s'offre à sa vue :

O ! fils de la couleur : Harpignies ! Harpignies !

CAMÉ Léon.

UN JOURNAL DE PRISONNIERS FRANÇAIS

La Voix captive

De l'autre côté du Rhin, éparpillés dans les terres ennemis, vivent dans la seule espérance du retour nos frères prisonniers. Une bonne fortune nous a fait recevoir deux numéros du journal que font paraître ceux d'entre eux qui sont internés au camp de Würzburg. Nous avons pensé que le grand intérêt de cette publication n'échapperait pas aux lecteurs de *la Marmite* et nous sommes heureux de pouvoir leur exposer aujourd'hui le plan de *l'Intermédiaire* et leur citer quelques trop courts passages de ses très prenantes articles.

★ ★

L'Intermédiaire, qui paraît tous les dix jours et se vend modiquement dix centimes, est une charmante revue de seize pages, aux rubriques très diverses et composée exquiselement. Dès la couverture, la tournure d'esprit toute gauloise s'affirme par une citation de Rabelais : *J'ay veu des pendus plus de cinq cens, mais je n'en vis oncques qui eust meilleure grâce en pendillant!* A l'intérieur de la couverture, un grand concours offre des prix singulièrement séduisants pour des captifs : boîtes de lait condensé, pipes, cigarettes. Viennent alors, dans les premières feuilles, les articles « de fond », poèmes, nouvelles, souvenirs de voyages, chansons. Puis une page fort bien faite résume, d'une part, le mouvement parlementaire et législatif en France, les discussions de la semaine sur le

moratorium et les indemnités ! — et d'autre part les renseignements relatifs à la question des prisonniers.

Enfin toute la dernière partie est consacrée aux nouvelles de la vie du camp : comptes rendus des concerts, chronique théâtrale, chronique des jeux, chronique sportive — annonces même, que nous citerons.

Chacun de nos deux numéros débute par un court poème d'auteur illustre ; le sonnet célèbre de du Bellay.

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage et une des plus belles chansons de Maeterlinck. Il est suivi, dans le numéro du 1^{er} juin, par les très pittoresques *Impressions d'un Suissard* où Jean-Paul Hébert raconte sa joie de prisonnier malade envoyé en Suisse et sa grosse déception lorsque la commission d'arrivée, à Constance, ne le reconnaît point et le renvoie à Würzburg. Une chanson, *Vers la Suisse la jolie*, complète ces notes. Nous sommes heureux de citer le refrain du premier couplet :

Vers la Suisse la jolie,
Paradis des amochés,
Voilà que l'on m'expédie
Pour y soigner ma santé.
Les corvées seront finies,
Les fils de fer débinés,
Allons mon garçon
Fais ton baluchon !
C'est l'Etat qui paie ton excursion
Sous un ciel aussi pur
Qu'à la Côte d'Azur !

Le deuxième couplet exprime la déception, le chagrin du retour à Würzburg.

(A suivre).

F.

SATURNIN BOULBIC A LA GUERRE

ou

L'ODYSSEE D'UN ENGAGE

Par F.-E. MERIDE et Yves REMOR

CHAPITRE I^{er}

Où le lecteur fait connaissance avec un petit coin de l'arrière.

A Saint-Jean-le-Menu, Saturnin Boulbic vivait d'heureux jours en paix depuis plus d'une année que la guerre durait. Loin du fracas des batailles, il menait une existence placide dans ce petit bourg, chef-lieu de canton dénué de toute originalité et peuplé au plus de 2.000 habitants. Le sifflement des balles, le ronflement des obus lui étaient aussi inconnus que le frisson d'angoisse précédant l'assaut, ou la franche gaieté des jours de repos dans les cantonnements. Sa douce quiétude n'était troublée que par le bruit de la renommée que sa position exceptionnelle lui avait faite. Au départ de M. Pouque, le secrétaire de mairie mobilisé comme métallurgiste, il avait été appelé par le maire à ces fonctions importantes. Et lui, si calme, si effacé pourtant, avait acquis dès lors une affolante réputation dans ce *charmant petit pays* où l'on ne pouvait faire un pas sans que la « marchande de tabac » et la « quincaillerie » se posent la question de savoir vers quel but ce pas était fait.

C'était au demeurant le garçon le plus simple de la terre. A première vue, en apercevant ce

grand corps tout en charpente, aux jambes molles, au visage osseux, il était difficile de ne pas formuler une appréciation quelque peu défavorable. Puis, petit à petit, insensiblement, on se faisait à lui, comme on s'est fait à la guerre... Il possédait d'ailleurs, malgré ses trente ans, le charme des faibles, tout de fragilité, de douceur et de timidité.

Il s'intéressait assez peu aux choses lointaines du front.

Il avait pourtant bien entendu parler de tout cela au café du *Soleil d'Or*. Car Saint-Jean-le-Menu possédait, comme tout bourg qui se respecte, son *Soleil d'Or*. Chaque jour, les événements y étaient examinés minutieusement par l'épicier Ronchard, le notaire Giboulot, et parfois par un gendarme en retraite, colosse bruyant, au ton pérégrinaire, répondant au doux nom de Mignonnet. Ces trois messieurs, après leur partie de dominos, lorsque la situation était inchangée, avant la partie, quand la gravité des événements nécessitait une discussion immédiate, tenaient le soir un conseil de guerre où les problèmes tactiques les plus ardu斯 étaient discutés... et résolus. Saturnin était un habitué du *Soleil d'Or*. Il écoutait volontiers les conversations, mais en évitant d'y prendre part, car la seule fois où il s'était risqué à vouloir placer son mot avait été malheureuse, Ronchard lui ayant nettement signifié que sa situation d'exempté le dispensait de prendre la parole.

« Quand on a trente ans, qu'on ne porte pas l'uniforme, et qu'on ne tient pas d'une main ferme le fusil qui doit chasser le Boche hors de France, on se fait, on reste dans l'ombre, vous m'entendez ! — Ah ! si je n'avais pas cinquante-deux ans et le diabète, je serais parti, m'sieur, je vous en réponds ! » Boulbic se l'était tenu

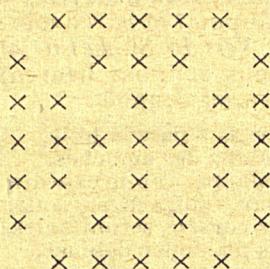
RÉCRÉATIONS INTELLECTUELLES

Nous commençons aujourd'hui, sous cette rubrique, la publication régulière de jeux d'esprit, charades, énigmes, mots en losange, carré, etc.

Nous vous invitons à collaborer avec nous, en nous réservant toutefois le droit de ne pas insérer les envois qui pourraient nous valoir les rigueurs de la censure.

Les réponses seront données dans le prochain numéro. Les noms des lecteurs ayant donné le plus grand nombre de solutions justes seront publiés à la fin de la rubrique.

N° 1. — Croix de guerre pour les poilus



(De haut en bas)

Lecteurs, cherchez un peu, on me trouve en Afrique ;
Au début de Noël ; la moitié de trique ;
Visible dans Paris ; terme de liaison ;
Voyelle ; un aliment pour toute nation ;
Un fruit très savoureux nous venant de l'Espagne
Ou le bonbon fondant fabriqué par montagne
Et que tous les poilus servent aux Allemands ;
Nécessaire à la rime ; on me trouve en entrant

Dans l'alphabet ; de mes deux suivants, l'assemblage
Fait la chaude saison ; poème d'un autre âge ;
Grand Duché de Bochie ; et pour bien terminer
Le terme militaire : empocher des... deniers.

GUILLAUME D'EU.

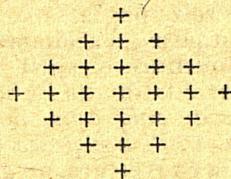
N° 2. — Métagramme

Il ne faut que cinq pieds, ami, pour me construire ;
Il ne me faut qu'un jour, souvent, pour te séduire,
De cela je réponds, car depuis longtemps,
Je suis belle malgré les épreuves des temps.
Il m'avait résisté, depuis deux ans de guerre,
Cependant le voici qui me revient « Grand-Père ! »

Change ma tête ; alors : tu les vois tous marris
Quand ils ont découvert, que leur meilleur ami,
Auquel ils accordaient entière confiance,
N'en est plus depuis peu, aux heures... d'espérance !
C'est à eux seulement que ça peut arriver.

[trouver.]
Tu mettras moins longtemps, toi, lecteur, pour
PÈRE MIDECHASSE.

N° 3. — Mots en losange



Je suis en fer, ami ; l'épargne de la France
m'a fui pour le Trésor ; je cache ta présence
aux Boches à l'affût guettant tes mouvements ;
grand général français que tu vis bien souvent ;
sur un commandement, vif feu d'infanterie ;
tu trouveras en mule ; la fin de toute vie.

K. RICATUR.

Le Gérant, Ph. DUPARD.

pour dit, et, réfugié dans un coin de la salle, s'était plongé dans la lecture de son journal.

Il souffrait intérieurement de cet état de choses, se plaignant de l'injustice du sort. Etait-ce sa faute à lui si les médecins ne voulaient pas le prendre ? Ah ! ces visites médicales ! Dix-huit docteurs, en six commissions différentes, avaient par extraordinaire pris à son égard la même décision. Au fond, il n'en était pas fâché : faiblesse générale, cardiopathie ; on vit très bien avec cela et tout de même son avenir lui apparaissait plus sûr que celui du gars bien bâti, sans infirmités qui fait le guet dans la tranchée et risque souvent la rencontre désagréable d'un éclat d'obus ou de grenade.

Au début, ces visites l'avaient un peu ennuyé, puis il s'y était vite adapté ; maintenant il se prêtait sans pudeur à l'examen de ces hommes graves qui scrutaient sa nudité des yeux et des mains comme on palpe un fruit pour se rendre compte de son état de maturité.

Heureusement pour lui, si M. Ronchard l'avait rabroué d'une façon si rude, la brune Madeleine, fille de cet honorable commerçant, l'accueillait avec la plus bienveillante cordialité. Aussi Saturnin, lorsqu'il savait l'épicier au Soleil d'Or, allait-il volontiers faire un brin de causette avec l'accorte enfant. Celle-ci n'était pas de nature à s'en effaroucher. Sa démarche souple, sa taille bien prise, son visage avenant où brillaient des yeux noirs largement ouverts, ainsi que son caractère vif et gai, en révélant dans cet ensemble l'énergie d'un tempérament très sain devaient fatidiquement attirer l'admiration de Boulbic. Sa cour discrète était plus que favorablement acceptée. Mais hélas ! son peu de courage l'empêchait toujours d'aller de l'avant : ou la préparation... ne suffisait pas, ou

la terrible voix et l'attitude menaçante du père brisaient dans l'œuf les velléités d'offensive. Tout comme un général il avait ses minutes de joie et d'amère déception. Madeleine cependant désirait ardemment le connaître davantage. Il l'avait conquise, de la manière la plus pure, par son originalité, sa situation et sa façon timidement respectueuse de tourner son chapeau entre ses doigts quand au cours d'un entretien elle tournait vers lui ses grands yeux expressifs !...

Elle se disait, la blonde, sans doute pour étouffer le souvenir d'anciens soupirants autrefois mieux en cour, mais partis au front, qu'en ce moment il fallait savoir faire passer ses aspirations particulières après les aspirations nationales.

Telle était la vie peu mouvementée de Saturnin Boulbic.

Il eût été à peu près heureux entre son bureau, le Soleil d'Or et Madeleine, sans cette maudite guerre qui rejaillissait fâcheusement sur sa réputation.

CHAPITRE II

Un beau geste.

Or, un après-midi pluvieux d'octobre, quand il entra dans la salle enfumée du Soleil d'Or, un nouveau personnage s'offrit à sa vue : frais, la moustache en bataille, l'œil conquérant, l'allure guerrière, un fringant maréchal-des-logis causait avec volubilité. Et Ronchard, Giboulot, flanqués de Mignonnet, l'écoutaient dans le plus profond silence !...

(A suivre).

1914 1511

LA MARMITE

Gazette du 160 et du 360

RÉDACTION : Sergent-Major PASQUIER, 2^e C^{ie}, S. P. 207. — DURAND, 18^e C^{ie}, S. P. 128

ADMINISTRATION : " MARMITE ", Service postal du 160, Saint-Pierre-le-Moûtier

Service gratuit dans les Tranchées

Pierre Chalot

Un deuil nouveau nous atteint au cœur. Après Fournier, Mandelli, Chenu-Laffitte, notre cher camarade Chalot vient de nous être enlevé. S'il n'a pas connu, comme eux, la mort face à l'ennemi, il n'en est pas moins tombé en soldat, à la place qui lui avait été assignée et à laquelle, jusqu'au dernier jour, l'avait maintenu son haut sentiment du devoir.

Les liens qui l'unissaient à nous s'étaient si fraternellement resserrés, son cœur battait si près du nôtre, que lorsque le mal foudroyant l'a brutalement abattu à nos côtés, nous avons senti mourir une part de nous-mêmes.

Ce passionné du devoir était aussi un enthousiaste, que nul élan généreux ne laissait indifférent; et c'était aussi un tendre, pitoyable aux misères qui l'entouraient; et c'était encore un mystique, que la foi — une foi sincère et vivante — a illuminé aux derniers moments.

Nous prions la mère qu'il adorait — frapée pour la troisième fois dans ses enfants — d'accepter l'hommage douloureux de notre affection et de notre peine.

1^{er} JANVIER 1917

*Debout, soldats ! L'aube nouvelle
Commence à poindre à l'horizon.
La Victoire apporte avec elle
Sa magnifique floraison.*

*L'heure de la justice sonne :
Les barbares sont condamnés.
Ils le savent mieux que personne,
Malgré leurs efforts acharnés.*

*Sentant venir la fin prochaine,
Ils osent, malgré leurs forfaits,
Essayant de cacher leur haine,
Ils osent nous offrir la paix !*

*La paix allemande !... Quel piège !
La paix consacrant leur orgueil
Et leurs méfaits : quel sacrilège !
Autant nous offrir un cercueil.*

*O morts sacrés, chères victimes
Qui tombèrent si noblement,
Morts sacrés qui furent sublimes
Sans le savoir, tout simplement.*

*Sacrifice que rien n'efface !
O morts sacrés, chers disparus,
Héros sauveurs de notre race,
Sans lesquels nous ne serions plus.*

*Levez-vous et venez nous dire
Que l'on ne signe pas la paix
Avec les auteurs du martyre
De tant de malheureux Français !*

*Levez-vous et venez nous dire
Pourquoi votre sang fut versé,
Et qu'un mot ne saurait suffire
Pour oublier tout ce passé !*

*La paix !... qui ne serait bien aise
De l'offrir à l'humanité !...
Mais ce sera la paix française,
Au prix que nous aurons dicté,*

*La grande Paix réparatrice
D'un abîme d'iniquité,
Qui mettra la force au service
Du Droit et de la Liberté !*

DUX***.

LA PAGE DE GLOIRE

LÉGION D'HONNEUR

Ordre n° 4.177 d du 1^{er} décembre 1916. — Camille VILLIÈRE, lieutenant à la 18^e compagnie du 360^e :

A fait preuve, au cours des journées des 27 et 28 février 1916, des plus belles qualités de courage et de sang-froid en maintenant sa compagnie en ordre et à son poste sous un bombardement extrêmement violent. A été atteint de trois blessures graves, le 2 mars, au cours d'un nouveau bombardement.

MÉDAILLE MILITAIRE

Auguste Kauffmann, Eugène Goubereau, Jean Kerguen, Henri Marillier, Aimé Lerousseau, Gaston Dupré, Gaston Delache, Charles Schmidt, Xavier Blum, René Baudoin, Eugène Denuit, Fernand Henri, Camille Marcus, Daniel Alary, Marcel CORNE, sergent au 160^e :

Sergent téléphoniste remarquable par sa bravoure. Deux fois grièvement blessé; est revenu sur le front à peine guéri. Le 20 novembre 1916, ayant son poste en première ligne défoncé par un obus, est allé dégager ses camarades blessés sous un bombardement extrêmement violent. A porté en terrain découvert et en plein jour un message important, puis est revenu à son poste en réparant la ligne sous les rafales d'artillerie. A donné à ses hommes un bel exemple de courage et de dévouement sans bornes. Trois fois cité à l'ordre.

CROIX DE GUERRE

160^e. — *Ordre du corps d'armée n° 30.* — Louis Adam.

Ordre de la division n° 3. — Rolin, adjudant ; Armand Leborgne, Paul Boulanger.

Ordre du régiment n° 861. — Lucien Zwang, Paul Bourbon, Jean Coupois, Joseph Detalmini, Jules Frélicot, Edmond Gruel, Philippe Viard-Gaudin, Charles Sohn, Louis Joulin, André Berlatier, Paul Deshayes, Jean Massi, Gaston Devilliers, Denis Le Calmé, André Enfroy.

360^e. — *Ordre de l'armée nos 405 et 421.* — Charles BESSON, sergent :

Le 12 septembre 1916 a pénétré seul dans un abri fermé et dissimulé. Y a trouvé trois officiers et huit soldats ; a tué deux officiers et a fait le troisième et les soldats prisonniers.

Granger, capitaine ; Wirbel, Derode, lieutenants ; Guillemin, Péronneau, sous-lieutenants ; Huguenin, adjudant.

Ordre du corps d'armée n° 122. — Weigel, aspirant.

Ordre de la division n° 129 et 132. — Touchois de Belloir, sous-lieutenant ; Béguin et Carré.

Ordre de la brigade n° 38. — Henri Baudet, sous-lieutenant ; Galopin, caporal ; Bordes, Souchay, Thirion.

Ordre de la brigade n° 39. — Lairé, sous-lieutenant ; Cauvin, sergent.

Ordre du régiment n° 234. — Gaston Lefebvre, adjudant ; Georges Verseau, sergent ; Jules Gillet, sergent ; Alexandre Billy, Pierre Bruandet, caporal ; Charpentier, Gagneur, Souchez, Sauvage.

Ordre du régiment n° 250. — Blanvarlet, Grossaint, lieutenants ; Machet, adjudant ; Mouret, Barthélémy, sergents ; Palec, caporal ; Breteau, Huenoire, Ramier.

IN MEMORIAM

*A mes camarades tombés
près de moi.*

Aux morts du 160 et du 360.

Gloire à ceux qui sont morts pour la terre de France,
Sur les pentes des monts, sur les glaciis des forts,
A ceux qui négligeaient leur soif et leur souffrance
Pour que nous survivions au mal dont ils sont morts.

Gloire à tous ceux tombés quand les murs s'éboulaient,
A tous ceux étendus devant la citadelle,
Alors que l'ouragan des balles et des boulets
Rendait leur fin plus noble et leur âme immortelle.

Gloire à tous, défenseurs du bois de la Caillette,
Du Mort-Homme, de Vaux, de Fleury-Douaumont,
Que vos exploits s'inscrivent en or sur des tablettes,
Vous vous êtes battus ainsi que des démons !

Gloire à ceux dont le sang a coulé sur les herbes,
Et s'est mêlé, l'hiver, aux neiges et au verglas,
Voyez-vous nos couronnes éclatantes et nos gerbes
Qui fleurissent les temples où résonnent des glas.

Gloire à ceux qui périrent au lieu de reculer,
Qui se firent hacher plutôt que de se rendre,
Dont les corps en charpie et de boue maculés
Jusqu'au bout défendaient des villages en cendres.

Gloire éternelle à vous, écrivains de l'histoire
A l'encre de vos veines, à la pointe du fer,
Votre image est ancrée au tréfonds des mémoires,
Reposez et dormez : vous avez tant souffert.

ROB.-P. CANCELIER.

160^e d'Infanterie.

Histoire Anecdotique du 160

LIVRE III

CHAPITRE II

Ypres. — Le retour en France

Jusqu'au 17 février, la prise de tranchées à Saint-Julien alterne avec les repos à Woesten, Vieuze et Saint-Jean. La rigueur de l'hiver diminue. Le 17, le régiment tout entier se trouve réuni en terre française — à quelques centaines de mètres de la frontière, il est vrai — dans le village d'Herzeele. Durant le séjour à Herzeele, qui se prolonge jusqu'au 3 mars, l'allégresse d'être au repos s'ajoute à l'allégresse de se sentir chez soi — et les réunions joyeuses se multiplient. Chaque compagnie du 160 organise un concert : tous sont d'ailleurs fort réussis et chaleureusement applaudis. Au cours de l'un d'eux — auquel il assiste, le lieutenant-colonel Bablon apprend sa nomination de colonel : une manifestation touchante et spontanée le salue. Au concert offert aux officiers, viennent assister le général d'Urbal, commandant l'armée, et le général Curé, qui donnent le signal des bravos.

Du 3 mars au 13 avril, le régime des repos et des tranchées reprend — mais dans un secteur un peu différent : Zonnebeke, Vlamertinghe, Ypres. A plusieurs reprises, le 160 cantonne dans les faubourgs de la ville mutilée qui, chaque jour, sous les coups des obus allemands, voit s'agrandir les plaies béantes de son beffroi et de ses halles. La vie cependant y est très affaîrée. Ypres est le siège d'importants organismes anglais, et toute une population de mercantis a survécu du sol labouré par le bombardement. Chaque après-midi, les "five o'clock" improvisés se multiplient : et les uniformes les plus variés voisinent au café des Trois-Suisses. L'approche du printemps reverdit les campagnes inondées : la circulation redevient facile sur le pavé sec des routes pareilles à des digues.

Le 9 avril, le régiment s'embarque en autobus pour rejoindre, définitivement, cette fois-ci, la terre de France : il cantonne du 9 au 13 à Wilder et à Wormhoudt ; le 14, il prend la direction du sud, par Buysse et Noordpene ; le 15, il se trouve dans le Pas-de-Calais, le 16, à Fruges, les 17 et 18, à Gricourt, Marest et Pressy. Dans la soirée de ce dernier jour, il retrouve des autobus qui l'amènent à Haute-Avesnes : le voici parvenu devant le nouvel horizon qu'il illustrera ses efforts, dans la plaine d'Artois, aux falaises crayeuses, que parsèment, comme des ossements blanchis, les ruines des villages bombardés.

(A suivre).

Communiqué :

Un Concours d'Ex-libris pour nos Soldats

Le Bulletin des Armées du 31 janvier informe les soldats des armées alliées qu'un concours, avec *prix en espèces*, est ouvert sous les auspices de M. Grand-Carteret. Le sujet choisi est : *Un Ex-libris de Guerre*. Des centaines d'adhésions arrivent chaque jour de tous les secteurs.

Ecrire à la Revue Internationale de l'Ex-libris, 10, rue Fromentin, Paris, pour demander les conditions de ce concours.

Une lettre sensationnelle

« La Marmite » chez nos ennemis

En ouvrant notre courrier, nous avons été très étonnés à la vue d'une lettre portant le timbre de l'état-major... d'en face. Comment nous est-elle parvenue ? Mystère. Nous tenons cependant à faire profiter nos lecteurs de l'au-baine en leur soumettant cet échantillon de la Kultur, provenant d'un des plus grands chefs de l'armée ennemie :

Kaiserl-Stab. — Boschland.
14^e Februar 1917.

Herr Redakteur principal,

J'ai récemment appris par mon personnel service d'espionnage que j'avais été mis en cause ferbalement dans des conversations privées auxquelles des membres du comité directeur de votre journal assistaient eux-mêmes et prenaient une part active ; — d'autre part, j'ai été interviewé par un de vos reporters, à mon grand quartier général, par la voie du T. S. F.

Je tiens à répondre par celle de votre journal même. Je pense tonner ainsi une hautement irréfutable preuve convaincante de ma considérable germanique kultur et de l'évidente largeur de mon esprit purement tudesque.

On m'a demandé si je reçois la « Marmite ». Je vous crois — même que j'en ai reçu une il y a huit jours dans la maison où je kantonnais et dans les chambres. Elle m'a d'ailleurs grièvement blessé et a tué trois de mes officiers d'état-major.

Malgré cela, je tiens à vous dire que j'estime beaucoup la « Marmite », parce qu'elle fait rire vos poilus et que le rire désarme.

Ihr hochachtungsvoll,
VON BISSINGE.

Pour copie conforme: M. P.

Le Cuisinier en campagne

Les civils connaissent par les journaux la figure de l'humble « cuistot » des tranchées qu'on leur a décrit maintes et maintes fois allant porter la soupe en première ligne. Ils ignorent tout de la savante hiérarchie par laquelle se distinguent les innombrables cuisiniers du front et, pourtant, que de variétés, depuis le cuisinier du « poilu » jusqu'au cuisinier d'un général d'armée.

Au sommet de l'échelle, d'abord, le cuisinier d'état-major. C'est généralement le chef d'un grand restaurant qui continue, à la guerre, ses habitudes du temps de paix.

(Censuré)

C'est un homme qui, sans doute, a médité l'aphorisme d'André Suarès : « D'abord l'homme est une gueule ! »

Au-dessous de ce sacro-saint personnage, mais très loin derrière lui, voici le cuisinier du colonel, séparé de son confrère par toute l'au-

guste distance des étoiles au galon.

(Censuré)

il fait les étapes sans sac et, si son influence est grande, il obtient une bicyclette. Quelquefois, sur son passage, un murmure s'élève : Embusqué ! Il détourne à peine la tête, dédaignant cette injure imméritée ; que lui importe l'opinion des poilus, pourvu qu'il puisse battre sa crème en arrivant et que son matériel arrive à bon port. Le matériel ! caisses précieuses contenant les plats, les assiettes, les verres, les ustensiles de cuisine, les vivres de réserve. Il arrive quelquefois au matériel de rester en panne, la chignole s'est fourvoyée en chemin. Le maréchal s'affole, lève les bras au ciel. Hue... Bert... ! n'arrive pas. Désastre sans nom, il va manquer son dîner.

Le cuisinier du capitaine ou du chef de bataillon envie souvent à son confrère supérieur la richesse de son matériel : mais s'il n'a pas l'art culinaire très développé, il possède un vocabulaire fameux et légendaire ; Bébert s'en console ! Piètre consolation ! Le gas Briel se rattrape au repos, où il confectionne des plats fins qui lui vaudront une renommée à laquelle il tient, possédant déjà l'art de les faire valoir. Matifat, lui, connaît des heures angoissantes, le beurre coûte cher, les mitrailleurs sont voleurs, le bataillon est engagé, comment faire pour envoier la croute du commandant ; pénible incertitude !

Et maintenant, au bas de l'échelle, l'américain cuisinier de section, de liaison ou d'escouade. Lui n'est pas toujours un homme de métier. Il remplace le talent par la bonne volonté. Il fait la cuisine en plein air, dans de grandes marmites noires de suie. Il a les mains sales et vole le bois, les louches et les bidons avec une incroyable dextérité ;

(Censuré) C'est une scie ! C'est un homme-l'américain qui a toujours le sourire.

Un poilu du 360^e.

La Voix captive

UN JOURNAL DE PRISONNIERS FRANÇAIS

(Suite)

Mais un troisième couplet ramène aux lèvres du prisonnier la douceur divine de l'espérance :

....Donc je suis blackboulé !
Rêves font vite !
Le mien a retrouvé
Un vieux refrain pour se bercer.
Vous plaira-t-il ? Je n'en sais rien !
Moi, je l'aime : il console bien....

O France la plus jolie,
Que m'importe d'autres cieux
Pour l'exilé, c'est folie
De croire ailleurs être heureux !

A son âme inassouvie
Le rêve qui plaît le mieux
C'est celui du retour,
Là-bas, par un beau jour.
Illuminé de gloire et d'amour !
Sous ton ciel retrouvé
Mon pays bien-aimé !

Dites, quel cœur resterait fermé à cette émotion si profonde et spontanée tout ensemble, à ce cri véhément vers le sol natal qui achève la chanson commencée en simple divertissement ?

La page suivante : *Chez nous*, résume adroitement les dernières discussions concernant les lois sur les retraites ouvrières et sur les loyers. Puis une critique musicale détaille le dernier concert donné au camp, grâce à MM. de Rouvre et Etiévant, les artistes bien connus ; elle s'attarde surtout aux délicieuses « Scènes alsaciennes » de Massenet, dont elle reproduit l'émouvant scénario.

Des vers ensuite, un très court poème : *Fierté*, signé Henri, d'un accent âpre et viril :

A geindre lâchement ne soyons jamais prompts.
Accueillons tout : chagrins, revers, sauf les affronts !

Froidement — comme une statue.
C'est beau de rester droit au cœur des ouragans,
Ou bien — gladiateurs jusqu'au bout élégants,
De bien tomber quand on vous tue.

Sous le titre « Provinces de France : le Languedoc », nous trouvons une page colorée, alerte, pleine de soleil et de chansons qui, aux fils du Midi, doit donner un moment comme la chaleur de leur soleil : description d'arènes de courses, de fêtes en Camargue et au pied des tours d'Aigues-Mortes.

Le numéro s'achève par la Chronique théâtrale consacrée à une représentation, montée par Etiévant, du petit chef-d'œuvre douloureux de Courteline : « La Cruche », et la Chronique sportive, résumant avec belle humeur un match de foot-ball rendu terne par l'écrasante chaleur.

Le n° 2, après les vers exquis de du Bellay, sur la douceur du pays natal, débute par un rapide « portrait » ... à la façon de La Bruyère : *L'Homme qui parle*. Puis défilent les plaisants commandements du Galgenbourgeois, que nous reproduisons en entier :

1. Les bons ratas z'adoreras
Et savour'ras gourmandement.
2. Sur la fin de la guerr' ne jur'ras
Pis' qu'on ne sait rien exactement.
3. Une douce gaïté garderas,
Sans pour ça être médisant.
4. Nos grandes huiles honoreras
Afin de vivre tranquillement.
5. Les corvées point n'esquieras
Pour plaire à messieurs les Sergents.
6. Jamais « pâle » tu ne seras,
De corps ni de consentement.
7. Leurs timbr's aux copains ne prendras,
Ça ne vaut pas l'argent comptant.
8. Faux témoignages ne diras,
Les tuyaux crèvent aisément.
9. L'œuvre de chair ne désir'ras,
Ce serait « poire » en ce moment.
10. Quand Galgenberg tu quitteras,
Tu pleureras... d'un œil seulement.

(A suivre).

F.

D. D.

Qu'est-ce que le Dépôt divisionnaire (en abrégé D. D.)?

Tout le monde le connaît, et chacun l'ignore.

Comme j'ai l'honneur d'appartenir à celui de ma division depuis quelque temps déjà, je me fais un plaisir de le faire connaître aux camarades de l'avant, et à ceux de Saint-Pierre-le-Moûtier, Chantenay, Livry et autres lieux charmants du Nivernais.

C'est une formation extrêmement baladeuse, composée d'un chiffre d'hommes allant de 50 à 3,000, d'après le degré de gelure des pieds des combattants des premières lignes.

Le D. D. est susceptible d'être commandé par un chef de bataillon ou un colonel, voire même par un capitaine plus simplement.

La distance des premières lignes, quand la Division est engagée, varie de 0 à 30 ou 35 kilomètres, quelquefois plus, quelquefois moins.

Le logement ou l'habillement est ce qui a été laissé ou mis au rebut par les corps de la Division ; quant à la nourriture, elle comporte des plats de résistance tels que soupe sur le gril, beafsteaks de courants d'air et pommes sautées barre fixe. Menu simple, mais de bon goût.

C'est là où les malheureux fous, atteints de la maladie de l'« embuscade » contractée au Dépôt de l'Intérieur, s'accrochent désespérément à la branche dite des « Instructeurs » de la grenade qui ne saurait exploser, du fusil-mitrailleur récalcitrant ou de la mitrailleuse, des modèles les plus variés, mais inévitablement en bois.

En ce moment, nous possédons une superbe collection de rhumatisants, pieds gelés et surtout de « mains retournées », à commencer par votre serviteur.

PIERRE-HÔ,

Aux Armées (en quelque coin de l'arrière),
le 30-12-1916.

P. S. — Le camarade qui s'est arraché les mains sur le trottoir de la gare de Saint-Pierre le 17 août 1916, adresse ses meilleurs vœux pour 1917 à la garde-barrière.

ÉCHOS

Il est question, d'après des gens bien informés, d'accorder aux SX et RAT, justifiant des connaissances professionnelles suffisantes, des permissions renouvelables pour l'exécution de divers travaux de ménage chez les particuliers, spécialement pour les emplois de cuisinières, nourrices, ménagères, couturières, modistes.

Ces travaux traversent actuellement une crise difficile à conjurer, depuis que les dames sont en grande majorité employées dans les services sédentaires de l'armée.

La purée de feuilles de carottes ou la confiture de racines de salade sont, n'en déplaise à M. L. Forest, du *Matin*, des douceurs accessibles seulement à la catégorie dénommée « civils », puisque, pour employer des feuilles de carottes, il faut d'abord des carottes, et malgré la culture intensive préconisée ailleurs par *La Marmite* et réalisée à grands fracas par d'autres marmites, les légumes, même et y compris la graine d'épinards, sont rares au front. C'est donc vers d'autres régals qu'il faut tourner les yeux de notre ventre. Heureusement la nature s'est montrée pour nous généreuse, et il n'y a qu'à taper dans le tas. Nous ne saurons trop préconiser la vulgarisation des mets délicieux et faciles à préparer qu'il nous a été donné de savourer à plaisir, tels que : purée d'asticots, entrecôte de rat rôti, gelée de poux, bouillie de sauterelles, et dont la liste est si considérable que nous préférions dès maintenant nous arrêter.

Nous comptons sur la reconnaissance des fins gourmets.

Nous apprenons qu'un de nos correspondants du front vient d'être grièvement blessé par une explosion. Voulant, en effet, lancer un perco, il s'y prit maladroitement et celui-ci explosa entre ses mains. Contusions multiples au bras et à la poitrine.

Nous relevons dans *Le Phare des Pyrénées occidentales* la coquille suivante, dans les annonces de la quatrième page : « Achat de vieux rentiers. S'adresser chez Moller, dentiste, rue des Sept-Douleurs, à Andorre ».

Pour quel usage, grands dieux ?

Nos Faits Divers

Prise d'armes.

Le 7 février, au terrain de Cuffier, une prise d'armes eut lieu au cours de laquelle M. le commandant Kremer remit la Croix de guerre à l'adjudant Machet, aux sergents René Micault, Lucien Zwang, Basile Barthélémy, au caporal Camin et aux soldats Antoine, Andrès, Gallois et Lelong.

* *

N. D. L. R. — Les personnes désireuses de se procurer une collection des numéros de *la Marmite* (à partir du n° 3) peuvent s'adresser à la librairie Flandin, à Saint-Pierre-le-Moutier, qui s'empressera de les envoyer au prix de 0 fr. 10 le numéro.

La Rédaction de *la Marmite* reçoit avec plaisir tous les articles qui lui sont adressés. Les remettre au sergent-major Pasquier, de la 2^e; à Durand, de la 18^e, ou les envoyer « Service Postal, à Saint-Pierre-le-Moutier. »

Abonnez-vous à *la Marmite* !

SATURNIN BOULBIC A LA GUERRE

ou

L'ODYSSEE D'UN ENGAGE

Par F.-E. MERIDE et Yves REMOR

CHAPITRE II

Un beau geste.

(Suite)

Les quatre hommes, assis autour de la table de marbre devant quatre vermouths-cassis, formaient un tableau saisissant. Point de mire de tous les yeux, notre militaire se sachant le seul représentant des armées françaises à Saint-Jean-le-Menu, racontait avec une science consommée les combats homériques auxquels il avait pris part. Ses paroles avaient d'autant plus de poids qu'elles s'agrémentaient d'un accent sonore et vibrant, délicieusement parfumé d'ail.

Au bruit que fit Boulbic en entrant, Mignonnet tourna la tête, et d'un regard foudroyant, comme en ont les gendarmes quand ils verbalisent contre les vagabonds, lui fit comprendre l'importunité de son arrivée.

Il prit place non loin du groupe en admiration, à l'extrême de la même rangée de tables; commanda son éternel « picon-grenadine », puis prétant l'oreille à la conversation, se rapprocha progressivement le long de la banquette.

Bientôt sa curiosité s'appliqua plus à la personne du narrateur qu'à son récit.

NOEL DU PAUVRE

Le vent d'hiver frappe au carreau,
D'un doigt noueux, bagué de givre :
C'est une âme qui veut revivre
Et s'évade de son tombeau.

Il neige dans l'âtre glacé
Et la lampe dont l'œil clignote
Pleure une interminable note,
La complainte des trépassés.

Assis à leur foyer sans feu,
Les vieux, dérisoires vestales,
Lorsque sanglote la rafale
Soupirent, s'effarant un peu.

La mort, sous l'injure du vent,
A la voix du canon qui gronde,
Mène une infatigable ronde,
Là-bas, lorsque la nuit descend.

Pourtant, en un clair lendemain,
Confiants, bravant l'heure présente,
Les vieux, pour calmer leur attente,
Sans un mot, se sont pris la main...

Mais un pas heurte le palier,
Une épaule enfonce la porte :
C'est le grand air du front qu'apporte
Le fils qui revient au foyer.

Celui qui frappait au carreau
D'un doigt noueux, bagué de givre,
C'est un enfant qui vient revivre
Le vieux Noël à son hameau !

R. VACHEROT.
Janvier 1917.

— Qui était-ce ? D'où venait-il ? Instinctivement, il ressentait une certaine antipathie et une sorte d'envie pour ce bel homme d'aspect vigoureux, qui semblait par sa loquacité encombrante insulter à sa faiblesse et à sa timidité.

Une pensée lui vint immédiatement à l'esprit... Si le nouveau venu allait plaire à sa Madeleine ?

Déjà Ronchard sympathisait avec ce jeune homme ; il l'amènerait peut-être chez lui après l'apéritif : elle le connaîtrait. — Et avec une rapidité, une précision, et une acuité que seuls connaissent les amoureux et les jaloux (l'un ne va pas sans l'autre), — une succession rapide d'événements se déroulaient dans son imagination progressivement surexcitée. Il n'était plus en pensée au « Soleil d'Or » et ses yeux suivaient sans les voir les volutes de fumée qui s'échappaient de la pipe de merisier du tenant assis à son comptoir.

— Pendant ce temps, la conversation roule ferme sur les récents événements de Champagne. Insensiblement, en parlant de la guerre de mouvements, on en vient à parler de la bataille de la Marne. Chacun émet une opinion différente de celle des autres.

— « Je vois, dit le logis, que vous ne connaissez rien de la Bataille de la Marne ! Cette splendide victoire qui, d'un coup, renversa les terribles projets de Guillaume et fit de la France la défenderesse imbattue de la civilisation !

Mignonnet sourit béatement ! — Il boit la douce ambroisie des mots ronflants. Ce soldat lui plaît. Il le considère comme un esprit supérieur qui ne s'arrête pas à l'ordinaire verbiage de la maréchaussée conquérante.

Le récit de la bataille se déroule, conté avec emphase par notre Méridional.

FABLE-EXPRESS

Quand Paris port de mer régnera sur la France,
On y verra partout rades, bassins, canaux.
Il n'y manquera rien, pas même les bateaux,
Et l'on y trouvera de tout en abondance.

Moralité :

Paris ce port complet...

Un brave fantassin,
Un hâve capucin,
Un autre fantassin
Font ensemble chemin.

Moralité :

La biffe et le moine.

M. P.

On dit que....

— Qu'une perte importante de sang provoque une sensation de froid intense. Le S. C. M. (service central médical), justement soucieux du bien-être de nos troupes coloniales, a décidé, dans sa dernière session, de les faire saigner, afin qu'elles ne ressentent pas l'effet des chaleurs tropicales qui malheureusement règnent dans la plupart de nos possessions.

RÉCRÉATIONS INTELLECTUELLES**Charade (n° 4)**

Tu as donné mon un pour notre chère France,
A son premier signal, riant de ta souffrance.

Souvent avec mon deux, tissé soigneusement
Les coquettes se font de jolis vêtements.

Giboulot accepte sans broncher toutes ces histoires. Il a assisté à tant d'après discussions d'intérêts, il a dû subir avec une crédulité feinte tant de paroles mensongères et exagérées, qu'il ne manifeste qu'une émotion très relative. Le maréchal des logis en est pour « ses frais ».

Tout à coup, rageusement, Ronchard abat son poing sur la table. — Boulbic revient à la réalité.

« Ah ! si nous avions eu les munitions nécessaires !... »

— Avons-nous au moins ce qu'il faut maintenant ? demande Mignonnet ?

— Ah ! je crois bien. Et toutes sortes d'engins : bombes, torpilles, marmites, pétards, grenades ; que sais-je encore ? « A propos de grenades, j'en ai justement une là ; je vais vous la montrer. »

Allant au porte-manteau, il tire de la poche gauche de sa capote une grenade. Tous les assistants, qui se sont levés, font le cercle autour de lui ; jusqu'au garçon qui, passant à ce moment avec une pile d'assiettes, la pose sur une petite table ronde et se mêle au groupe.

— Drôle d'engin ! dit Ronchard, tandis que tous regardent curieusement.

— On dirait un extincteur ! déclare Giboulot.

— Pourriez-vous nous dire comment ça marche ? hasarde Mignonnet.

— Volontiers. Rien n'est plus facile. Et, joignant le geste à la parole : « Il suffit de frapper sur le genou, par exemple, pour obtenir la percussion de la cartouche. Une petite fumée blanche s'échappe alors tandis qu'on entend un léger sifflement. — Tout le monde a pâli. Mignonnet, prudemment, prend du champ et, tout en s'écartant, écrase les pieds du patron de l'établissement qui pousse un cri de douleur.

Mon trois est un chemin étroit, visible à peine,
Où passe un homme, seul, sans éprouver de gêne.

Et mon tout glorieux, depuis plus de deux ans,
Est toujours des premiers quand on crie : en avant !

Mots en triangles (n° 5)

X X X X X X
X X X X X
X X X X
X X X
X X X

Deux villes très citées au mois de février

De l'an dernier ; —

Bien connu des marins qui s'y rendent souvent

Lorsqu'il fait gros temps ; —

Je suis une cité du Midi de la France ; —

C'est moi qui commence ; —

En espérance. —

★ ★

En raison du peu de temps écoulé entre le numéro de janvier et février, les réponses des jeux d'esprit de janvier ne seront publiées que dans le prochain numéro.

Solution de l'Énigme

proposée dans le numéro de décembre

Grand-Couronné

Saint-Pierre-le-Moûtier, Imprimerie-Librarie Flandin.

Le Gérant, Ph. DUPARD.

Ronchard se tient à trois mètres. Tout à coup, un bruit épouvantable retentit. Saturnin, en reculant, a trébuché et renversé la petite table avec la pile d'assiettes qui se brisent en mille morceaux ; lui-même s'effondre au milieu des débris. Ce vacarme, venu de tous côtés, l'affole à tel point que, croyant à l'explosion de la grenade, il se précipite dans la rue par la porte heureusement restée entr'ouverte.

La grenade n'avait pas éclaté... et pour cause, ayant été préalablement vidée de sa charge de cheddite.

Quand tous se furent ressaisis, et que, chez Mignonnet la respiration eût repris son cours normal, on s'aperçut du dégât que Boulbic avait occasionné, ainsi que de sa disparition... et le pauvre absent reçut sur... sa renommée, les éclats... de rire de tous.

On parla beaucoup de l'incident. Bientôt sa situation devint intolérable, car le coup fatal, le coup de grâce fut asséné par la brune Madeleine qui se fâcha tout rouge quand elle connut l'aventure, et eut avec lui un entretien fort important qui motiva chez notre héros une décision immédiate.

CHAPITRE III

Le cœur a ses raisons...

Seul dans un compartiment de 3^e classe, un jeune homme, durement ballotté par les chaos du wagon, se laissait emmener docilement, mais lentement vers le chef-lieu, perdu dans une lointaine mélancolie.....

(A suivre).

LA MARMITE

Gazette du 160 et du 360

RÉDACTION : *Sergent-Major PASQUIER, 2^e C^{ie}, S. P. 207. — DURAND, 18^e C^{ie}, S. P. 128*

ADMINISTRATION : " MARMITE ", Service postal du 160, Saint-Pierre-le-Moûtier

Service gratuit dans les Tranchées

Nous avons appris au cours de ce mois la prise de commandement du 160^e par M. le lieutenant-colonel BEURIER.

Nous sommes très heureux d'enregistrer cette nomination dans les colonnes de notre journal, car M. le lieutenant-colonel BEURIER a bien voulu s'intéresser personnellement à *la Marmite* et lui a toujours porté le plus bienveillant intérêt.

Les vieux du 6^e bataillon du 360^e, qui combattirent sous ses ordres dans les fiévreuses journées du Grand-Couronné, se souviendront avec plaisir du Chef d'il y a plus de deux ans.

Nous saluons respectueusement M. le lieutenant-colonel BEURIER, et souhaitons qu'il ait la joie de bientôt conduire le fier 160^e à la Victoire définitive.

DE LA SOMME A L'AISNE

Campagne du 360^e, d'Août 1916 à Février 1917

QUELQUES PETITS A-COTÉS DE LA GUERRE

C'est aux façons renouvelées des preux d'autrefois que le régiment, au milieu du mois d'août 1916, fit son entrée sensationnelle dans la Somme. En tout temps, partout retentissait son cri de guerre, créé par le 5^e bataillon. Evidemment ce n'était pas aussi aristocratique que le « Pas de quartier » des chevaliers, mais notre « Tue-le, tue-le ! » se faisait du moins clairement comprendre, et s'il semblait un tantinet violent pour des citoyens paisibles et leur élu, bouffant docilement en villégiature, il était bien fait pour des gens d'armes.

La Somme, uniforme plateau crayeux, enruillé de routes d'un blanc cru et entaillé de vallées à marais poissonneux où le vent chante en bas dans les roseaux et en haut dans les grands peupliers des rives ; la Somme aux villages maudits des architectes où, de part et d'autre de la mare réglementaire et obligatoire qui emmure ses eaux sales, mais laisse échapper ses moustiques, se penchent de misérables murs en torchis galeux et lépreux qui veulent être des maisons et qui ne sont que des loques où des brins de paille s'effilochent ; pays aux fins clochers en bâtière dont les auvents abat-sons se chevauchent en avançant comme des volants de crinoline ; campagne aux habitants

rustiques et simples dont quelques-uns n'ont jamais vu le cinéma qu'une seule fois chez leur curé et qui trouvent que toutes « cheux inventions ne rend pas le monde plus heureux » ; province pittoresque où de vieilles paysannes maigres, sèches, râches, revêches, avec tous les muscles du cou saillant en cordes dures sous la figure ridée et les cheveux enfouis dans le sérre-tête d'un foulard à carreaux, évoquent des échappées de sabbat ; la Somme avec au bout de la grande route de poussière aux autos innombrables, la ville autrefois française d'Amiens, où maintenant, au milieu des militarisés en kaki, Anglais à badines, Anzac chevauteuses de feutre de Buffalo-Bill, Ecossais indécents, se dresse la cathédrale de beauté qui a revêtu la tenue de guerre de ses sacs à terre et qui noie dans sa majesté le manque d'harmonie de ses tours trop courtes et de ses flèches trop mesquines, où de la tribune de son socle, Pierre l'Ermite, au masque enflammé, brandit son crucifix comme une épée, où les traditions des hortillons dans leur Venise maraîcher vont de pair avec le charme vieillot des noms de rues anciennes : rue au Lin, rue du Chapeau-de-Violettes, rue des Corps-Nuds-sans-Tête : c'est là, dans ce pays, que le régiment traîna des jours de sacrifice et de souffrance dans la boue qui enlise et sous l'obus qui tue.

Chaque jour plus longue pleura dans notre souvenir la litanie funèbre des pauvres camarades, des nobles coeurs qui ne battront plus : et il a été tué, et il a été tué, et il a été tué. Chaque jour s'allongea vers les formations sanitaires la théorie boueuse des rescapés, image de toute la misère humaine. Et dans la mort fraternisèrent les soldats tombés, français et allemands enterrés dans le même trou et protégés par la même croix, comme autour de ce qui fut l'église de Bucquincourt :

Hier ruht	
Vereint	
Geibmann	
Soldat Lucien Fontaine	
Ietzt	
Freund	
Einst	
Feind	

Ici reposent réunis Geibmann et le soldat Lucien Fontaine, maintenant amis, d'abord ennemis. Et sur tout cela planaient des saucisses, jusqu'à 36, en longue file immobile, dans les nuées à contours arrondis et tremblotants,

Et l'on se demandait, de Ruth suivant l'usage, Quel Dieu, quel charcutier, dans le ciel pommelé, Comme en une vitrine, avait ainsi mêlé Chapelets de saucisses et terrines de nuage.

(A suivre).

LA PAGE DE GLOIRE

160.

LÉGION D'HONNEUR

M. Raoul Blasselle, capitaine adjudant-major au 160^e régiment d'infanterie, a été nommé, dans l'ordre de la Légion d'honneur, au grade d'officier.

MÉDAILLE MILITAIRE

Ordre n° 4510 du 9 février. — Gabriel Thévenin, Antoine Dubet, Henri Corde, Hubert Nivelet, Pierre Roquelaure, Pierre Corniot, Paul Brabis, Louis Guinoiseau, Pierre Boyer, Eugène Picard, René Rigoulot, Georges Voirin.

Emile SEGUIN :

Grenadier d'une énergie et d'un sang-froid remarquables. Le 14 septembre 1916, malgré un bombardement très violent, a contribué au succès d'une opération exécutée par une unité voisine, jetant un grand nombre de grenades sur un nid de mitrailleuses allemandes. Enucleation de l'œil droit.

CROIX DE GUERRE

Ordre du Corps d'armée n° 280 du 3 Février 1917. — M. Georges LE DIBERDER, capitaine adjudant-major :

Officier d'une énergie et d'une élévation de sentiment au-dessus de tout éloge. Sur le front depuis le début de la campagne, a pris part à toutes les affaires du régiment où il s'est distingué par sa bravoure et son bon sens tactique. Blessé le 21 novembre 1916, en venant, sous un bombardement extrêmement violent, rendre compte à son colonel d'une mission qui avait été confiée à son bataillon.

Ordre de la division n° 7 du 2 mars 1917. — Jules Fournier, soldat.

Ordre du régiment n° 905 du 9 février 1917. — Georges Rouginat, Jean-Marie Sergent, sergents; Joseph Giudicelli, caporal; Charles Ley, Alfred Cancelier, Robert, soldats.

Ordre du régiment n° 917 du 19 février 1917. — Lebouëdec, Jousselin, caporaux, Ménissier, Charnoz, soldats.

Ordre du régiment n° 932 du 4 mars 1917. — Capitaine Marie-Etienne Collin, Paul Fournier, Giguet, Gros-Royal, Roussillon, Vernier, sous-lieutenants; Charles Deheub, Georges Micod, soldats;

Henri MANHÈS, sergent-major :

A fait preuve d'énergie et de courage au cours d'une mission périlleuse. A été grièvement blessé. Impotence fonctionnelle partielle du bras droit.

360^e. — *Ordre du régiment n° 31 du 15 février 1917.* — Aubry, Didelot, Guédron, Maurice Géricot, Xavier Sarrola, Gilbert Thévenet, soldats.

Ordre du régiment n° 250 du 31 décembre 1916. — BARTHÉLEMY, caporal-fourrier, matricule 04722, 18^e compagnie :

Le 27 mai 1915, dans l'attaque d'un village, a fait preuve du plus bel entrain et de la plus grande énergie. A été blessé grièvement au cours de l'opération.

N. D. L. R.

Par suite de circonstances imprévues, l'*« Histoire anecdotique du 160 »* est reportée au prochain n°.

La Rédaction se permet de demander aux sergents-majors des Compagnies du front leur concours bienveillant, afin d'assurer plus régulièrement que par le passé la distribution aux hommes des dix numéros destinés mensuellement à chaque Compagnie.

Les personnes désireuses de se procurer une collection des numéros de *la Marmite* (à partir du n° 3) peuvent s'adresser à la librairie Flandin, à Saint-Pierre-le-Moûtier, qui s'empressera de les envoyer au prix de 0 fr. 10 le numéro.

La Rédaction de *la Marmite* reçoit avec plaisir tous les articles qui lui sont adressés. Les remettre au sergent-major Pasquier, de la 2^e; à Durand, de la 18^e, ou les envoyer « Service Postal, à Saint-Pierre-le-Moûtier. »

LES TAILLEURS

Ah ! le Tailleur, le pique-pouce,
Ce raté, qui dans l'ombre pousse
Son aiguille, bien à l'abri.
Comme on l'accable de mépris,
Ce frère faible et sédentaire,
Inapte à conquérir la terre !

Pourtant, Soldat resplendissant,
Trouverais-tu qu'il soit décent
D'affirmer tant d'ardeur guerrière
Sans rien du tout sur le derrière ?
C'est quand on fuit, qu'on est vaincu,
Qu'il convient de montrer le(dos).

Sonnez clairons ! tintez cymbales !
Nous, l'on ne voit nos trous de balles
Que quand les trous sont par devant.
Cachons bien la rose des vents ;
Et que jamais ne la regarde
L'œil d'un euirassier de la Garde !

Ce n'est pas du superflu
Que la culotte du poilu !
Aidons-nous, du front à l'arrière,
Celui qui couvre nos derrières
Est un stratège en atelier ;
Il est un modeste allié.

Du tailleur, qui coupe et qui taille,
Le travail vient à la bataille.
Selon sa force ou son savoir
Que chacun fasse son devoir.
Nous avons des héros sans nombre,
Il faut des artisans dans l'ombre.

Plus de mépris injurieux ;
Il est encor très glorieux
De servir humblement la France !
De tous nos cœurs pleins d'espérance
Donnons le sang, donnons les bras,
L'essentiel est que l'on vaincra.

MARCEL RHODAX.

FABLES-EXPRESS

Si ces deux dames sont moches à faire peur,
Ça tient à leur grand âge — et c'est avec terreur
Que devant le miroir journellement plantées,
Elles voient s'aggraver leurs laideurs édentées.

Moralité :
Les horreurs de naguère.

Un savant géologue, un Boche assurément,
Grimpant sur le Vésuve, arrivait sur la crête
Quand une éruption survenant brusquement
Lui lança un torrent de cendres à la tête.

Moralité :
...Et monté jusqu'au faîte, il aspira des cendres.

Abonnez-vous à la Marmite !

LA CRISE DU SUCRE

Nous recevons la lettre suivante :

Nevers, Café Glacier, 20 février 1917.
Monsieur le Rédacteur en chef,

Je n'ai pas eu l'honneur de vous être présentée et la supplique que je vous adresse aujourd'hui vous étonnera peut-être.

Je suis une fervente lectrice de *La Marmite*; votre journal est ma feuille préférée et, le soir, quand les derniers clients sont partis, que le café éteint ses lumières, à la lueur du reverberé d'en face, je lis les journaux abandonnés sur les tables et me délecte à la prose et aux vers (vous en avez, comme nous, de toutes les dimensions) de vos spirituels collaborateurs.

Au fait, je ne me suis pas encore « introduite » et vos lecteurs, pourtant, me connaissent. Je suis le doyen de la race canine; depuis bientôt dix-huit ans, je fais les tables au Café Glacier. Vous y êtes, maintenant? — Oui, c'est moi que vous avez vue guetter votre café-crème, en vous offrant le sourire de mes babines retroussées et mon reniflement avertisseur. C'est moi la chienne cacochyme aux pattes arrières faiblissantes; jadis, j'avais les dents longues et si je n'en ai plus maintenant, c'est qu'elles se sont usées à croquer le sucre que mon maître prodigue vous dispensait en abondance. Certes, si la France avait aujourd'hui, dans ses réserves, toute la précieuse denrée que j'ai consommée au cours de mon existence, la crise actuelle n'existerait pas et la carte de sucre serait une légende.

Ne froncez pas les sourcils, monsieur, je ne fus, comme tant d'autres, qu'un petit profiteur aux jours de prospérité; maintenant, vous m'en voyez marie, et c'est pour attirer l'attention sur la pénible situation qui m'est faite que j'adresse ma supplique à vos lecteurs et lectrices.

La carte de sucre est créée depuis peu, mais il y a belle lurette, monsieur, que le Café Glacier ne sert plus à ses clients que du sucre en poudre! Vous pressentez d'ici le désastre. Trop courte sur pattes pour éclaircir la raison de ce fait anormal, je fus longtemps sans comprendre pourquoi certains habitués, la veille généreux, m'écartaient maintenant d'une tape amicale, et l'air aussi navré que moi, du reste. Or je savais par expérience — car je suis physionomiste — que tel client, que je pourrais nommer, ne sucrant son café qu'avec un morceau de sucre, le morceau restant était chaque fois accordé à ma gourmandise en éveil, que tel autre volontiers réclamait au garçon une allocation supplémentaire pour satisfaire ma passion sénile; gracieusement, pour les remercier de leurs bons offices, je me prêtai à toutes les fantaisies que me permettait mon âge et, le plus agréablement du monde, je m'essayais à faire « le vieux beau » devant les tables. J'eus enfin un soir l'explication du jeûne auquel me condamnait l'imprévoyance de nos gouvernements et la vie douillette, jusqu'alors, m'apparut subitement si sombre que j'eus une longue crise de désespoir (déjà la crise des transports!).

J'ai mûrement réfléchi, monsieur, et le remède aux maux actuels, je vous l'apporte; trop vieille, hélas! pour être sanitaire, agent de liaison ou même ratier au front, je vous apporte le fruit de mes longues cogitations afin que vous les portiez à la connaissance de la nation par la voie de la grande presse.

Je ne m'attarderai pas à la fabrication du

sucré: cette question dépasse ma compétence. Je sais bien qu'en Allemagne — s'il faut en croire le grave rédacteur de la *Tadeblag Zeitung*, Marcel Arnac — vont être mobilisés tous les diabétiques de l'Empire et qu'on fonde de gros espoirs sur leur exploitation intensive. Sans doute, ce projet est de prime abord séduisant, mais peut-être éprouvera-t-on des difficultés insoupçonnées à la mise en pratique; il faut aussi compter avec les préjugés populaires qui ont toujours entravé les plus belles inventions. Ceci n'est pas de mon ressort, dis-je, mais souffrez que je m'élève contre un gaspillage effréné dont je fus, de tout temps, témoin et suis aujourd'hui la victime.

Songez, Monsieur, aux quantités énormes perdues, aux tonnes gaspillées à casser du sucre sur le dos du voisin, à la Chambre, aux five o'clocks, dans les cafés, dans les dépôts même. L'union sacrée réalisa, quelques mois durant, de sérieuses économies, puis tout reprit bientôt de plus belle. On a cassé du sucre, on en casse, on en cassera jusqu'au jour où nous payerons les « pains » cassés, vous et moi, monsieur, car les intérêts de mon maître, gros patenté de la ville, sont les miens naturellement: je suis de la famille. Et les femmes qui font « leur sucrée », qui « se sucent la gaufre! » croyez-vous qu'il n'y ait pas un effort à tenter dans la voie des économies?

Monsieur le Rédacteur, songez-y, et si mon idée vous paraît intéressante, je ne doute point qu'avec votre patronage, elle ne fasse son chemin.

Je plaide aujourd'hui pour mon ventre, pour mon vice, le dernier: depuis longtemps je suis revenue des frivolités mondaines et ne songe guère à répondre aux agaceries du petit fat mal élevé d'en face qui est un enfant et que j'ai vu naître; je ne demande que ma petite ration de sucre quotidienne, une ration réduite, si le patriotisme l'exige; mais de grâce, pas de suppression radicale, elle serait mon arrêt de mort.

Dans l'espoir d'une suite favorable à ma requête, je vous tends une patte amicale, en me recommandant à la générosité de vos lecteurs quand ils viendront me voir.

OLGA MATHUSALEM,
Café Glacier, Nevers.

P.-S. — *Etant dans les meilleurs termes avec le garçon, je promets à vos lecteurs, en fraude, une goutte de cognac dans leur café.*

J'oubliais de vous prier de m'inscrire comme Membre Bienfaiteur à la Marmite; ci-joint un mandat de vingt francs barbotté hier soir dans le tiroir-caisse.

Nos Faits Divers

Foot-ball.

De nombreux matchs de foot-ball association viennent d'avoir lieu à B... entre des équipes de joueurs de la 70^e division, parmi lesquels nous retrouvons des anciens purs de Saint-Pierre-le-Moûtier. Dire en détail ce que furent ces parties serait trop long. Signalons parmi les meilleurs au 360^e, les sergents Nicolas et Combe, deux ailiers valeureux, le premier, surtout, jouant avec une fougue endiablée. Ce furent de belles journées sportives; de nombreux officiers de la division, parmi lesquel le capitaine Avril, le médecin-major Paris, le lieutenant Theillas se distinguèrent par leur vigueur et leur entraînement; mais nous sommes heureux de constater la supériorité du 360^e. A signaler enfin Bayle et Marcel, du 226^e, et Guillot, du 42^e bataillon de chasseurs, qui, par leur rapidité, amenèrent le ballon bien souvent dans les buts adverses.

Aux Musiciens du 360

Musiciens, mes frères, je vous ai quittés. Vous savez qu'une blessure idiote m'a fait éloigner de vous. Pourtant, du fond de ma retraite, dans mon lit d'hôpital, je pense à vous et je suis heureux, puisque la rédaction de *la Marmite* m'ouvre ses colonnes, de vous rendre l'hommage qui vous est dû. On vous a beaucoup critiqués, cela vous le savez comme moi. Mais souvenez-vous que si la critique est facile, votre art est difficile, et les mauvaises langues auraient bien voulu, plus d'une fois, savoir jouer de la clarinette ou du cornet à pistons.

Maintes fois dans un cantonnement, vous avez rompu par un concert la monotolie des heures oisives, où l'on s'en va dans les rues, par groupes, les mains dans les poches de capote, ne sachant comment employer le temps.

Dès les premières notes de votre appel, je me glissai en rasant les murs (si je n'avais rasé que ceux-là !!!) jusqu'à votre cercle, et en vous écoutant, Véronique m'est apparue toujours jeune. Elle évoquait en moi le souvenir de Jean Périer et de Mariette Sully, à ces Bouffes-Parisiens, qu'hélas ! Sacha Gutry nous a pris.

Parfois, une belle page symphonique du *Che mineau* m'attendrissait. Comme cette musique était bien de notre chevelu et moustachu Xavier Leroux, chantre de la nature.

Va Chemineau, chemine.....

Et, mes frères, vous cheminiez aussi vers d'autres musiques qui, je l'avoue, me plaisaient moins, mais, n'est-ce pas, il en faut pour tous les goûts. Bernardel, toi, mon vieux, que j'ai parfois blagué, tu dirigeais tout cela de ta baguette souple en même temps qu'énergique, avec une autorité et une conviction dignes d'un Chevillard dit « l'aimable ». — Bravos à tous.

Enfin, dans les heures tragiques du danger, vous avez su troquer les instruments pour le brancard, et dans cette tâche si pénible qu'elle semble au-dessus des forces humaines, vous avez montré qu'on pouvait allier à la fois l'art et la charité.

Aussi, permettez-moi, musiciens, mes frères, de vous souhaiter à tous bonne chance ; c'est, en terminant, le vœu que je forme à sainte Cécile, votre patronne.

Georges FERRÉ.

HORREUR!

[reur ! Horreur ! des spectres vont et courent... C'est l'horreur qui se battent-ils. ces spectres en fureur ? Les uns pour l'idéal, les autres le mensonge... Et je les vois passer ainsi que dans un songe. L'Idéal est puissant et le Mensonge l'est : Dieu combattant l'enfer, c'est le monde au complet. Satan vomit du feu ; l'âpre voix de la foudre Retentit au dessus des murs réduits en poudre. Poursuit les combattants. Horreur ! Jambes et bras, A chaque coup qui porte, envolés en éclats, Pendent aux branches, fruits informes, fantastiques. Horreur ! deux hommes font des gestes frénétiques Au loin : on peut les voir s'étreindre, non d'amour, Mais de haine, et le ciel s'ouvre au contact du jour, Et le ruisseau babille, et la proche colline, Comme un temple, sourit... Et la clarté divine, Avec le fin pinceau du renouveau, s'inscrit Tendresse au fond des coeurs et sur la terre esprit.

ALBERT SÉRIEYS.

CULTURE INTENSIVE

Au Commissariat d'Avignon

..... Entre un ivrogne invétéré, qui vient d'être copieusement « caressé » par les poings des fonctionnaires préposés à la sécurité publique et au rétablissement de l'ordre troublé par les non-mobilisables.

Nous sommes en pleine crise de culture.

Les agents en sont venus à cultiver la douceur ! Témoin ce pauvre homme qui vient de « récolter » des horions (ne pas lire oignons).

Le commissaire, d'un ton bienveillant (c'est son ton habituel), pose les questions d'usage et s'apprête à « cuisiner » le patient.

— Dites-moi enfin pourquoi faut-il que toujours vous vous müriez ?

— Dame ! répond notre pâteux héros (j'allais écrire zéro), en ces temps de culture intensive, je préconise la culture du *verre à soi*.

Il paraît que je ne suis pas d'accord avec vos subordonnés, car ils viennent de m'administrer une « décoction de poivrot » pour la seule raison que j'essayais de me défendre contre les sous-marins en zigzaguant au bord de l'eau !

On verra tout pendant la guerre.

Comte A. DORMEREDEBOUX.

Ce que mes yeux ont vu

Un de mes camarades, Pierre D..., interprète vedette d'une pièce jouée récemment aux Nouveautés : *Esope ou les Langues Alliées*, m'invita un soir à dîner chez lui, ainsi que des collègues faisant partie de la « distribution ».

Lorsque nous fûmes réunis auprès de la table, Pierre se leva et, dans le plus grand silence, commença :

Mes chers amis, je vous ai rassemblés ce soir pour qu'ensemble nous protestions contre « toutes ces choses » que l'on nous fait dire par *Esope*.

Les méchantes langues commencent à faire des gorges chaudes depuis quelles entendent vanter les langues par notre bouche.

A mon avis, je trouve qu'au théâtre l'œil fait plus de recette que la langue. Aussi, ce soir, je vous invite à dîner à l'œil.

Là-dessus, satisfait, il nous pria de commencer à manger... des yeux.

En effet, on nous servit :

Des yeux sur le bouillon,
Des yeux bordés de jambon,
Un œil de bœuf,
Des nouilles aux... yeux,
Un œil de perdrix.

A chaque plat, nous nous regardions avec des yeux étonnés.

Heureusement, nous vîmes arriver d'un bon œil la pièce montée qui nous était réservée pour le dessert.

Hélas ! quand elle fut découpée, nous nous aperçumes qu'on nous avait jeté de la poudre aux yeux : elle ne contenait que des yeux en coulisse.

La délicieuse blonde Inette, la principale interprète, manifesta bruyamment son indignation de cette farce grotesque.

Pierre D..., un peu froissé, lui signifia qu'il l'aurait au doigt et à l'œil.

Là-dessus, la pauvrette piqua son fard et tourna de l'œil.

Indignation, brouaha général.

J'ai profité de ce moment pour disparaître à tous les yeux.

Mais mon émotion fut au comble lorsque chez moi, seul, et près de me coucher, je... c'est ici qu'il me faut emprunter ta langue, ô poésie !

L'œil était dans le vise et regardait... (Censuré).

Mais je m'arrête, car j'entends les mauvaises langues dire que, décidément, j'ai la vue un peu basse.

BOB-HAUSS, du 2^e bataillon.

On dit que....

On dit que certaines restrictions viennent d'être imposées aux gens de l'arrière.

On dit qu'entre autres ceux-ci n'ont plus le droit au petit pain frais du matin, à l'exception — car il y a toujours une exception — des parlementaires.

On dit, en outre, que certains boulanger appliquent à leur fantaisie (comme le pain qu'ils fabriquaient jadis) le décret instituant le pain rassis laïque et obligatoire.

On dit notamment qu'à Saint-Jean-le-Menu, au dépôt du ...^e d'infanterie, l'un d'entre eux refuse aux militaires la vente dudit pain au-dessous d'un kilo.

On demande comment doit faire le poilu qui n'a que deux ou quatre sous pour s'acheter le pain quotidien.

On conseille à ceux qui, grâce aux soldats, font de meilleures affaires qu'en temps de paix, d'être plus bienveillants vis à vis de ceux-ci et de ne pas leur répondre qu'ils n'ont qu'à « manger la boule », surtout lorsqu'ils n'y ont pas droit.

On dit qu'une gentille gazouille de Saint-P.er.e

ayant voulu photographier l'exercice des auxiliaires pour avoir au moins un souvenir de guerre n'a pu réussir, son appareil s'étant gondolé pendant toute la séance.

Enfoncés les films humoristiques du Cinéma!

Peut-on dire que vient enfin le temps des unions... sacrées. On parle, bien discrètement, du prochain mariage de plusieurs officiers.

Gais, gais, marions-nous !

RÉCRÉATIONS INTELLECTUELLES

Mots en carré (N° 6)

×	×	×	×	×	×
×	×	×	-	×	×
×	×	×	×	×	×
×	×	×	×	×	×
×	×	×	×	×	×
×	×	×	×	×	×

Puissance qui défend son droit contre le Boche,
Terre où mourut Bayard, sans peur et sans reproche ;
Comme on peut baptiser les princes allemands ;
Peuplades d'Orient qui, très loyalement,

saints tranquillement la croûte, guettant du coin de l'œil la première place libre. — Où aller ? — Une idée lui vint : une occasion s'offrait à lui de se familiariser un peu à l'avance avec le milieu où bientôt il allait vivre, et il se dirigea sur le champ vers la salle d'attente des militaires.

Délibérément il ouvrit la porte. Des hommes, vêtus de capotes autrefois bleu-horizon, étaient entassés pêle-mêle. La plupart dormaient déjà. D'autres, assis dans un coin, dégustaient avec ferveur le contenu de leur bidon. Sur cet ensemble, voilé d'un épais nuage de fumée, régnait un parfum indéfinissable, où l'on sentait confusément le mélange des odeurs du vin, du tabac et du cuir, agrémenté d'un vague relent de vieux fromage.

Saturnin, saisi, recula et sortit : le premier contact avec le monde militaire ne lui parut pas favorable.

C'était donc là « les poilus » ? — Ces êtres sales, pleins de boue, en rien comparables aux soldats qu'il avait vus jusqu'alors.

Notre ami ne comprit pas ce que ces hommes-là avaient de noble, de respectable, — il ne devinait pas de combien de gestes héroïques ces vieux vêtements avaient été les témoins ; il ne se doutait pas que leur usure, leur vieillesse faisait leur beauté ; que ces grosses bouffardes qui emplissaient d'une odeur si acré la salle entière avaient été des consolatrices aux heures de souffrances ; il ne pouvait savoir à quel point ce vin, dont il faisait fi, était rare et précieux aux heures des combats.

Dégouté, il se réfugia dans la salle d'attente des civils. Il n'y vit que deux personnes : un vieux monsieur à barbe blanche, assis dans le fond, et une jeune fille blonde, au fin profil, qui se promenait de long en large dans l'étroite pièce. Le contraste était tel avec le spectacle qu'il venait d'avoir sous les yeux que lui qui, d'habitude, regardait peu les femmes, examina complaisamment celle-ci, et la trouva charmante.

Comme par hasard, elle justifia rapidement cette opinion en engageant la conversation avec lui, chose dont il n'eut jamais osé prendre lui-

SATURNIN BOULBIC A LA GUERRE

ou

L'ODYSSEE D'UN ENGAGE

Par F.-E. MERIDE et YVES REMOR

CHAPITRE III

Le cœur a ses raisons...

(Suite)

Si un lecteur s'était trouvé dans le compartiment, il eût aussitôt reconnu avec étonnement notre ami Saturnin. Celui-ci avait certes de nombreuses raisons de n'être pas gai.

La première et la plus forte pourrait s'exprimer par le théorème suivant emprunté au « cours complet de mathématique sentimentales » bien connu des spécialistes : pour deux amoureux qui s'éloignent l'un de l'autre, la tristesse augmente en raison directe du carré de la distance.

Deuxième raison, purement égoïste celle-là : Boulbic rompait avec son passé de civil indéracinable, car il partait au dépôt du 495^e d'infanterie, où il était incorporé comme engagé volontaire.

Autre ennui : malgré son désir ardent de devenir un combattant afin qu'apparut plus grand le sacrifice consenti à l'objet de son amour, il n'avait été accepté que comme auxiliaire.

Enfin, impatient de connaître la nouvelle vie à laquelle il s'était offert, il souffrait de la lenteur de ce paisible « tacot » qui l'emménageait cahin-caha vers l'inconnu. (Qu'eût-il dit si son voyage se fut effectué en 1917 ?)

Au bout de quelques heures, comme tout vient à point à qui sait attendre, il parvint dans la nuit au chef-lieu où il devait beaucoup plus tard prendre un autre train à destination de son dépôt. Que faire pour occuper ces longs moments d'oisiveté ? Le buffet !... Il s'y hasarda. Hélas ! archi-comble !... Des territoriaux, debout à l'entrée de la vaste salle enfumée, cas-

Soutiennent les Anglais, en Mésopotamie ;
Très célèbre Avocat, dont plusieurs plaidoiries
Firent énormément de bruit : sans mouvement ;
Ce qu'on trouve toujours dans tous les roulements.

K. MÉRADE.

Triangle syllabique (N° 7)

×× ×× ×× ×× ××
×× ×× × ××
×× × ×××
×× ××
×××

Il est beaucoup question de ce lointain pays,
Que nos amis Anglais et Russes ont envahi ;
Association ou mieux réunion où l'on cause ;
L'art de décrire finement toutes les choses ;
Palpé ; on trouvera sûrement le dernier
Au milieu de tout pain coupé par la moitié.

S. TOMAKÉ.

Métagramme (n° 8)

L'ennemi devant moi recule en ce moment,
Je l'ai mis en échec, pendant plus de deux ans.
Change un seul de mes pieds, je deviens courtisane,
Et de l'Orient je suis un charme captivant.
Change ce même pied, je reste pourtant femme ;
Mais je fais rêver tout jeune homme à présent.

K. K. HOUETTE.

même l'initiative. Il causa d'ailleurs fort honnêtement en attendant le train et il apprit ainsi que cette jeune personne se rendait comme lui à Monastier-la-Pierre où se trouvait le dépôt du 495^e. — Il s'enhardit peu à peu jusqu'à lui faire des confidences. Son souci de la vérité l'obligea à avouer qu'il était pris comme auxiliaire, mais que son plus cher désir était de passer dans le service armé et de porter un fusil, un sac, une baïonnette, et surtout un casque. — Oh ! un casque, l'attribut le plus caractéristique du poilu.

C'était là son rêve. La jeune fille, que nous appellerons Thérèse, discrète autant que blonde, n'insista pas pour connaître le motif de cet élan de patriotisme survenant si brusquement chez un Français après plus d'un an de guerre.

Ils prirent ensemble le train qui devait les mener à destination. Le voyage se passa fort bien : il ne pouvait en être autrement en si agréable société.

A l'arrivée, vers huit heures du matin, les deux jeunes gens se quittèrent, et Saturnin, sur les indications d'un sous-officier, planton à la gare, se dirigea vers le dépôt, dont les bureaux s'étaient installés dans une vieille et vaste maison inhabitée.

On le conduisit au bureau des entrées où un long sergent à barbe blonde, flanqué d'un gros secrétaire poussif, le reçut assez rudement quoique sans méchanceté, simplement pour s'amuser un peu de l'air embarrassé de notre recrue. — Quand il sut que Boulbic était auxiliaire, le sergent s'absenta un moment et revint lui annoncer qu'il serait planton dans une compagnie.

Puis il passa au magasin d'habillement où on le vêtit aussitôt : la tunique avait les manches trop courtes, mais juste compensation, elle était un peu large ; le pantalon était insuffisamment long ; par contre, deux ventres comme le sien y auraient aisément tenu.

Le garde-magasin lui déclara que tout cela lui allait « comme un gant ». — Saturnin, pas très convaincu, mais docile, sortit sans faire d'objections.

Le lendemain il prenait ses fonctions.

Solutions des récréations intellectuelles de janvier

N° 1

N	È	G	R	E
N	T	R	I	P
E	T	E	O	R
G	R	E	N	A
R	I	A	D	E
E	O	D	E	S
P	R	È	T	S

★ ★

N° 2

PARIS — MARIS

F					
B	A	S			
B	O	Y	A	U	
F	A	Y	O	L	E
S	A	L	V	E	
U	L	E			
E					

Saint-Pierre-le-Moûtier, Imprimerie-Librarie Flandin.

Le Gérant, Ph. DUPARD.

Comme planton, il se trouva fréquemment en rapport avec des évacués du front dont les récits, d'une franchise un peu brutale, où le détail horrible ne manquait jamais, modifièrent peu à peu sa propre façon de voir et ébranlèrent légèrement son bel enthousiasme.

CHAPITRE IV

L'Homme propose... et le Médecin dispose.

Dès son arrivée, Boulbic s'était empressé d'envoyer son adresse à Madeleine. Peu après il reçut d'elle la lettre suivante qu'il ouvrit avec émotion :

Mon cher Saturnin,

Ta courte lettre m'a fait grand plaisir malgré sa brièveté. Tu dois être bien dépayssé à Monastier-la-Pierre, et Saint-Jean-le-Menu doit bien te manquer.

Alors c'en est donc fait ! Nous voici séparés. Ta décision immédiate, qui me fit tant de plaisir sur le moment, me cause aujourd'hui beaucoup de peine. Je sens maintenant combien ta présence auprès de moi m'était chère.

Ici les événements sont rares. Cependant il s'est passé un fait qui nous intéresse tous deux particulièrement. Tu sais que le maréchal-des-logis qui se trouvait au « Soleil d'Or » le jour malencontreux où tu fis preuve d'un peu trop de nervosité, avait fait la conquête pacifique de papa.

Or, quelques jours après ton départ, par une lettre anonyme, papa apprit que ce beau parleur ne s'était jamais approché, à plus de 25 kilomètres des lignes et que les objets dont il s'était complaisamment entouré avaient été achetés à bon prix à de vrais poilus, descendant des tranchées pour le grand repos. — Tu vois d'ici la désillusion et la colère de papa, — je profitai de l'occasion pour plaider ta cause ; il reconnut sans trop de peine qu'il t'avait jugé trop sévèrement et que tu rentrais dans son estime.

Enfin, puisque l'irréparable est accompli, sois bon soldat. Défends le pays dans la mesure de tes moyens et sois assuré que je te garde en mon cœur la place qui t'était due.

Bien affectueusement,

MADELEINE.

(A suivre).

LA MARMITE

Gazette du 160 et du 360

RÉDACTION : *Sergent-Major PASQUIER, 2^e C^{ie}, S. P. 207.* — *DURAND, 18^e C^{ie}, S. P. 128*

ADMINISTRATION : "MARMITE", Service postal du 160, Saint-Pierre-le-Moûtier

Service gratuit dans les Tranchées

VERDUN

A la mémoire du capitaine JACQUES DE VISMES, des sous-lieutenants CHEVALLIER, ALBERT et THÉVENIN, et de tous les braves tombés devant Haudremont, du 25 février au 10 mars 1916.

Seul, le Kaiser songeait, le front crispé, tragique :
 « Vingt mois déjà passés... Oui, je tiens la Belgique ;
 « Les Serbes sont vaincus, et les Monténégrois :
 « Je nargue l'Angleterre avec mes sous-marins,
 « Au loin j'ai refoulé les hordes moscovites,
 « Et la fourbe Italie à m'attaquer hésite.
 « Maintenant. Sur leur front, je contiens les Français...
 « Les neutres, médusés, contemplent mes succès.
 « Je peux, dès aujourd'hui, dicter ma paix au monde,
 « Je peux cueillir les fruits d'une lutte féconde,
 « Remplir d'or à nouveau tous mes coffres taris...
 « Oui... Mais... je n'ai pas fait mon entrée à Paris !...
 « Paris, qui fut le but secret de tous mes rêves,
 « Paris, dont je ne pus qu'en des heures trop brèves
 « Effleurer les plaisirs, comme un furtif passant !...
 « Paris, que je voudrais voir noyé dans le sang !...
 « Un jour, je crus enfin atteintes mes visées,
 « Et que j'allais entrer par les Champs-Elysées
 « En vainqueur, à cheval, casqué, le sceptre en main...
 « Hélas ! Ce bel espoir n'eut pas de lendemain !...
 « Pouvais-je soupçonner qu'un peuple ainsi s'acharne
 « A résister, comme il résista sur la Marne ?...
 « Eh bien ! non... Je ne peux renoncer à Paris !
 « Il me le faut !... Je le veux, quel qu'en soit le prix ! »

Et secouant la tête avec des airs sinistres,
 Le Kaiser convoqua près de lui ses ministres,
 Le chef de son armée et son grand-amiral,
 Auxquels, d'un ton impérieux et doctoral,
 Il dit sa volonté formelle, inébranlable...
 Le but était précis, le moyen discutable...
 Parmi tous les avis, le conseil de plus d'un
 Fut qu'on aurait Paris si l'on prenait Verdun.
 L'empereur opina : « Faites le nécessaire ! »

Alors, pendant des mois, on prépara l'affaire
 Dans le plus grand secret. Sur tous les autres points
 Du front, tandis qu'on enfonçait, comme des coins,
 De journalières et trompeuses offensives,
 C'est Verdun que visait l'action décisive.
 Les trains se succédaient, déversant leurs wagons ;
 Les canons arrivaient, suivis par des canons ;
 Les convois alignaient d'interminables files,
 Les obus de campagne et les gros projectiles
 S'entassaient, groupant tout ce qu'avaient inventé
 Des Barbares savants contre l'Humanité.
 Et l'on vit, sur de gigantesques plateformes,
 Se dresser, monstrueux, des obusiers énormes...
 Des troupes, revenant de combattre au lointain,
 Affluaient chaque jour, et du soir au matin.
 Et des hommes passaient, certains hâves et blêmes,
 La plupart résignés à des efforts suprêmes,
 Car on leur avait dit, et tous l'avaient compris,
 Que l'on aurait la paix quand Verdun serait pris.

Un jour enfin Verdun s'éveilla sous l'orage.
 Des milliers de canons vomissaient avec rage.
 Un déluge de feu, de fer, d'acier, de mort,
 Submergeait la cité, les vallons et les forts.

Secoué, labouré, broyé par la mitraille,
 Le sol, bouleversé jusque dans ses entrailles,
 Ne présentait bientôt qu'un amoncellement
 De débris arrachés et de morceaux fumants,
 Seuls vestiges laissés par les lignes fauchées
 Des défenseurs, ensevelis dans leurs tranchées.
 Et quand, dans cet enfer, rien ne parut vivant,
 Les chefs, à leurs soldats, crièrent : « En avant ! »
 Alors ces bataillons, qui, depuis des semaines,
 Attendaient le signal, lourdes vagues humaines,
 Partirent à l'assaut, en bloc, sans hésiter,
 Torrent que rien ne semblait pouvoir arrêter...
 L'univers anxieux regardait vers la France.
 L'Allemagne, énivré, haletait d'espérance.
 Et le Kaiser, un soir, en se frottant les mains,
 S'écria, tout joyeux : « J'aurai Verdun demain ! »

❖ ❖

Vous aviez ce jour-là, Sire, trop l'âme en fête
 Pour songer à ces vers, où notre grand poète
 Dit — (tous les souverains devraient s'en souvenir !) —
 Que c'est à Dieu lui seul qu'appartient l'avenir,
 Et que nul, si puissant que parfois il se sente,
 Ne peut rien assurer, passé l'heure présente !....

Le Kaiser, ayant vu ses troupes progresser,
 N'attendait que l'instant, à son tour, d'avancer,
 Quand soudain, un arrêt se produisit dans les lignes.
 L'élan semble brisé. Si l'on juge à des signes,
 On croirait qu'un fantôme invisible, dressé,
 A dit à l'assaillant : « Vous êtes trop pressé ! »
 Déjà de toutes parts volent des estafettes,
 Et, parmi les vainqueurs, des rumeurs de défaite
 Commencent à courir : « L'ennemi s'est repris !
 Si l'on veut la victoire, il y faudra le prix ! »
 Avisé, le Kaiser, dans sa folle colère,
 Ne sut que répéter : « Faites le nécessaire !
 « J'ai dit qu'il me fallait Verdun ! Et je le veux,
 « Quel que soit l'imprévu qui s'oppose à mes vœux !
 « Je suis le maître ici ! L'enlends que l'on me serve !
 « Faites donner jusqu'à la dernière réserve,
 « Et tirer les canons, dussent-ils éclater !...
 « Quel est le corps français qui peut me résister ?... »

Et ce fut le signal d'attaques furieuses,
 Que décimait le feu précis des mitrailleuses.
 On put voir, tour à tour, Badois, Wurtembergeois,
 Hessois, Poméraniens, Saxons, Brandebourgeois,
 Les soldats du Hanovre, et ceux de la Bavière,
 Et puis la garde enfin, qui donna la dernière,
 Se ruer à l'assaut des ouvrages français,
 Sans pouvoir s'y frayer le plus petit accès...
 Alors, quand il eut vu faucher toutes ses troupes,
 Quand il eut vu crouler les groupes sur les groupes,
 Effondré, le Kaiser, ayant enfin compris
 Que Paris, ni Verdun, jamais ne seraient pris,
 Soupira : « Se peut-il qu'après quinze journées
 « De combats incessants, de luttes acharnées,
 « Il soit un corps français debout, qui tienne encor ? »
 Un écho répondit : « Oui ! le VINGTIEME CORPS ! »

Dans la Meuse, avril 1916.

J. S.

LA PAGE DE GLOIRE

360^e

Nous sommes heureux de publier cette longue liste de citations qui vient de nous parvenir du 360^e et qui montre mieux que n'importe quel récit la part active et glorieuse qu'il a prise aux récentes opérations :

Ordre de la Division n° 141. — Lieutenants Bentz et Divoy ; sous-lieutenant Gigault ; caporal Creveau ; sous-lieutenant Mariau ; sergeant Meupont ; caporal Danton ; soldats Elblin, Lemmet, Roy et Laurier.

* *

Le 360^e, par les colonnes de la Marmite, adresse un adieu ému au colonel Vincendon, commandant la ^e brigade.

* *

ORDRE N° 303 :

Officiers, sous-officiers et soldats du 360^e,

Je vous fais mes adieux. Nous avons vécu trente et un mois côté à côté ; depuis plus d'un an, vous étiez sous mes ordres. J'ai été témoin de vos exploits à Lorette et à Carentan. Vous m'avez donné toute satisfaction à Verdun comme à Cléry ; j'estimais la joie d'entrer dans à votre tête. Vous comprenez les regrets que j'éprouve à vous quitter, et la joie que j'aurais eue à vous voir accompagner le 279^e. Une même et profonde affection unissait en mon cœur ces vaillants frères d'armes. Mon espoir est de revivre avec vous nos belles émotions passées et vos gloires nouvelles. A tous donc, mes chers amis, je dis non pas adieu, mais un bien affectueux au revoir.

Signé : VINCENDON.

Ordre de la Brigade N° 44. — Lieutenant Flech ; sous-lieutenants Chassang, Grégoire et Olive ; sergents Kuttet, Delafosse, Colson, Flagollet ; caporaux Blegaert, Sekely, Lebat ; soldats Lalauze, Roquebert, Reverchon, Pineau, Martin, Talouar, et Vitard ; sous-lieutenants Delzaïve, Desbordes et Gallet ; sergents Laudréat et Duvat ; adjudant Testot ; sergents Fort et Bachmann ; caporaux Bay et Decoude ; soldats Hutin, Charretier, Briens, Jote, Gauthier, Delaunay, Rozeau et Hos.

Ordre du Régiment N° 55. — Sous-lieutenant Michel ; adjudants Guérard et Cador ; sergents Pétrault, Lebrun, Sartre, Groussot, et Garcement ; caporaux Damande, Camot et Désobelle ; soldats Urion, Dueulty, Caillet, Blondeau, Ferry, Pierre, Vincent, Brenier, Gauthier, G. Durand, Rabiau ; sous-lieutenant Devaut ; adjudant Lefèvre ; sergents Hénocq, Fortin, Pélourdeau, Audrier et Chaize ; caporaux Ancelot, Dégeilh, Brune et Delimbeuf ; soldats Boutin, Bouigue, Caubère, Laloy, Léguières, Bétra, Jean, Talaud, Sallot, Auveray, Hamon, Mariaud, Lalue, Leseigle, Tribouillard et Rigal ; équipe de pionniers du caporal Constant Morival (C.H.R.) ; soldats Caillet, Déchard, Blaise, Fradet, Maizières, Piré, Darbouville, Gaillaud, Corbet, Beau et Lavenarde ; brancardiers Balliard et Tronquet ; soldats Papin, Lavenne, Courtois, Jufflin, Macé, Dupuy, Bessonniere, Bailly, Guillaume, Chardon, Chauvard, Deveaut, Bouvier, Rollin et Rabaté.

160^e

Ordre du Régiment N° 958. — Pierre Lavault, François Bourré, Marius Sieurac, Henri Bizeray, Paul Crochet, François Rio, Emile Cherrière, Jean Cribaillet, Charles Fix, Jules Cuisin, Joseph Legay, Arthur Denoit, Ferdinand Cibot, Louis Couvreur, Victor Deloince, Emile Guérin, Maurice Durand, Charles Besserer, Marcel Malin, René Liénard, René Levron.

Histoire Anecdotique du 160

LIVRE III

CHAPITRE II

D'Écoivres, où le régiment arriva le 22 avril (1915), on pouvait contempler les impressionnantes ruines des tours de Mont-Saint-Eloy qui semblaient se dresser vers le ciel dans un appel de vengeance.

Dès le 24 avril, les tranchées, situées devant la Targette, furent occupées par bataillon. Profitant du calme relatif dont bénéficiait le secteur à ce moment, elles furent approfondies et élargies de telle manière qu'à la date du 5 mai, on pouvait faire circuler librement dans les boyaux les petites poussentes pour l'enlèvement des blessés ; le sol était si bien aplani que les cyclistes de liaison pouvaient apporter les ordres en première ligne et la largeur de ces boyaux était telle qu'en certains endroits, les cavaliers eux-mêmes pouvaient exécuter leurs diverses missions sans paraître aux vues de l'ennemi.

Relevés, les bataillons allaient prendre un repos bien gagné aux abords d'Aubigny, bien gentil chef-lieu de canton. Il est un devoir de signaler que de pieuses mains avaient eu à cœur d'entretenir les tombes des camarades. Par elles, nous avons pu voir que le 360 avait combattu là et avait écrit de son sang une page de l'histoire glorieuse du pays.

Cantonnement d'alerte est bien le mot qui convenait, car pendant les journées pluvieuses des 6, 7 et 8 mai, on attendit anxieusement l'ordre d'attaque deux jours différé.

Enfin le 8 mai, vers minuit, l'ordre de rassemblement est chuchoté... et le régiment part. Vers quatre heures, acheminement par les boyaux, quittés quelques jours auparavant. A peine sur le terrain, vers cinq heures, un fort bombardement commença. Le régiment se trouvait en réserve de brigade, à quelques centaines de mètres seulement de la parallèle de départ.

Dès huit heures quinze, l'attaque fut déclenchée et les occupants de la première ligne s'élançèrent et enlevèrent sans résistance les première et deuxième lignes allemandes que le tir rapide et précis de notre artillerie avait entièrement bouleversées. Dans les abris, de nombreux prisonniers furent immédiatement dirigés sur l'arrière.

Sans arrêt et gagnant le terrain de proche en proche, la Targette, véritable forteresse, fut enlevée de haute lutte et les lignes approchèrent ainsi de Neuville-Saint-Vaast où commença le combat de maison en maison. En cinquante minutes, quatre kilomètres étaient enlevés à l'ennemi.

Le 10 mai, devant la cote 119, les Allemands essayèrent en vain de contre-attaquer les positions. Le 11 mai, au matin, après un déplacement qui porta le régiment sur la route de Béthune à Arras, les dispositifs d'attaque, ayant pour but la cote 140 et le bois de la Folie, furent pris et le mouvement se précisa à quatorze heures. Cette journée marque le début d'opérations très actives qui furent menées sans répit jusqu'au 25, où le 160 put enfin retrouver au cantonnement un repos nécessaire, vers Bauadicourt et Yzel-lez-Hameau.

(A suivre.)

DE LA SOMME A L' AISNE

Campagne du 360^e, d'Août 1916 à Février 1917

QUELQUES PETITS A-COTÉS DE LA GUERRE

(Suite)

Au milieu de novembre, le régiment, de combattant qu'il était, devint globe-trotter. Après la lutte, les voyages ; ils forment la jeunesse, dit-on, et notre division de réservistes, notre régiment de « vieux poilus » avaient encore probablement à se former. (Censuré)

c'est la marche de l'armée. La Sambre (Lamotte), la Chaussée (Saint-Just), le Valois (Crépy). Après la Picardie, l'Île de France à deux faces. D'abord un plateau à routes droites et nues servant d'axe à des villages symétriques, des betteraves, des sucreries, de grands domaines où les défoncuses monstres et les charrues à quatre socs, levant dans la fumée de la locomobile qui les tire leurs longs bras de machines, remplacent sans poésie le laboureur de Musset qui ne peut plus s'arrêter pour

Respirer dans l'air pur un souffle de bonheur.

Puis un plateau toujours, mais couvert cette fois d'immenses plaques boisées et coupé de vallons profonds et étroits, à pentes presque abruptes. Et des villages avec de vraies maisons faites avec de la vraie pierre, et dans ces cadres aimables, des habitants avenants, d'intelligence fine, d'urbanité exquisément polie, de langage correct, qui appellent les ruisselets de leurs vallons de diminutifs doux : l'Aunette, la Nonette, l'Automne. Région jolie où Racine naquit, dont La Fontaine respira l'air lumineux, où Bossuet même se pénétra de sérénité. Partout châteaux et rendez-vous de chasse, tous accueillants, parfois un peu trompeurs, comme près de Vauciennes à Coyolles où un cadran-solaire offre aux amis pour l'hospitalité l'heure qui leur plaît, *amicis quolibet hora*, (Censuré)

A Villers-Cotterets, l'Alexandre Dumas, crépu du rond-point de la gare, regarda avec satisfaction une équipe de fusils-mitrailleurs, prenant peut-être cette arme avec une fourche au bout pour un mousquet et son support, et les trois hommes pour les Trois Mousquetaires, un peu plus de vingt ans après, malheureusement. Puis la forêt de Compiègne, avec un château à chaque extrémité, celui de Pierrefonds avec sa blancheur trop neuve et les vilains crocodiles de sa cour dont les larmes d'eau de pluie déplorent le manque de goût, mais impressionnant tout de même et gracieux à la fois avec ses courtines festonnées de créneaux entre les tours ; celui de Compiègne avec la perspective longue de l'avenue des Beaux-Monts.

Enfin, pour ne pas faire mentir la définition si juste des poilus et la différenciation si heureuse qu'ils font entre les hommes vêtus de bleu horizon, pendant que les « immortels » et les « riantes protégées » de l'arrière nous entretiennent, nous qui sommes dans la région de Soissons, de bruits de paix, (Censuré) montent à Ecalant, le colonel en tête. Les vieux poilus sont toujours là.

Sous-lieutenant BROUTOT.

Les Lanciers du Quartier

Air : *Les Lanciers*.

Théorie à l'usage des bleuets de la classe 18.
A. A.

PREMIÈRE FIGURE

Tout en Franc', n'étant que chansons
Faites de rimes sans façons,
Sur l'air bien connu des lanciers,
Voici le quadrill' du quartier.
Armé d'une feuille de route,
Vous allez vous présenter un beau jour
Dans un' casern', où sans nul doute,
Vous allez fair' un p'tit séjour.
Après la visite du major,
Lui f'sant voir votr' académie,
S'amén'ra un sergent-major,
Qui vous affecte un' compagnie.

DEUXIÈME FIGURE

Puis, passant à l'habillage,
Par les mains propres du gard' magasin,
Qui vous donn'rà tout votre paqu'tage
Et vous ne regrett'rez de n'avoir que deux mains.

Voilà un' capote,
C' que l'on dégote,
C'est un pantalon
Quarant'-cinq fois beaucoup trop long,
C'est un képi
Beaucoup trop petit,
C'est un tuniqu'
Qui est rien chic,

Ell' vous siéra à merveille dimanche,
Mais il faudra lui allonger les manches,
Déplacer les boutons,
Les écussions,
Changer l' col,
Et à part ça, tout coll' !
C'est un sac et des tas d' courrois,
Mises là, on n'sait pas pourquoi,
Enfin vous voilà tout frusqué,
Il n'y a plus maintenant qu'à vous occuper.

TROISIÈME FIGURE

Un' fois habillé, vous désirez sortir,
Vous vous mettez en t'nu' afin d'ventir,
Soignant bien votre mise, car faut fair' attention
Au sergent d' planton qu'est d' faction.
Vous lui faites un premier salut,
Puis un deuxième ! il n' vous a pas vu,
Puis un troisième qui n'en finit plus.
Alors il z'ieute votre tenu',
Le sergent r'gard' si l'on port' des bretelles,
Si l'on est bien porteur d' la ceintur' de flanelle,
Et sous prétext' que vous n'avez pas d'gants,
Il va vous fouter dedans !

QUATRIÈME FIGURE

A la caserne, c'est très comique,
Je passe aux choses les plus fantastiques :
C'est le réveil (debout, là-dans !)
Et tout le monde se lève en ronchonnant.
Certains vont s' fair' porter malades,
Simplement pour couper une p'tite ballade,
Pour ceux-là, on leur donnera
Quelques grammes de cet excellent ipéca.

Ah ! l'exercice,
Quelles délices !
La théorie
O griseries !
La gymnastique,
Passer l' portique,
Et puis la pause,
Meilleure chose.

Mais voilà du rappo't le cahier,
C'est l'heur' de la distribution
D' sall' de polic', consign', prison.
Prenez vos bibi, prenez vos billets.

CINQUIÈME FIGURE

Puis vient l'épluchage des carott's, rott's, rott's,
Y en a des l'ott's, bott's, bott's,
Pataf's, oignons, navets,
Chacun alors s'applique à carott', rott', rott'
A carotter à tout jamais,
L' cabot d'ordinaire
Et ses pomm's de terre

Formant toute un' masse
Et veut qu'on entasse
Tout's les épluchures,
A mettre aux ordures
Par ceux qui les ramassent,
D' la vie militaire, voilà donc quelques not's
Prises au hasard, en bott's,
Sujet d'actualité,
Et si quelquefois cett' chanson vous bott', bott', bott',
Sachez qu'elle se nomme... les lanciers du quartier.

André AMBRUN.
Sergent 160^e d'infanterie.

Monastier-la-Pierre

En présence des très nombreuses lettres reçues de tous côtés demandant des détails sur la ville de Monastier-la-Pierre, que la publication de « Saturnin Boulbic à la guerre » a mis en vedette, *la Marmite* m'a délégué auprès d'un de nos historiens les plus célèbres, afin de lui arracher une interview.

Ennemi de la publicité, l'éminent membre de l'Institut n'a pas voulu que son nom figurât dans nos colonnes : aussi respecterai-je sa volonté.

★ ★

Il n'est certes pas facile de l'aborder. Après avoir escaladé la montagne Sainte-Geneviève, je parvins tout essoufflé rue de la Vieille-Estrapade, où demeure ce maître vénéré. L'antique demeure ne comportant pas ascenseur, je dus, pour comble de bonheur, « m'appuyer » les cinq étages qui séparaient du sol l'appartement de l'auguste personnage. Très ému, je l'avoue, je sonnai. Au bout d'une minute, qui me parut bien longue, une jeune bonne, jolie, élégante même, m'ouvrit. Excellente impression, ma foi ! Sans la grandeur de ma mission, je me fusse probablement attardé quelques secondes à la préparation d'un flirt, fidèle à une vieille manie qui me poursuit pour ainsi dire depuis le berceau. (Mon premier flirt fut ma nourrice). Stoïque, je chassai cette pensée inopportunne et demandai :

— Monsieur X..., s'il vous plaît ?

— Monsieur ne reçoit pas.

— Mais... je viens pour l'interviewer sur une question de la plus haute...

— Oh ! alors, raison de plus ! monsieur. Mon maître n'a jamais reçu aucun journaliste.

— Voudriez-vous cependant lui passer ma carte ?

La bonne prend le bristol que je lui tends, jette machinalement les yeux dessus et tout à coup s'écrie :

— *La Marmite* ! Vous êtes de *la Marmite* ?

— Certainement, mademoiselle ! Qu'est-ce que cela a de drôle ?

— Laissez-moi faire ! S'il en est ainsi, je me charge de vous faire entrer... Je suis une aînée de *la Marmite*.

Là-dessus, elle disparaît... Dix-sept secondes après, j'étais introduit.

★ ★

Un vieillard à longue barbe blanche, à l'ample crinière, au visage émacié agrémenté de deux yeux gris très vifs, mais affligé d'un nez crochu et tortueux, me reçut sans se lever de son fauteuil et me dit aussitôt sur un ton bourru :

— Monsieur, si Zélie n'eut plaidé votre cause auprès de moi, vous ne seriez jamais entré ici.

Mais enfin, puisque vous êtes là... Qu'est-ce qui vous amène ?

— Je viens pour les lecteurs de *la Marmite* vous prier de me donner quelques détails typiques sur Monastier-la-Pierre, sur ses origines, son histoire et les mœurs de ses habitants. Connaissant votre haute compétence en matière d'archéologie et d'ethnographie, j'ai songé à m'adresser à vous...

— Vous tombez bien, fit-il, plus aimable, je m'en suis justement occupé il y a très peu de temps à la suite d'un envoi fort remarquable qui vient de m'être fait par un de mes correspondants du département de Meuse-et-Garonne.

A ces mots, le savant, rapprochant son fauteuil de sa table de travail toute chargée de paperasses poussiéreuses et d'objets hétéroclites, sortit de derrière une mappe-monde, entre un chandelier et une brosse à habits, un crâne affreux tout gris, à l'os frontal déprimé, aux arcades sourcilières saillantes et aux maxillaires énormes pourvus de dents formidables, mais visiblement cariées.

Voici un exemplaire unique, monsieur, reprit-il avec enthousiasme. Ce crâne appartient à un Monastérien de l'époque quaternaire dont on vient de découvrir les restes dans un terrain d'alluvions. Il est de l'âge de Pierre, c'est-à-dire qu'il a tout près de vingt et un ans. (Pierre, c'est mon fils). Comparez ce crâne avec celui d'un habitant actuel de Monastier-la-Pierre, vous y verrez bien quelques différences, mais les traits essentiels restent les mêmes.

Les vestiges retrouvés indiquent qu'il y avait là, à l'époque quaternaire, une agglomération considérable, chose rare en ces temps où les hommes vivaient plutôt isolés ou par couples, en raison de leur férocité. Cela semblerait indiquer, à première vue, que le Monastérien était d'un caractère sociable, plus doux que ses congénères. Mais vous verrez bientôt qu'il n'en était rien.

Les archéologues perdirent toute trace pendant une période ayant duré entre sept cents ans et douze millions d'années. Après ce court laps de temps, nous arrivons au moyen âge. Là, les documents sont nombreux. On trouve pour la première fois le nom de la localité : *Monasterium*, qui implique dans le bourg l'existence d'un couvent. — Les écrits, mémoires, actes publics, retrouvés dans les fouilles, constatent qu'à cette époque on y menait une vie joyeuse et opulente ; d'ailleurs, les nombreux souterrains, dont on trouve encore beaucoup de traces, prouvent à quel point les habitants se plaisaient à être sous... la surface du sol.

Plus tard, au moment de la Renaissance, le village prit une grande extension, mais la bonne vieille gaîté d'autrefois était morte. On s'y ennuya à tel point que la royauté compatisante dut y créer un baillage où les habitants venaient bailler en commun.

L'ennui est mauvais conseiller. Par désœuvrement, la population s'adonna à la médecine et les gens passèrent leur temps à se jeter la pierre et à en jeter dans le jardin de leurs voisins. — C'est là qu'il faut chercher l'origine du nom actuel de la bourgade : Monastier-la-Pierre.

Il y eut de nombreuses victimes ; le gouvernement dut intervenir et prit d'énergiques mesures qui firent cesser ces pratiques d'un autre âge. De solides maisons furent construites avec les pierres rendues ainsi disponibles ; presque toutes subsistent encore aujourd'hui.

Depuis cette époque, la cité fut tout entière

mise à l'index par le reste de la France. Ses relations avec les localités voisines furent à peu près nulles. Tout se cristallisa petit à petit dans ce pays oublié. L'existence y devint d'une sinistre monotonie et une couche épaisse de poussière le recouvrit, s'accroissant de siècle en siècle.

Aussi vous voyez d'ici l'immense bouleversement qu'y détermina l'arrivée, pendant la guerre actuelle, du dépôt du 495^e régiment d'infanterie. Ce fut comme un rayon de soleil dispersant les nuées. La poussière des siècles disparut en quelques jours, chassée par des centaines de balais maniés par des centaines de soldats. La gaîté revint au visage des hommes, le sourire reparut sur les lèvres des femmes et une ère nouvelle naquit sur Monastier-la-Pierre, transfigurée.

★ ★

Le savant s'arrêta fatigué, respira profondément, comme avec effort; puis, se levant, me dit en terminant : « Maintenant, monsieur, je n'ai rien d'autre à vous apprendre sur ce sujet. Je suis avant tout historien, ne l'oubliez pas ! le présent ne m'intéresse pas. »

Je lui présentai alors mes remerciements et ceux de *la Marmite*. Il me reconduisit lui-même jusqu'à la porte, tenant encore dans sa main le crâne monastérien entre le pouce et l'index passés dans les cavités orbitaires.

NOSTRA DOMUS.

SATURNIN BOULBIC A LA GUERRE

ou

L'ODYSSEE D'UN ENGAGE

Par F.-E. MERIDE et YVES REMOR

CHAPITRE IV

L'Homme propose... et le Médecin dispense.

(Suite)

Saturnin rougit de plaisir; la lecture de cette lettre répandit sur son visage un air béat qu'il garda pendant un bon moment. Cependant il se reprit et froidement réfléchit :

Eh quoi ! pour le geste de cet individu, pour une galéjade de beau parleur, il avait stupide-ment mis fin à sa paisible et tranquille existence, et maintenant il était lancé dans une aventure qui, dès le premier lever de rideau, lui procurait une sensation désagréable. Enfin, Madeleine l'aimait, Madeleine avait jugé le beau geste en bonne fille et cette lettre était un peu de son cœur qu'elle lui envoyait.

Cet ensemble d'idées était noyé dans un flot de considérations philosophiques sur l'amer-tume de l'existence, l'ironie du sort et l'impossibilité de parvenir sur cette terre au bonheur sans mélange.

Il n'était pourtant pas pressé de courir au devant de la balle libératrice qui lui eut permis de s'assurer si ce bonheur pouvait exister ailleurs que sur notre planète.

Ses préoccupations lui causaient de constantes distractions au point qu'il manqua plusieurs fois de se faire punir pour avoir conduit à la 28^e compagnie, des évacués destinés à la 31^e. Mais on se fait à tout, et tant bien que mal il assura son service suffisamment pour ne pas

PRISE D'ARMES

Le 4 avril, place Jeanne-d'Arc, eut lieu, avec le céromonial habituel, une remise de décorations.

M. le commandant Foessel épingle la croix de guerre sur la capote des sergents Georges Rouginat, Fernand Lavoisier, Marcellin Caffy; des caporaux Charles Bouzon, Victor Petrogalli, Alphonse Berger; des soldats Maurice Géricot, Robert Cancelier, Charles Ley et Georges Micod.

Après cette cérémonie, le bataillon, sous les ordres du capitaine Martin, défila brillamment devant les nouveaux décorés.

N. D. L. R.

La Rédaction se permet de demander aux sergents-majors des Compagnies du front leur concours bienveillant, afin d'assurer plus régulièrement que par le passé la distribution aux hommes des dix numéros destinés mensuellement à chaque Compagnie.

Les personnes désireuses de se procurer une collection des numéros de *la Marmite* (à partir du n° 3) peuvent s'adresser à la librairie Flandin, à Saint-Pierre-le-Moûtier, qui s'empressera de les envoyer au prix de 0 fr. 10 le numéro.

La Rédaction de *la Marmite* reçoit avec plaisir tous les articles qui lui sont adressés. Les remettre au sergent-major Pasquier, de la 2^e; à Durand, de la 18^e, ou les envoyer « Service Postal, à Saint-Pierre-le-Moûtier. »

compromettre la situation stratégique de nos armées.

Au bout de quelque temps, Saturnin était connu de tout le monde et un surnom lui fut donné par des camarades irrévérencieux.

Par respect pour les oreilles chastes de nos lecteurs, et par crainte de la censure, nous nous abstiendrons de le leur indiquer; qu'il leur suffise de savoir que ce sobriquet était une simple déformation de son nom de famille et se composait de trois mots brefs, usités pour désigner ce qu'on appelle une « demi-portion ».

Le moment le plus désagréable de la journée pour notre ami était l'heure de la soupe. Ah ! certes, il ne s'était jamais fait auparavant aucune idée de l'ordinaire somptueux de la S. H. R.

Et puis, le matin, quand venait son tour de corvée pour aller au jus, comme cela lui semblait désagréable de se lever si tôt par ces nuits de novembre. Brr !

Or, il advint ceci : Un jour une nouvelle formidable circula dans les cantonnements, nouvelle qui bouleversa le dépôt habitué au doux far-niente dans ce tranquille canton qu'est Monastier-la-Pierre.

Il ne s'agissait pas de l'entrée en lice d'une puissance amie, ni du déclanchement sur notre front d'une grande offensive, ni d'un succès de nos armées ou de celles de nos alliés. Non, c'était un perco énorme, qui atteignait les plus résignés, là, en pleine poitrine et les rendait sur le coup pensifs et inquiets.

— Dis-done, il paraît qu'i va venir un Médecin inspecteur au dépôt. Qu'es-ce-qu'i va faire comme vidage !

— Penses-tu ! c'est encore un perco de la matricule !

— Pas du tout. J'tiens ça d'Becc d'Ombrelle. Y paraît qu'tout l'monde va être balancé.

Oh ! moi, j'marche pas — avec mes varices,

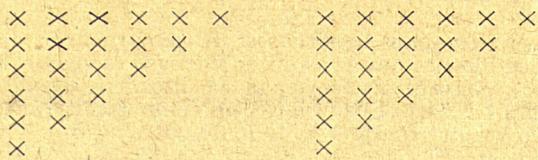
SIMPLE HISTOIRE

Marcel, petit enfant, pleurait,
Son frère Bob sanglotait !
La maman très inquiète
Pose une question discrète :
Bob ! t'a fait d'la PEINE A QUI ?
Bob, levant la tête, dit :
Nous nous faisions LA GUERRE,
Il était sur le CHEVAL DONNÉ
Par l'ONCLE Charles, qui est maire,
Quand Dront, le matou, excité,
Lui a griffé le visage du bas...

Et moi, j'ai tiré la queue à DRONT, CHAT.
GÉO LOGUE.

RÉCRÉATIONS INTELLECTUELLES

N° 9 Triangle jumeaux pour Poilus



Poilu, gloire à mon un qui réjouit le cœur
Et qui fait supporter bien des maux à la guerre ;
C'est par mon deux souvent qu'on connaît à l'arrière
Les terrifiants méfaits du boche envahisseur ;
Un sport vraiment complet disent les érudits ;
Pénible aveu qui fait qu'on farde le visage
« Pour réparer des ans l'irréparable outrage » ;
Moitié de repos ; au milieu des édits.

Je suis chère au soldat, quoique bien combattue,
Quand il parle de moi, c'est sous un nouveau nom
Qui est né de la guerre, au milieu des canons ;
De l'Afrique contrée ; horreur ! c'est moi qui tue,
Je vais portant la mort partout où l'on me lance,
Que de deuils j'ai causés par l'univers entier ;
Verbe à l'impératif, très souvent employé ;
Article ; le dernier, tout au bout de la lance.

N° 10

Anagramme

Abandonner mon un, ronge Guillaume II
Tandis que son esprit est hanté par mon deux.

N° 11

Enigme

Tu trouveras mon nom, en faisant l'assemblage
De deux nombres entiers : Un gros, puis un petit.
C'est peu savoir... aussi je veux t'aider ami.
« Hélas, triste est mon sort ; comme tous les villages
« Qu'abandonnent les boches, je brûle en ce moment.
« Je ne t'en dis pas plus... car tu sais maintenant.

Solutions des récréations intellectuelles de février

N° 4 Sang, Soie, Sente
160

N° 5 V E R D U N
E T A I N
R A D E
D I E
U N
N

Saint-Pierre-le-Moûtier, Imprimerie-Librarie Flandin.

Le Gérant, Ph. DUPARD.

tu comprends j'crains rien.. Tiens ! vise un peu mes certificats ?... etc., etc.

Aussitôt, comme par enchantement, les jambes boîterent davantage, les poumons émirent d'affreux râles et les coeurs battirent si fortement que chez plus d'un on craignit la rupture des artères.

La peur n'évite pas le danger, dit-on. Aussi l'inspecteur si redouté fit un beau matin son apparition et, assisté des deux Médecins du corps, procéda à une visite générale des inaptes et des auxiliaires.

Boulbic, mal préparé à cette lutte qui s'engage entre docteur et soldat, ayant d'un autre côté légèrement amélioré son état de santé au contact de sa nouvelle existence, se présenta dépourvu de toute assurance.

Aussi ne put-il rien répondre au Médecin qui lui dit : « Boulbic ! engagé volontaire ! Très bien, mon garçon, c'est très bien. — Et on vous a mis dans l'auxiliaire pour faiblesse générale ?... Eh bien ! cela va mieux, maintenant ? Vous avez bonne mine. — Un peu d'exercice et vous ferez un très bon soldat. Service armé ! Au suivant. »

Saturnin se rhabilla automatiquement et sortit de la salle complètement ahuri.

Son émoi passé, il se prit à raisonner, se reprochant de ne pas s'être défendu... sans trop savoir ce qu'il aurait dit.

Les camarades s'approchèrent, lui demandant le résultat.

Or, un militaire ne doit jamais avoir l'air d'un vaincu, et c'est en relevant la tête qu'il leur dit : « Moi ? Service armé ! je n'ai d'ailleurs rien fait pour ne pas l'être. Je n'avais qu'un mot à dire, mais je n'ai pas voulu me défendre. D'abord je ne me suis pas engagé pour rester toujours ici ! »

A force de le dire, il finit par le croire. Il se prit pour une sorte de héros, et ce ne fut pas sans fierté qu'il toucha au magasin de sa compagnie un équipement complet et un fusil.

Un entraînement savamment gradué permit à notre cardiaque de supporter relativement bien les fatigues de l'exercice. Son appétit était à la hauteur du menu que lui servait la compagnie d'instruction, plus substantiel que celui de la S. H. R.

L'activité du corps s'exerce généralement aux dépens de celle de l'esprit. Saturnin révassa moins et l'image de Madeleine s'estompa gracieusement dans son esprit.

CHAPITRE V

Vive la Joie !... où Boulbic fait la foire.

Un soir qu'il se promenait après six heures dans les rues déserte de Monastier-la-Pierre, il rencontra un militaire et une jeune femme, étroitement enlacés, — dans l'ombre. En passant auprès d'eux, il ressentit en lui-même une sorte d'inquiétude et une secrète envie à l'aspect de ces deux amoureux qui n'avaient pas l'air de s'ennuyer.

Le vide de son existence lui apparut alors et avec lui vint le « Cefard », bête horrible aux pattes velues munies de griffes, qui a la triste habitude de se promener les pattes en l'air dans la matière cérébrale des terriens et d'y exercer le plus souvent d'épouvantables ravages. — Le remède le plus efficace contre ce parasite est la distraction. Cet animal étant d'un caractère très rangé, déteste les gens qui s'amusent et ne tarde pas à chercher un asile plus sûr.

Boulbic décida donc de prendre la vie du bon côté et de se distraire le plus possible pendant son séjour au dépôt afin de ne pas emmener avec lui au front cet insecte mal commode.

C'est très bien de prendre une décision : encore faut-il la réaliser.

(A suivre).

LA MARMITE

Gazette du 160 et du 360

RÉDACTION : Sergeant-Major PASQUIER, 2^e C^{ie}, S. P. 207. — DURAND, 18^e C^{ie}, S. P. 128

ADMINISTRATION : " MARMITE ", Service postal du 160, Saint-Pierre-le-Moûtier
Service gratuit dans les Tranchées

LA PAGE DE GLOIRE

Le 160^e n'a pas voulu rester longtemps sans donner au 360^e la meilleure réponse à la belle page d'avril. Lui aussi, il s'est couvert d'une nouvelle gloire dans les derniers combats.

Nous sommes heureux de publier une note émouvante de M. le Colonel BEURIER à « ses poilus », ainsi que la longue liste des nouveaux décorés.

Aux Combattants des 5 et 6 Mai 1917

ORDRE DU RÉGIMENT N° 976

Recevant le 5 mai, à 21 heures, l'ordre de relever, en première ligne, un régiment de la Division ayant combattu toute la journée, privé de son ravitaillement, assailli par un violent orage, et malgré des barrages meurtriers, le 160^e a exécuté intégralement cette première mission.

Chargé de participer le 6 à une attaque d'ensemble de la Division, le Régiment a fait bravement son devoir, il a atteint tous les objectifs qui lui étaient assignés, et il n'a pas dépendu de lui — tous ses chefs le savent — de ne pas conserver tout le terrain qu'il avait si vaillamment conquis.

À tous, officiers, gradés et soldats, à tous ses Poilus, le Chef de corps exprime sa plus complète satisfaction et toute sa reconnaissance.

Le 7 mai 1917.

Le Lieutenant-Colonel BEURIER, Commandant le Régiment.

Ordre n° 302 du corps d'armée. — Capitaine Xavier Bonniot ; sous-lieutenant Marie Tisserant.

Ordre n° 11 de la 1^e division. — Soldats Moran-tin, Delanoé, Théodule, Creignon, Vau, Morleghem, Courteausse.

Ordre n° 13 de la 1^e division. — Chef de bataillon Henri Defoug ; capitaines adjudants-majors de Ghaisne de Bourmont, Le Diberder ; lieutenant P. Lemoine ; lieutenant Emile Brouker ; sous-lieutenants Blat, Folliet, Coural, Pautet, Garnier, Perrier.

Sergents Corne, Jean Froment, Panet, Perrolaz. Caporaux Soulairac, Magron ; soldats Seurot, Husson, Fournier, Meteri.

Ordre n° 9 de la brigade. — Capitaine Delrieu ; capitaine adjudant-major Lombard ; lieutenant Dohm ; médecin aide-major Laveine ; sous-lieutenants Malouvier, Letourneur, Boissonnade, Foissy, Fournier.

Adjudants Comte, Ferrière ; médecin auxiliaire Jeannest.

Sergents Malange, Cazenave, de Camprédon, Rin, Forray, Lasseray, Roy.

Ordre du régiment n° 981. — Chef d'escadron Vinoy ; chefs de bataillon de Prémésnil, de Belzunce ; capitaine Cagnet ; lieutenants Bourgeois, Poussin, Jun-guenet ; médecin aide-major Tisné ; sous-lieutenants Didier, Roussillon, Joire, Lavelatte, Flamand, Lamy ; aumônier Paul Moncel ; sergents Cornevin, Causseyre ; caporal Mathieu ; soldats Coudrais, Marquet, Gromfeld, Morin, Billard, Butté, Secondat, Gruet, Bardon, Noizelet, Etienne, Vintzel, Robat, Gencey, Enot, Fontaine ; sergeant Rigolle ; soldats Isoardi, Delzescaux, Labourdon, Sibille.

Caporal Lhermitte ; soldats Siré, Hayem, Liébaut, Sommy, Odinot, Roux, Lienhart, Deschazeaux, Garaud ; aspirant Capdeville ; sergents Allanie, Domange, Locquet, Hédacq, Brisset ; caporaux Luro, Lallemand, Deyres ; soldats Pain, Brenier, Blondeau, Lafon, Longville, Pocherieu, Lenaff, Bulles, Salaun, Seller, Rivière, Courroussé, Lecoq, Garrigues, Mous-sard, Santamans, Gourlot, Nectoux, Audier, Cliton, Godde, Clément, Baheau, Tardieu, Rivolan, Homs,

Vaquié, Peuteuil, Legrand, Parayré, Icher, Libou-ton ; sergents Auger, Hofmann, Lanneret ; caporaux Delfortrie, Duchezau, Quesnay, Bernard, Saillard ; soldats Daumont, Roux, Lausade, Bardoux, Bou-laire, Cahen, Margot, Delefosse, Dauvillé, Gauthier, Hodeau, Alice, Farneault, Morlet, Cellet, Deschamps, Lange, Gautrand, Brat, Valer, Marcelin, Pelissier, Devilliers, Vauzelle, Tréhelot, Vidou, Dehaies, Le-beau, Bardou, Crepet ; sergents Vitot, Schop ; caporaux Perrier, Yvon ; soldats Maudier, Méchin, Gruet, Noirtin, Vargat, Kieffer, Spenner, Ciry, Bar-diau, Poirot, Bachellerie ; sergeant Custos ; caporaux Detraz, Joly, Sénaç ; soldats Thiébault, Baniel, Du-chemin, Martin, Gimonet, Collet, Gagnat, Guillaume, Loisy.

Sergent-fourrier Belhomme ; sergeant Jindrich ; caporal-fourrier Meunier ; caporaux Floirat, Grimoïn, Corey ; soldats Théron, Proriol, Auger, Treil, Mauzac, Grudem, Leconte, Clément, Colombe, Tissier, Thorel ; sergeant Claude ; caporal Haas ; soldats Rambaud, Dauphin, Uchan, Protin ; sergeant Calvarin ; caporal-fourrier Pencréach ; soldats Barrault, Seroux, Langry, Sauvaget, Gohier, Oger ; adjudant de bataillon Bouchaud ; caporal Brentôt ; soldats Rey, Valette ; sergents Flot, Poirier, Pierrepont, Perronin, Thureau, Caffin ; caporaux Gaillard, Faure, Portail, Deschamps ; soldats Bélis, Renaud, Cholet, Haistre, Moisan, Mauscourt, Godemant, Jauzac, Viot.

Adjudant Drode ; caporal Bouquet ; soldats Ouisse, Hubert, Thomas, Henry, Cudennec, Cocaigne, Le Hen, Cathus ; sergeant-fourrier Maitrot ; sergeant Quatreboeuf ; caporaux Saint-Père, Goupil, Pierrel ; soldats Thibault, Morlaud, Lajudie, Larrier, Duc, Rubigny, Golmard, Grégorovitch, Robin, Vincent, Messen, Houilliére, Forget, Guérard, Le Calvé ; aspirant Renaut ; sergents Lacam, Gasnier ; caporaux Tissier, Voillemot, Evrard, Crozat ; soldats Cousson, Giraud, Timbert, Thaureau, Gilliot, Tisserand, Py, Gaire, Boy, Devaure, Raoult, Chevillof, Villermet, Prades, Minoux, Ruhl, Edouard, Montout.

Ordre du régiment n° 991. — Capitaine Collin.

Histoire Anecdotique du 160

LIVRE III

CHAPITRE II

Après avoir pris quelques jours les tranchées de la voie ferrée de Bray, de Maison-Blanche, de la parallèle 5 et des Rietz (du 16 au 19 juin); après un léger repos de trois jours à Ecoivres, et une seconde série de « tranchées » du 23 au 26 à la Targette et au Rietz, le Régiment devait définitivement quitter les plaines crayeuses d'Artois pour aller se « retremper », se reposer à l'arrière.

Et c'étaient encore les riantes vallées des Vosges, où les habitants sont si fiers de leur 20^e corps, qui devaient accueillir le 160^e avec la plus grande cordialité.

Mais que de péripéties avant d'y arriver !

Il y a loin, dit-on, de la coupe aux lèvres, il y avait loin d'Artois aux Vosges...

Vers le 10 juillet, les poilus connaissent l'ordre d'embarquement, fixé au 14; la destination est pourtant inconnue, mais un « perco » formidable circule : « Le régiment s'en va en repos dans le camp retranché de Paris ». Bruit accueilli et propagé avec amour par tous les Parisiens.

En gens prévoyants, la Fête nationale est célébrée le 13.

Le 14, les autobus conduisent les bataillons jusqu'à Bouchon (Somme). Le 15, l'embarquement en chemin de fer s'effectue à Pont-Rémy. Le 16 juillet, surprise : à six heures du matin, débarquement à Einaux. Puis aiguillage des compagnies sur leurs cantonnements respectifs.

Einaux !

Froville !

Brémoncourt !

Que de souvenirs ces trois noms éveilleront dans le cœur des vieux du 160.

Là, ce fut pendant plus d'un mois une bonne gaieté, une saine vie dégagée de toutes les incertitudes, où la cure de grand air des hommes était pour les chefs la plus grande préoccupation.

Des pèlerinages aux régions dévastées pendant la période d'août-septembre 1914 furent organisés.

Gerbeviller, le bourg martyr, inscrit pour toujours dans l'histoire par la main des barbares, où tant de crimes odieux furent commis, devait infailliblement attirer les visites par son voisinage.

Et les soldats de France, champions du droit et de la civilisation, purent contempler l'œuvre infernale des bandits sanguinaires d'Outre-Rhin qui se targuent de culture !

Rozelieures, où le combat fit rage, mais où l'ennemi n'eut pas le temps de parachever son œuvre, et que de braves frères d'armes enlevèrent vaillamment à la pointe de leur baïonnette ; Rozelieures, où tant de petites croix noires, éparses par endroits, serrées à d'autres, rappellent l'acharnement de la bataille : la résistance de l'ennemi, furieux d'être mis en échec ; l'admirable ténacité des nôtres, libérateurs du sol français.

Mais le 26 août, le rassemblement s'effectue à Einaux.

Le 160^e va vers d'autres terres françaises qu'il s'agit d'arracher aux Allemands.

Le repos a remis en mains l'arme de choc ! le 160^e est toujours là !

Déplacement vers l'Ouest cette fois : arrivée le 28 août à Bassu, le 29 à Herpont, du 30 août au 7 septembre, bivouac dans les bois de sapins : au nord d'Herpont, puis entre Valmy et Somme-Bionne.

Enfin, du 8 septembre au 20, travaux de préparation de la grande offensive qui devait se déclencher le 25.

(A suivre).

Nocturne de Salonique OU L'ÉTOILE DE TENTE

(Air : *L'Étoile d'amour*).

Un toubib ayant fait un voyage de rêve,
M'a dit qu'il existait sous un ciel radieux,
Une armée où jamais on ne fait de relève,
Mais où le temps se passe à droguer jeun's et vieux.

Refrain

Et l'on drogue toujours,
Et l'on pique sans cesse
Dans le dos, dans les fesses,
On pique nuit et jour.
Un toubib m'a dit, que c'était une armée
Où l'on piquait toujours.

Dans c' pays de piqués, voir' de piquets... de tente,
De l'aube jusqu'au soir où rassemble les hommes
Pour des serums fameux, des quinines savantes;
C'est l'heure du toubib' nunc est toubib... endum.

(Au refrain)

Choléra, malaria, typhoid', dysent'rie,
Typhus purpuréen et bouton oriental,
Crains aussi la variol' petite ou agrandie,
Si tu n' livr's au vaccin ton vagu' sein virginal.

(Au refrain)

Oh ! Vardar en.... vardant, oh ! décevante rive,
De ton nom je comprends le sens mystérieux,
Salo... c'est ce qu'on dit, le jour où l'on arrive,
Nique... ce que l'on fait, à l'heure des adieux.

Refrain

Ce s'ra l'heur' des amours,
L'heure des allégresses,
Les amants, les maîtresses
Se r'aimeront nuit et jour,
Toubibe, oh ! mon ami, quand brillera l'étoile,
L'étoile du retour.

UN TOUBIB,
de l'armée d'Orient.

RÉCLAME GRATUITE

LISEZ-ÇA

LISEZ-ÇA fait connaître à ceux que les nécessités de la guerre tiennent éloignés des centres les livres qui méritent leur attention.

LISEZ-ÇA est **gratuit**; nos camarades désireux de le recevoir, enverront leur adresse à la librairie GRASSET, 61, rue des Saint-Pères, Paris.

Choses et autres

ENQUÊTES.

On est en train de dresser une carte économique de la France. Ce qui veut dire qu'on fait un recensement général de toutes les ressources présentes du pays en bétail, en blé, en farines, en orge, en pommes de terre, en cidre, en vin... et même en légumes secs.

L'enquête promet d'être longue et... très sérieuse.

Les préfets doivent faire connaître, en effet, combien, dans chaque département, il y a de veaux âgés de moins de six mois.

CONQUÉRANTS D'AUTREFOIS.

Nous demandions l'autre jour à un professeur au Collège de France de nous renseigner sur les effectifs dont disposèrent quelques grands conquérants de l'antiquité.

« La gloire, nous dit-il, était alors beaucoup moins coûteuse qu'aujourd'hui. Alexandre n'emmena avec lui que 36.000 hommes pour faire la conquête de l'Asie. Annibal entra en campagne avec 26.000 mercenaires. Les Gaulois grossirent ses troupes. Il avait 50.000 soldats sous ses ordres à la bataille de Cannes, où il fut vainqueur de 80.000 Romains ».

Nous sommes convaincus, pour notre part, que ces chiffres sont très exagérés. Comment peut-on les connaître avec quelque certitude ? L'intendance, chez les Grecs et les Romains, devait avoir une comptabilité beaucoup moins compliquée que la nôtre et les situations journalières étaient sans doute rédigées avec moins de rigueur qu'aujourd'hui.

CHRONIQUE SPORTIVE.

Les rues et les routes de Tours sont défoncées, éventrées, impraticables à la circulation.

C'est la guerre. La main-d'œuvre manque, les Tourangeaux se résignent.

Oui, mais à Tours, il y a des prisonniers boches dont nous ne dirons pas le nombre ; nous disons seulement qu'il sont très nombreux.

Ces prisonniers jouent au foot-ball.

Et les Tourangeaux, qui voient les prisonniers boches jouer au foot-ball, se demandent si, entre deux parties, ces messieurs ne pourraient pas donner un petit coup de main aux cantonniers surmenés.

Bernagousse, avril 1917.

Un motif de punition (absolument authentique) :

— « Venant de sortir de prison... a bousculé d'un coup de tête dans l'obscurité le brigadier chef de poste pour tenter de délivrer un de ses camarades déjà arrêté ».

Ca a dû lui faire un noir, à l'obscurité !

Afin d'activer la propagande francophile dans les pays scandinaves, en y répandant la presse nationale, nous venons de créer avec nos seules ressources un organe qui ne tardera pas à se répandre rapidement dans le pays des fjords : « la Marmite norvégienne ». En vente dans la plupart des quincailleries.

Le Carnet de Pécule

(Pot-pourri d'actualité)

AIR : *Malborough.*

L' Ministre de la Guerre
Vient d'avoir une idée majuscule
De créer sur la terre
Le carnet de pécule (*ter*).

AIR : *Il court le furet.*

Il court, il court, le carnet,
Il s'emplit chaque quinzaine,
Il sera bientôt complet
Et le poilu dit : « Quell' veine ! »

AIR : *Le petit sifflet.*

J'ai un petit carnet
De pécule, de pécule,
J'ai un petit carnet
De pécule, s'il vous plaît.

AIR : *Garde ton cœur, Madeleine.*

Je laisse au Trésor
Moitié de mon..... or
Qu'il le gard', mon petit bas de laine.
Sur le petit carnet,
J'y colleraï
Tout's les vignettes que je pourrai.
Quand la paix viendra,
Chacun aura
Peut-être les poches bien pleines.
Mais si le magot
N'est pas bien gros,
On aim'ra
Bien mieux ça :
L' bas de laine.

AIR : *C'est un p'tit quéqu' chose.*

C'est un p'tit quéqu' chose,
Je n'sais pas c' que c'est,
Pourtant ça vous cause
Un très grand effet.
Car pour l'après-guerre
Il s'ra bon d'toucher
Un p'tit nécessaire
Pour se rabibocher.

AIR : *Quand les lilas refleuriront.*

Quand la victoire éclatera,
Grâce à ce principe d'épargne,
Un gentil pécule, on aura,
Quand la victoire éclatera.

AIR : *Heureux en ménage.*

Et facilement on pourra
Se monter en ménage,
Car à tous, cela permettra
D'être heureux en mariage.

A. AMBRUN,
Sergent au 160^e d'Infanterie.

Nous signalons à nos lecteurs la réapparition, sous une forme nouvelle, du journal de tranchées,

Le Tord-Boya

Nous louons notre confrère de l'effort qu'il produit. Nous lui adressons nos meilleurs vœux de bienvenue et lui souhaitons le « succès » que laisse entrevoir son premier numéro.

La Rédaction

FABLES-EXPRESS

Ils allaien fatigués, sur la terre gelée,
Glissant à chaque pas, peinant vers la tranchée,
Quand l'un d'eux en jurant sur le verglas s'étale,
— Il se relève enfin, tout penaud et tout sale.

Moralité :

Garde à vous pour la pelle !

70^e d. — D. D. — A. J.



La gazoule aux abois et le visage en pleurs
Ne pouvant obtenir des jeunes les faveurs,
Se donna de dépit à un vieux militaire
Qui tôt la satisfit — ...et il eut fort à faire.

Moralité :

Les compensations territoriales.

PERLES D'OCCIDENT

(Parfaitemment authentiques)

Renseignements demandés à M. le Maire de X...
sur N... :

Quand ce militaire a été blessé, le 7 octobre, il
se trouvait au bord de la Folie (bois).

Comme il est triste de se faire blesser à un
moment aussi intéressant !



Du Maire de G... :

Mme D. R. N. D a eu trois enfants, mais son mari
n'en a pas eu !

Heureux homme !

Se remarier demande déjà une certaine énergie,
mais pousser le scrupule jusqu'à faire des
enfants, cela est admirable.

Nous félicitons M. le Maire de ces beaux senti-
ments patriotiques.



Du Maire de J... :

...que M. P... était célibataire, et qu'il ne laisse
ni veuve ni descendant légitime.

Le voilà bien le régime des célibataires
mariés !



Du Maire de B... :

...Que le pétionnaire J. F., père du décédé, n'est
ni dévoré, ni séparé de corps ni de biens, mais vit
avec sa femme en bonne intelligence au même
foyer.

Ce qui revient à dire que sans être divorcé ni
séparé de corps ni de biens, on peut vivre en
mauvaise intelligence à...

Voilà d'utiles précisions pour les célibataires.
Merci, monsieur le Maire.

CAMÉ LÉON.

Abonnez-vous à la Marmite !

MEMBRES D'HONNEUR : 20 francs par an.

MEMBRES BIENFAITEURS : 10 francs par an.

MEMBRES ACTIFS : 6 fr. par an ; 0 fr. 50 par mois.

BIBLIOGRAPHIE

Au Champ d'honneur, par Hugues Le Roux
(Plon, éditeur).

C'est avec une émotion profonde qu'un tel livre doit être abordé et lu. Car ses pages frémisantes ne sont pas l'œuvre d'une imagination douloreuse ; il n'est pas une ligne qui n'ait été vécue, qui ne soit atrocement et glorieusement vraie. Un père penché sur le lit de son fils, blessé mortellement au feu — et l'accompagnant jusqu'à l'étape suprême : voilà ce qu'est *Au Champ d'honneur*. Le sous-lieutenant Robert Hugues Le Roux, en qui battait le cœur le plus généreux et le plus intrépide, revit, pour l'éternité de la gloire, en l'œuvre pieuse et magnifique de son père, née en la douleur, comme les enfants des hommes.

Verdun, par John Grand-Carteret (Chapelot, éditeur).

Voici le plus complet, le plus émouvant et pittoresque recueil iconographique publié sur Verdun. Poursuivant avec maîtrise la grande œuvre sur l'image de la guerre, M. Grand-Carteret semble avoir dépassé encore en intérêt, si possible, ses volumes précédents. A feuilleter ces pages documentaires ou satiriques, d'une éloquence toujours renouvelée, on sent mieux encore toutes les forces inexprimables résumées dans ce simple nom « Verdun ». *La Marmite* est particulièrement fière de figurer dans la Bibliographie qui termine le volume, et qui rappelle l'article de notre collaborateur G. D. : *Gloire à Verdun* !

— Nous tenons dès aujourd'hui à signaler la mise sous presse du volume tant attendu de notre ami et collaborateur Jacques Feschotte : *Les Voix de la Patrie* ! où sont réunis la plus grande partie des poèmes qu'il a écrits depuis deux ans. Nous nous réservons, sitôt l'apparition du volume, de le signaler plus longuement à nos lecteurs.

FAITS DIVERS**Foot-Ball.**

Malgré la température très lourde, un important match d'Association vient d'avoir lieu à A..., en présence d'une nombreuse assistance, entre les 42^e et 44^e chasseurs réunis et le 360^e. On joua en pays récemment conquis. Le 360^e affirma sa supériorité en présentant une ligne d'avants très sûre, et il fallut l'excellente défense adverse pour éviter aux « diables bleus » un échec trop sérieux. Résultats : 5 buts à 1. Remarqués au 360^e : Gaillardon, Sorgos et Combe. Remercions les officiers de chasseurs qui organisèrent ce match, ainsi que Mouillet (269^e) et Bénit (226^e), qui prêtèrent au 360 un concours très effectif.

Notes de la Rédaction

La Rédaction s'excuse auprès de ses abonnés et de ses lecteurs du retard apporté à la publication de ce numéro. Elle leur fait connaître, en même temps, qu'un seul numéro paraîtra en mai-juin. Cette restriction momentanée est due bien plus aux événements militaires récents (les deux régiments ayant été engagés) qui ont rendu la collaboration plus difficile qu'à... la crise du papier. Elle recommande à ses collaborateurs plus de régularité dans leurs envois.

(Remettre les articles au sergent-major Pasquier, de la 2^e compagnie ; à Durand, de la 18^e compagnie, ou les adresser service postal, à Saint-Pierre-le-Moûtier).

A NOS LECTEURS

Nous apprenons que le major général von Bissing, gouverneur général de la Belgique enlevé, vient de casser sa pipe, — une superbe pipe en bois de rose recouverte d'un couvercle monumental ; il l'avait payée cinq mille marks (c'était une pipe de « mark »). Nous ne pouvions mieux faire, c'eût été faillir à notre devoir envers ce grand homme qui fut un de nos collaborateurs occasionnels, que de réparer ce malheur dans la mesure de nos moyens.

Aussi avons-nous décidé d'ouvrir une souscription parmi nos lecteurs pour lui offrir une nouvelle pipe que les dix souscripteurs les plus généreux auront l'honneur de culer à tour de rôle. Elle portera gravée sur son tuyau les grands noms d'« Ypres », de l'« Yser » et de « Verdun ».

N'hésitez pas à verser votre obole, chers lecteurs, car lorsqu'à ces noms désormais fameux nous pourrons sur ce même tuyau ajouter ceux de nouvelles victoires, — décisives celles-là, — la pipe de von Bissing pourra peut-être devenir le calumet de la paix, même si notre fournisseur n'est pas de Stockholm.

NOSTRA DOMUS.

SATURNIN BOULBIC A LA GUERRE

ou

L'ODYSSEE D'UN ENGAGE

Par F.-E. MERIDE et YVES REMOR

CHAPITRE V

(Suite)

Quels étaient les moyens de distraction mis à sa portée dans cette période de préparation militaire et dans ce bourg rustique, où les habitants, comme l'a dit un de nos rédacteurs Nostra Domus, menaient une existence monacale.

Ne jetez pas la pierre à notre pauvre ami, secrètement chatouillé par l'affreux cafard, il se réfugia au café d'Auvergne où il retrouva une bande de joyeux camarades arrivés au corps, comme lui, depuis peu.

Ce fut pendant une période de quinze à vingt jours, pour le café, une assiduité farouche d'amant. Ayant pris goût aux parties de manille et de piquet, il ne quittait plus les « vermouth-cassis » et les « fines », où la poésie des soucoupes empilées et des épithètes guerrières le grisait.

Il existait à ce café une académie de jeux où les anciens de Monastier-la-Pierre venaient fidèlement se défié en un champ clos qui avait comme superficie le tour du billard, plus une bande de terrain très étroite conduisant à la table voisine, où se tenaient les « soigneurs », en l'espèce les consommations.

Près d'un poêle et au milieu de la salle se trouvait un atelier où l'on travaillait fort et bien et où la grève était inconnue : l'atelier de bridge.

Quand le hasard des parties de manille, suivies fidèlement des « écartés » qui servaient à classer les « bons payeurs », dans les demi-

Actualité

AIR : *Le Rêve de Drumont*

Depuis que tous ses sous-marins
S'attaquaient à la marin'marchande
Le Boche a cru qu' c'était malin
D' crier victoir, sans plus attendre.
Ça devient un succès à r'hours !...
Et l'on s'agit' dans tout's ses villes,
Il lui rest' le dédain d'Hambourg
Pour éviter qu'advienne une tuile !

Pendant ce temps, en Italie,
On se r'mue ferm' sur le Vodice,
Et l'armée de Bierovic plie,
Puis s' transform' en chair à saucisse !
Un p'tit effort, on les aura !
Dit l' général des « Mandolines »,
Vous savez qu'a Dorna-Vatra,
Nous verrons les Russ's d'Bukovine.

En Orient, la Révolution
A arrêté toute offensive,
Et pendant qu' su' l' Eoche nous fonçons,
Le Russ', lui, embrasse... sa payse !
Aussi notre gouvernement
S'est ému de cet état d' chose,
Qu'est-c' que Brouss' il off' en c' moment,
Pour que J'offre aussi quelque chose.

CAMÉ LÉON.

finales et finales, le laissait libre quelques instants, il se plaisait à admirer les virtuoses de la queue, qui tournaient infatigablement en choquant les billes par leurs mauvais « procédés », et en manifestant fortement leur mécontentement d'avoir raté « le plus beau point de la partie » ou la dernière « paire de lunettes ».

Le bridge l'intéressait peu, il avait un geste de dégoût lorsqu'il entendait ces gens, des civils, se déclarer hautement « sans honneur » auprès de lui qui avait fait si dignement à son pays le sacrifice de sa vie !...

A Saint-Jean-le-Menu, si l'on jouait peu au billard, on bridgeait encore moins, mais en revanche on parlait plus de la guerre ! Et le souvenir de Mignonnet, de Ronchard et de Giboulot, attendrit un certain soir le cœur de Saturnin.

Il revit en un beau songe le « Soleil d'Or » et ses habitués et, à leur santé, seul — pas un « copain » n'était encore venu ce soir là — il fit une délicate offrande : « A la vôtre, mes vieux amis ! dit-il d'une voix chevrotante. »

Devant lui s'étalaient complaisamment plusieurs verres de grosseur variée, mais uniformément vides.

« Je vous aimais tous bien pourtant... quoique vous ayez été un peu durs pour moi, et sans ce satané maréchal-des-logis, je n'aurais pas fait cette... Et toi, Madeleine, ma petite Madeleine... Allons, à la tienne aussi ! J'espère que bientôt j'aurai ma première permission et tu verras comme je suis bien en soldat, tu comprendras ce que Saturnin a fait pour toi ; tu verras... »

Des camarades entrèrent à ce moment. Ils s'aperçurent aussitôt que notre ami avait du vague à l'âme et tout de suite une idée germa dans leur esprit ; à un coup d'œil ils se comprirent : Saturnin était condamné.

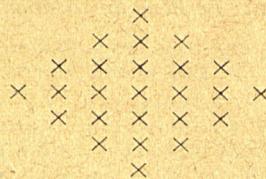
Et de fait, en deux heures, il en vit de toutes les couleurs.

A neuf heures, il était gris.

RÉCRÉATIONS INTELLECTUELLES

N° 12

Mots en Losange



Je suis en combattant; — époque remarquable; —
Maint vase à fleurs, dont on pare une table
A ses bords ainsi faits; — un chef-lieu de canton
Dont le soldat français vient d'inscrire le nom
Sur le tableau d'honneur des villes reconquises; —
De la Meuse, bourgade que l'ennemi n'a prise,
Et qu'au printemps dernier, notre beau régiment
Défendit vaillamment, au prix de tout son sang; —
Tranche la tête ami d'une ville de l'Yonne
C'est mon avant-dernier; — à la fin de lionne.

GÉO LOGUE.

N° 13

Métagramme fantaisiste

Petit chien aboyeur, dont il faut se défier
Et qu'il faut écarter par un bon coup de pied.
Architecte connu, dont le plan magnifique
Eût uni Méditerranée à Atlantique.
Devant mes deux premiers, pose la même lettre,
Tu trouveras deux mots qui pourront te permettre
D'identifier un jeu charmant de société,
Puis un petit insecte, abondant en été.

K. MÉRADE.

A dix heures, il était noir.

A dix heures et demie, il était chocolat.

Il ingurgitait ferme les petits verres, élixirs de toutes sortes : Bernardine, Triple Mou, Jeune-Cure, et autres liqueurs qui sont qualifiées d'inoffensives, parce que sucrées. Ces produits ont l'avantage de vous amener à point progressivement, presque sans qu'on s'en doute. Son cerveau devint un peu flasque: Saturnin se croyait sergent (folie des grandeurs) et s'imaginait avec persistance avoir eu six jours d'arrêts dans le civil à Saint-Jean-le-Menu (folie de la persécution).

Ses yeux tournaient dans leur orbite, comme deux phares; sa langue s'empâtait au fur et à mesure qu'il l'humectait. Bientôt il n'eut plus qu'une idée fixe.

« Qu'est-ce qui tiennent les copains ! »
On l'évacua difficilement.

En rentrant au cantonnement il voulut faire le tank, sous prétexte qu'il était blindé. Hélas ! Si ces monstres sont à l'honneur, ils ont une tâche difficile. Ayant voulu écraser la cage de l'escalier en montant dans sa chambre, il se fendit l'arcade sourcilière !

Et l'on put le voir pendant une bonne heure avec un bandeau sur l'œil, piteux et convaincu qu'on ne l'y reprendrait plus.

Cette équipée, qui fut communiquée rapidement à tout Monastier-la-Pierre par de complaisantes personnes, le fit connaître tout d'un coup. Les pénibles aventures n'ont pas toujours le même dénouement : celle-ci eut des conséquences bien douces.

Il vit que l'on souriait beaucoup plus sur son passage ! ...

Et quoi ? ... il s'exerça à vaincre sa timidité. Au bout de quelques jours il parvenait à fixer les femmes sans faiblir quand elles ne le regardaient pas, et à les suivre carrément dans la rue... à une distance d'au moins cent cinquante mètres.

N° 14

Devinette

Pourquoi y a-t-il tant de sympathie entre l'Espagne et l'Allemagne ?
YVES REMOR.

Solutions des récréations intellectuelles de mars 1917

N° 6

I T A L I E
T Y R A N S
A R A B E S
L A B O R I
I N E R T E
E S S I E U

N° 7

MÉ SO PO TA MIE
S O C I É T É
P O É S I E
T A T É
MIE

N° 8

ARMÉE, ALMÉE, AIMÉE

Les personnes désireuses de se procurer une collection des numéros de *la Marmite* (les n°s 1, 2, 3, 7 sont épuisés) peuvent s'adresser à la librairie Flandin, à Saint-Pierre-le-Moûtier, qui s'empressera de les envoyer au prix de 0 fr. 10 le numéro.

Saint-Pierre-le-Moûtier, Imprimerie-Librarie Flandin.

Le Gérant, Ph. DUPARD.

Un jour, au tournant de la rue de la Source et de la rue des Avants, il se trouva nez à nez avec la petite blonde qui avait voyagé avec lui lors de son incorporation. Cette vision inattendue le fit rougir jusqu'aux oreilles. Il se troubla au point qu'il ne salua pas. Quand elle eut passé, il se retourna, juste à temps pour la voir lui décocher un délicieux sourire. Il eut l'audace d'y répondre et comme la petite était très engageante, la glace fut bientôt rompue...

Il fut d'abord si discret dans ses relations que l'on mit assez longtemps à s'apercevoir du fait, même chez ses amis.

On crut qu'il avait acheté une conduite, à la suite de « sa blessure en service décommandé ». Puis tout finit par se découvrir; il ne dissimula plus..., à quoi bon..., si bien que « la chronique locale » crut au bon motif et le maria sans plus attendre.

CHAPITRE VI

Où le « Front », siège de la pensée,
Panse les blessures du siège....de Saturnin.

Toutefois sa correspondance avec Madeleine Ronchard décroissait en raison inverse de la fréquence de « ses relations ».

Madeleine, avec son cœur de femme, eut tôt fait de comprendre. Elle sentit le démon de la jalousie la mordre furieusement au cœur. Elle ne voulait à aucun prix que son cher Saturnin fut à une autre. Elle persuada son père de venir à Monastier sous un prétexte futile; en réalité pour voir sur place les dispositions à prendre.

Or, un dimanche après midi, comme Saturnin se promenait avenue de la Gare avec « sa fiancée » et qu'il venait assister à l'arrivée du train de quinze heures, grande distraction du pays, la catastrophe se produisit...

(A suivre.)

LA MARMITE

Gazette du 160 et du 360

RÉDACTION : Sergeant-Major PASQUIER, 2^e C^{ie}, S. P. 207. — DURAND, 18^e C^{ie}, S. P. 128

ADMINISTRATION : " MARMITE ", Service postal du 160, Saint-Pierre-le-Moûtier

Service gratuit dans les Tranchées

LA PAGE DE GLOIRE

360^e

Par ordre général n° 11 " D. E. ", M. le lieutenant-colonel Pierre PIAZZA, commandant le 360^e régiment d'infanterie, a été décoré de la croix de Sainte-Anne de Russie (2^e classe); l'aspirant Jean WEIGEL, de la croix de Saint-Georges de 3^e classe; le soldat Eugène BALLIARD, de la croix de Saint-Georges de 4^e classe.

Ordre de la brigade n° 74. — Caporaux René Gautherot, Louis Bonnet, Emile Bertin, Henri Daunay.

Ordre de la division n° 151. — Soldat Marcellin BERGE:

Grenadier d'élite, d'une bravoure et d'un sang-froid remarquables. Toujours prêt à remplir les missions les plus périlleuses. Le 27 avril 1917, étant en sentinelle avancée, s'est maintenu pendant trois quarts d'heure sous un bombardement des plus violents et a été mortellement frappé par une reconnaissance en-nemie.

Soldats Jules Galissant, Désiré Allègre, Pierre Lelièvre, André Béchu, Fernand Leblanc.

160^e

Ordre du régiment n° 107. — M. le chef de musique Philippe Forge.

Sergents Berthel, Leclerc; maréchal-des-logis Rose; caporaux Jean, Gabaye; soldats Marais, Flongny, Lambert, Louis, Legros, Delfosse, Gassot, Robin, Rozier, Aubry, Bernard, Rémond, Delcambre, Doubinger, Grimont, Remyon, Thomas, Gillot, Aubert, Bosval, Darné, Blandeaux, Perrin, Variot, Lessiette, Labarthe, Tripotain, Morel, Thiault, Laurent, Pierré, Pigeon, Bourgoin, Jupont, Caporal Constantin; soldats Dubois, Reynes.

Sergent Pellegrini; caporal Beaumont; soldats Beaunier, Saba, Hue, Kauffmann, Mouchablon, Sé-gui, Faure.

Soldats Knopt, Tulpin.

Soldats Bonnafous, Cartier, Chaxel, Jeandal, Barbaray, Foissy, Cornuet, Ricard, Miquel, Dupont, Roux.

Caporal Bougette; soldats Poindrelle, Grimeau, Fauré, Segrétin, Caubel.

Soldat Lhoste.

Sergents Noyelles, Germain; soldats Germain, Lluch, Pascal, Billès.

Sergents Lépine, Couthier; soldats Léger, Bous-sageon, Alluard, Lamoureux, Renault, Mendiburu.

Sergent Muys; caporal Perrot; soldats Dodet, Pujol, Marchand, Mégie.

Caporal Herlem; soldats Baignol, Bernaud, Bébé.

Caporal Girard; soldats Coupé, Vari, Majot.

Caporaux Charpentier, Quantin, Merrier; soldat Sadin.

Nous sommes heureux d'ajouter à cette liste la citation d'un de nos camarades, le sergeant A. Chapuis, cité à l'ordre du 134^e:

Excellent gradé, qui montra, durant son séjour au front, les plus grandes qualités d'audace, d'énergie, de sang-froid. Le 16/10/14, a brillamment accompli une reconnaissance difficile et périlleuse et a rapporté d'utiles renseignements sur les tranchées ennemis.

Histoire Anecdotique du 160

LIVRE III

CHAPITRE III

Dès le 8 septembre, les travaux préparatoires de cette grande offensive étaient amorcés.

Le régiment prenait contact avec Hans, Laval, St-Jean-sur-Tourbe, Minaucourt, le Ravin-du-Marson (appelé plus communément *Borne 16*), dans la boue desquels il devait vivre jusqu'à fin décembre.

Les travaux commencent.

Des sapes, des parallèles de départ sont esquissées, puis creusées; mais ce travail est vivement contrarié par l'ennemi qui se doute... et les balles et torpilles font leur œuvre de mort dans les rangs des travailleurs.

DU 19 AU 22, le régiment prend un court repos avant l'action dans les bois et les baraquements près de Somme-Bionne.

On sait l'attaque proche et l'on en parle beaucoup. Personne ne reste inactif. Les compagnies s'entraînent intensivement au lancer des grenades! et les dernières instructions se donnent très minutieusement, car dans une action de cette envergure, pas un petit détail ne doit être laissé au hasard.

Dans la nuit du 22 au 23, le régiment monte en ligne.

Le bombardement commence violent, implacable. L'ennemi ne répond que faiblement. Dans la journée du 24, la nouvelle que l'attaque est fixée au lendemain circule.

La nuit s'écoule tranquille. Des patrouilles s'assurent de l'état!... des défenses ennemis.

Le lendemain matin, un peu d'impatience se manifeste. On sait que maintenant cela ne peut tarder.

L'artillerie fait rage. C'est un véritable déluge de fer qui s'abat sur les tranchées ennemis. Vers huit heures, l'instant de l'attaque est connu.

H = 9 h. 15 !...

9 h. 05 ! — 9 h. 10 ! — 9 h. 14 !

Comme on se souvient de ces minutes-là!

Comme elles sont grandes par les pensées suprêmes qui affluent au cerveau !

9 h. 15. En avant !...

Le parapet est enjambé.

Très crânement, alignés, les poilus de la première vague, sans courir, franchissent l'espace qui les sépare de la ligne allemande, dont ils s'emparent rapidement!

Quelques vides déjà dans les rangs !

Mais quoi! on les vengera aujourd'hui! car on est bien décidé à pousser de l'avant!

Nos canons ont fait du bon travail: la tranchée est complètement retournée.

Sans perdre une minute, l'attaque progresse et s'enfonce dans un dédale redoutable de boyaux et de tranchées. Cependant tout va bien et bientôt les éléments de tête ont « franchi » en entier le fortin de Beauséjour !

Les prisonniers affluent.

Mais les Boches sortent comme de terre ! Certains se rendent ; les autres combattent. Des corps à corps se produisent. La grenade fait son œuvre et, des deux côtés, des pertes s'enregistrent !

Les groupes avancés qui gravissent la pente au nord du fortin sont mitraillés dans le dos ! par l'ennemi sorti des abris ! Pauvres camarades ! hélas ! dans leur furia, ils n'avaient pas compté avec la ténacité boche !

Le fortin se nettoie cependant, et dans les guittounes, les grenades françaises font de la bonne besogne !

Un fait unique entre tous montrera combien l'ennemi avait poussé loin l'art de la construction souterraine :

C'est vers le soir ; dans un coin de tranchée se tiennent un commandant et quelques officiers qui se sont groupés pour ordonner, reformer un peu les éléments éparpillés qui, après une longue journée de luttes, se trouvent pêle-mêle.

On cause...

Tout à coup, devant eux, rasé de frais, impeccable dans une tenue neuve, un officier allemand apparaît et, dans le plus pur français, demande l'officier commandant.

Comme celui-ci se fait connaître, l'officier boche reprend :

— Mon commandant, je suis le major allemand du fortin ! jusqu'à la nuit, espérant un retour offensif des nôtres, je suis resté dans mon poste de secours. Maintenant, comprenant l'impossibilité d'une contre-attaque, je viens me mettre sous votre protection. J'ai près d'ici une trentaine d'hommes sans armes, dont je réponds sur l'honneur, et une vingtaine de blessés !

— Où ? dit le commandant traduisant aussi la pensée de tous.

Alors, à quelques mètres à peine, le major découvre une sape qui conduit à un vaste poste de secours !

Et personne ne s'en était douté !

(A suivre).

Abonnez-vous à la Marmite !

MEMBRES D'HONNEUR : 20 francs par an.

MEMBRES BIENFAITEURS : 10 francs par an.

MEMBRES ACTIFS : 6 fr. par an ; 0 fr. 50 par mois.

FAITS DIVERS

Foot-Ball.

En dépit d'un soleil de plomb, un très disputé match d'association vient d'avoir lieu à H....., cantonnement de repos, entre le 208^e d'artillerie et le 5^e bataillon du 360^e.

Le 5^e bataillon, bien au point d'entraînement, affirma sa supériorité ; en dépit de l'énergique défense des artilleurs, un peu lourds comme ligne d'avant ; jeu très serré de la part du 5^e bataillon.

Résultats : 6 buts à 1.

Remarqués au 5^e bataillon :

Sous-lieutenant Delache.

Roger, Brisedon, caporal Vuillot.

A notre grand regret, la revanche demandée par les artilleurs ne put avoir lieu.

Par suite de circonstances imprévues, l'article consacré aux Jeunes Soldats de la classe 1918 ne sera publié que dans le prochain numéro.

LA MARMITE

I. — A L'AUBE

Le soleil enflammé jaillit de l'horizon
Dans le rayonnement pourpre et or de sa gloire :
Ses reflets lumineux couronnent les maisons,
Tandis que l'ombre couvre encor les routes noires

L'aube divine emplit le ciel mystérieux ;
Les sourds éclatements du combat invisible
S'apaisent ; un vent frais vient effleurer mes yeux,
Et ride l'eau qui dort dans le canal paisible.

Mais soudain un point noir et frêle, un point vivant,
Et qui vibre pareil à des ailes lointaines,
A survi dans le ciel, dans l'aube dans le vent,
Et grandit, au-dessus des rumeurs incertaines.

Alors, dans la fraîcheur bleuâtre du matin,
Eclatent, dispersant leurs flocons dans la nue,
Les obus lancés sur l'ennemi clandestin
Qui recèle la mort en son aile inconnue.

On dirait des pétales d'or s'éparpillant
Qui flottent, si légers, sur une coupe ardente :
Dans les rais du soleil au-dessous d'eux riant
Ils s'envolent comme des guêpes imprudentes.

Leur floraison ailée illumine l'azur ;
On oublie, à les contempler, la mort qu'ils portent ;
Et leur présence semble ajouter au ciel pur
L'attrait d'une beauté plus forte.

II. — DANS LA NUIT

Dans la nuit
— Qu'illumine parfois une rougeur tragique,
Dans la nuit
— Epouvantée et nostalgique,
S'enfle et se prolonge le bruit
Des batailles invisibles.

Braqués sur Dieu sait quelles cibles,
Les canons effarés qui hurlent à la mort
Tonrent dans l'ombre
Et menacent le ciel sombre
Que strie un projecteur avec ses gestes d'or.

La rumeur rauque et grondante
Retentit profondément
Dans l'âme qui s'exalte et se lamente :
Et l'on croirait — vraiment —
Contre une porte d'airain et de fer
Entendre se heurter des poings d'enfer
— Qui voudraient revoir la lumière.

Ils frappent, comme des tonnerres,
Sur le vantail pesant et dur —
Parce qu'ils savent que, derrière,
C'est le ciel pur.

Ils frappent et frappent encor, dans la fièvre,
A se tuer — ou à briser ! —
Parce qu'ils veulent, à nouveau, les baisers
Et non la haine, sur les lèvres.

Contre la porte de fer et d'airain,
Dont l'écho immense emplit l'ombre,
C'est toute la vie qui crispe sa main
Et qui fera jaillir l'aube, demain,
Par delà l'épouvanter éparses des décombres.

JACQUES FESCHOTTE.

Dans l'Aisne, 27 au 30 mai 1917.

Fritz, Gretchen et Welsch

(HISTOIRE VRAIE)

Fritz Backer, grand et vigoureux Poméramien d'une trentaine d'années, était pionnier au très renommé 184^e régiment d'infanterie ; courageux et dévoué, il avait participé à de nombreuses affaires et sa belle conduite lui avait valu la croix de fer.

Il était fiancé à sa voisine, la blonde et planteruse gretchen Krumper, la fille de l'épicier du village, dont l'amour se manifestait par l'envoi de nombreux colis de « Würste » de toutes espèces et de superbes lettres enguirlandées lourdement à la mode allemande.

Fritz avait un compagnon d'armes, un affreux barbet répondant au nom de « Welsch », pauvre épave recueillie par un pluvieux soir d'hiver.

Dans le secteur calme que tenait en France, près de Soissons, le régiment de notre beau pionnier, le printemps de 1917 était revenu, et quoique les oiseaux jetassent au vent les notes claires de leurs chants joyeux, le cœur de Fritz n'était pas en liesse ; sa gretchen lui avait écrit qu'elle devait suspendre l'envoi de ses colis, à cause du manque de vivres, elle lui avait même avoué que les civils trouvaient à peine de quoi subvenir à leurs besoins.

Quand Fritz avait consacré le temps voulu aux exigences du service, et aux soins de « Welsch », il pensait à sa chère gretchen, et se creusait la tête pour trouver le moyen de lui venir en aide ; mais la chose était ardue.

Un beau jour, cela se passait vers la mi-avril, Fritz était en première ligne, et coiffé de son casque de guetteur, il observait la ligne française qui présentait des symptômes d'une attaque prochaine, il songeait à sa fiancée qui l'attendait là-bas, quand une lueur passa soudain dans sa cervelle de Boche, il avait une idée...

Aussitôt sa faction terminée, il alla vers son abri, siffla son chien, et Welsch apparut ; alors sans hésiter, malgré les caresses que l'animal lui prodiguait, Fritz sortit son couteau, saisit le chien et lui coupa la gorge ; il allait le dépoiller quand un 75, éclatant sur le parapet, l'étendit raide dans le fond de la tranchée.

C'est pourquoi, le 16 avril, à six heures du matin, quand les vagues d'assaut du 20^e C. A. pénétrèrent dans la première ligne allemande, bouleversée par notre artillerie, elles virent ce spectacle du Boche tué près du cadavre de son chien égorgé, et tenant dans sa main crispée un couteau ensanglanté.

Et personne n'a jamais su que ce chien devait être le cadeau alimentaire offert à sa douce fiancée par un soldat du kaiser. RICOT.

Sur les bords de la V..., 29 mai 1917.

AVIS

Les personnes qui disposeraient d'un nombre excessif de billets de banque ou des chambres de commerce sont priées de les faire parvenir à l'administration de *la Marmite*, afin de prolonger son existence. L'argent ne fait pas le bonheur, a-t-on dit avec juste raison. C'est pourquoi la monnaie de papier nous suffira.

En échange, nous leur adresserons *la Marmite*, accompagnée de nos remerciements.

Nota. — Les donateurs d'au moins 20 francs recevront un diplôme de « membre donneur ».

N. D. L. R.

UNE IDYLLE

(CONTE DE GUERRE)

ELLE : Dix-huit ans ; une fraîche gaieté dans le regard, sur les traits ; des yeux d'une expression profonde ; une robe de grand deuil dont l'austérité fait ressortir étrangement la pâleur de son teint.

LUI : Officier ; trente ans ; mélancolique ; l'horrible guerre l'a arraché depuis longtemps à son jeune foyer ; de durs séjours aux tranchées, des blessures, ont rendu sa santé chancelante ; ballotté sans cesse de ville en ville au hasard des garnisons, il cherche parfois un peu de distraction.

Ils s'étaient rencontrés banialement au cours d'une promenade ; quelque chose d'impérieux, d'irraisonné, les avait attirés l'un vers l'autre.

Elle, dans la folle témérité de sa jeunesse, était allée vers lui toute entière d'âme et de corps, sans s'expliquer pourquoi... sans s'effrayer de cette force mystérieuse qui la faisait agir ainsi.

Lui, trop longtemps seul, trop longtemps loin de tout, avait accepté cette aventure, étourdi, sans savoir où il allait...

Bien vite ils s'étaient liés d'une affection sincère. Des jours heureux passèrent...

Il lui en coûtait de lui avouer qu'il ne pouvait être à elle, qu'un serment sacré, inviolable, les séparait à jamais ; car dès les premières rencontres, il l'avait jugée si tendre, si douce, si délicieusement naïve, qu'il eût voulu ne pas détruire ce beau rêve !

Cependant il s'y résigna, car elle devenait folle !

Et ce fut un grand déchirement ; une douleur profonde terrassa ce frêle corps : l'alerte et riante jeune fille devint une jeune femme triste et défaillante.

Elle était pure cependant comme le lys. Sa pâleur accrue, la languissante caresse de ses yeux aux paupières battues, l'auréolaient d'une beauté étrange. Son long voile de deuil encadrait d'une ligne sombre, cette vivante image de la douleur.

Et lui, conscient du mal terrible qu'il avait fait en ce jeune cœur, cherchait vainement, en la venant voir chaque soir, à atténuer un peu cette grande souffrance. Il faisait appel à toute sa douceur, à toute sa force de persuasion, pour amortir un peu l'effet de cet horrible choc !

Mais rien, plus rien, ne pouvait la consoler, ni jamais lui rendre sa joie, sa gaieté d'autrefois...

Parfois, ensemble, ils descendaient la rue qui conduit à la caserne de la ville. Par instant, il devait répondre aux timides saluts des « bluets » qui le croisaient.

Et les petits soldats les regardaient tendrement et pensaient : comme ils sont heureux !

Comme ils sont heureux !

Et souvent ils les rencontraient ainsi.

Puis plusieurs soirs elle passa seule.

Ils pensèrent : serait-il donc reparti là-bas ?

Un dimanche ils l'aperçurent à l'office divin. Elle vint se placer près d'eux, sans les voir, et se mit à prier, debout, près d'un pilier de la grande nef. Bientôt une voix la tira de son rêve ; une voix qui, près d'elle, disait :

« Donne donc ta chaise à la dame du petit lieutenant ».

Et comme une main avançait timidement la chaise, tandis que deux grands yeux se faisaient tristement respectueux, elle remercia machinalement, presque sans voix, tomba à genoux, cacha son visage en ses mains, et pria avec ferveur.

Lui, était parti... pour toujours !

S. M.

Mai 1917.

Main-d'œuvre féminine

...tant pis pour elles !

Air : *Le petit Chaperon rouge*

I

Il paraît qu'on veut tirer
D' la main-d'œuvre féminine
Un rend'ment plus assuré
Et que sans cesse on débîne.
Non, messieurs, vous qui trouvez tant de mal
A ce sexe faibl', pourtant sans égal,
Vous oubliez certes (ne vous déplaise !)
C' que l'on appell' la galant'rie française.
Vous êtes pourtant
Toujours bien contents
De faire vos grâces à tout instant.

II

Nous avons des dactylos,
Des comptables, des copistes ;
Faut les voir à leur boulot
Travailler en vrai's artistes :
Entre parenthèses, dans les bureaux,
On parle parfois robes ou chapeaux,
Ou bien du filleul qu'on ne connaît guère,
Mais la mode est d'êtr' marraine de guerre !
Pour aider au moins
Aux dam's, on adjoint
Un p'tit auxiliair' confié à leurs soins.

III

Pour relever les cuistots,
On emploie des cuisiñières ;
Quant au volant des autos,
Il passera, pour l'arrière,
A des sportswomen aux expertes mains
Qui boiront l'obstac'l, comme le Mich'lin.
Et d'être conduit par ces créatures,
On n' sentira plus l'cahot d' la voiture :
Même sens d'ssus d'ssous,
Se casser le cou
Deviendra alors un plaisir bien doux.

IV

« Des canons, des munitions »,
Dit l' sénateur-journaliste.
« Et pour la fabrication,
« Qu'on emploie des spécialistes ! »
Les femm's ont appris à faire les tours
(Ell's avaient d'ailleurs des notions, toujours !)
Avant de finir, il serait dommage
D'omettre de rendre un bien grand hommage
A celles qui ont
La Croix Rouge et sont
Vénérées de tous les poilus du front.

A. AMBRUN,
Sergent au 160^e.

RETOUR

J'ai voulu revoir et suis venu.

À l'heure où l'aube blanchissait, j'ai visité la ville et parcouru ses rues naguère si familières.

Dans le matin clair, Saint-Pierre était encore endormie, et j'allais à pas lents, comme si j'eus craint de troubler ce silence.

J'ai tout revu : le Prieuré et sa « tour pointue », la rue de Paris, la route de Mornay (ô père Gérard, pardonnez au pêcheur inhabile qui perdit votre attirail de pêche, un jour de l'été dernier, ébloui qu'il était par une superbe chevelure d'un blond... hardi), le faubourg de Nevers, la route de Marcy, puis la place Jeanne d'Arc, où j'ai vécu des instants qui restent à jamais gravés dans ma mémoire...

Là, je m'arrêtai sur un banc, en face de Jehanne « la bonne Lorraine »... Nul bruit... et blotti près

d'une haie, sous les tilleuls, je regardais ; mais ma pensée était ailleurs, elle retournait tout entière au passé, je revoyais mon arrivée quelques mois ayant, ma vie jour par jour, je revivais cette vie de dépôt, me rappelais avec plaisir son doux « far niente », mes bons moments, mes déboires aussi, mais le tout était auréolé de ce je ne sais quoi du souvenir qui vous fait penser au paradis perdu et qui rend toute chose charmante parce que passée. . . .

Le soleil montait à l'horizon, la vie allait reprendre, et j'étais toujours sur mon banc ; je rêvais, l'heure était exquise.

Après les choses si familières, j'allais revoir les gens dont j'avais vécu la vie, les gens qui s'étaient dit mes amis, j'attendais...

Tout à coup j'entendis le bruit d'une porte grinçant sur ses gonds, je m'enfuis précipitamment, sans raisonner, la peur me prenait, l'horrible peur du vide, de la désillusion, peur que les regards amis autrefois ne fussent devenus indifférents, peur de gâter le souvenir charmant de cette parcelle du bonheur que j'avais cru effleurer.

H. L.

En campagne, avril 1917, — S. P. 207.

LA GUERRE EN 1920

La Marmite, ne reculant devant aucun sacrifice, s'est assuré à prix d'or la disposition pour quelques jours de la célèbre machine à explorer le temps, de H.-G. Wells. Nos collaborateurs F.-E. Méride et Yves Remor ont été chargés d'accomplir une mission dans l'avenir. Ils ont pris passage à bord de cette machine et ont atterri en l'an 1920. Là ils se sont rendus à la Bibliothèque nationale afin d'y consulter les journaux sur les événements du jour.

Voici quelques nouvelles des plus intéressantes qu'ils y ont recueillis concernant des faits qui se sont passés dans trois ans :

Le Matin. — 2.185^e jour de guerre. On mande de Pékin que, pour la septième fois, la république vient d'être proclamée. L'empereur a décidé d'accepter le fauteuil présidentiel.

L'Écho de Paris. — M. M. B..., toujours infatigable, parcourt la France pour ramener plus ardent que jamais l'enthousiasme dans les esprits. Lire en quatrième page les pronostics de notre collaborateur M. H.

La Femme déchainée. — J'avais toujours dit que les affaires d'Orient n'étaient pas claires. Le roi Ferdinand (*censuré*).

L'Œuvre. — Le pain interallié préconisé par « l'Œuvre » vient d'être adopté par la Patagonie. Félicitons-nous d'avoir su le faire apprécier grâce à l'activité de notre propagande.

Le Petit Parisien. — Un sous-marin ennemi a attaqué sans succès hier, au large des îles (*censuré*) un grand transport convoyé par trois contre-torpilleurs. En raison du gros temps, deux matelots seulement et le perroquet du capitaine ont pu être sauvés. Traqué de toutes parts, le sous-marin n'a réussi à s'échapper qu'en prenant honteusement la fuite. On le recherche activement.

La Tribune d'Ouchy, 18 août 1920. — Le général Cadorna et le colonel X... se sont rencontrés hier matin dans une bourgade de l'arrière-front. Ils y ont examiné ensemble les moyens les plus rapides et les plus efficaces de réaliser l'unité de front et de commandement dans les armées alliées.

L'Agence « Yane » télégraphie en date du 2 septembre 1920 : on annonce la capture d'un steamer battant pavillon hollandais et qui transportait dix mille rames de papier de verre destiné à dérouiller les clous d'Hindenburg.

Enfin, dans le n° 59 de *la Marmite* (novembre 1920), on trouve ceci : « On dit que le dépôt va quitter Saint-Pierre-le-Moûtier en raison de l'arrivée de 500.000 Zoulous. » Nous pouvons même ajouter à titre documentaire que les péripéties du célèbre feuilleton « Saturnin Boulbic à la guerre » continuent à se développer dans toute leur ampleur en 5^e et 6^e pages.

F. E. M. & Y. R.

Petite Correspondance

Un Joyeux. — 1^e Le mot « gazoute » ne figure pas dans le dictionnaire ; 2^e L'étymologie ne peut venir de gazer signifiant fumer ; 3^e Il y en a quelquesunes de gentilles à Monastier, mais peu.

Aurélie. — Vous faites confusion, madame ; le Têton est bien ce mamelon pour la conquête duquel nos poilus se sont battus vaillamment.

Un curieux. — Nous réunissons tous les documents et vous donnerons, aussitôt que possible, la date de la fin de la guerre

Déménageur. — En effet, il est question de transférer le dépôt du 495^e à New-Castle.

Iris. — Renseignements pris au magasin du corps, nous n'avons pu trouver chaussure à votre pied ; adressez-vous à une agence matrimoniale.

R. V. — Non, Boulbic ne paraît pas dans *la Victoire*, mais la Victoire apparaît à Boulbic.

Pilules O. — Vos annonces seront insérées gratuitement, mais vous aurez intérêt à joindre un mandat.

Poilu 360. — Impossible vous donner satisfaction pour le moment ; ne pouvons vous offrir que marraine blonde, 51 ans, édentée.

Ticket-Métro. — Vous trouverez ce renseignement à la huitième page.

BARNUM.

SATURNIN BOULBIC À LA GUERRE

ou

L'ODYSSEE D'UN ENGAGÉ

Par F.-E. MERIDE et YVES REMOR

CHAPITRE VI

Où le « Front », siège de la pensée,

Panse les blessures du siège....de Saturnin.

Frileusement emmitouflée dans une épaisse fourrure, les jambes moulées dans de hautes bottes (si fort à la mode à cette époque), la jolie Thérèse, toute rose et toute blonde sous une toque qui lui allait à ravir, trottinait à côté de Saturnin, vêtu d'une antique capote dont les reprises glorieuses attestait le séjour au front.

La précoce tiédeur d'un soleil de janvier réchauffait les cœurs et donnait aux visages des promeneurs un aspect de gaïté et de bonheur de vivre. Sournoise nature ! qui choisit les plus riants paysages et les plus doux moments pour déchaîner les pires cataclysmes !

Donc heureux et confiants, les deux amoureux allaient... sous le charme de cette ambiance et du fluide énivrant qui les parcourait au contact de leurs bras enlacés. Le ciel était pur. Seul un grand nuage mince et droit comme un glaive planait dans les hauteurs. Un supersticien n'eût pas manqué d'y voir une épée de Damoclès suspendue au-dessus des têtes et un positiviste y aurait lu l'indice d'un prochain changement de temps). En présence de ces opinions nettement contradictoires, le plus sage était de n'y rien voir du tout, et pour cela de n'y point regarder. C'est ce qu'ils firent.

Tous deux causaient tendrement en descen-

PRISE D'ARMES

Le 11 juin, place Jeanne-d'Arc, M. le capitaine Blasselle, Officier de la Légion d'honneur, a remis la croix de Chevalier de la Légion d'honneur à M. le capitaine Dabat. Un piquet en armes de la 27^e compagnie rendait les honneurs.

CONSEILS DU "TOUBIB"

Vous guérez certainement vos Maux de gorge, Rhumes, Corryza, et toutes les Maladies des voies respiratoires, ainsi que votre boulimie, en humant, prisant ou mangeant

LA MARMITE DES 160/360

Comme la ouate « Thermos », elle engendre la chaleur... communicative, car depuis près de deux ans, elle est au feu !

PRIX DE LA CURE :

6 francs la boîte de pastilles, pilules (faciles à avaler) ou en cachets à **0 fr. 50** à raison de un par mois.

Les personnes désireuses de se procurer une collection des numéros de *la Marmite* (les n°s 1, 2, 3, 7 sont épuisés) peuvent s'adresser à la librairie Flandin, à Saint-Pierre-le-Moûtier, qui s'empressera de les envoyer au prix de 0 fr. 10 le numéro.

dant l'avenue. Fatalement ils se parlaient d'amour :

- Vous m'aimez ? dites.
- Oui, je vous aime.
- Vous n'aimez que moi ?
- ... Oh ! oui.
- Vous m'aimerez toujours.
- Jusqu'à la mort ! Et vous, n'en avez-vous pas aimé d'autres avant moi ? dit-il.
- Jamais ! répondit-elle avec assurance.

Peut-être en cet instant d'abandon s'imaginaient-ils l'un et l'autre dire la vérité. Tous deux mentaient cependant comme mentent à peine près toutes les femmes et presque tous les hommes.

Un coup de sifflet lointain venant de la direction de Jupiter - sur - Allier avertit les promeneurs de l'arrivée de l'omnibus de quinze heures. Pas mal d'entre eux, à l'instar de certains animaux domestiques, aiment à regarder passer les trains ; aussi reflueront-ils vers la gare pour assister à l'arrivée des voyageurs. Les deux « amis », que ce spectacle laissait indifférents, continuèrent leur lente promenade, sans se soucier du train ni de son contenu. Ils en étaient alors au vingt-troisième serment d'amour échangé depuis une heure ; c'est si bon de s'aimer et de se le dire quand la nature indulgente sourit autour de vous...

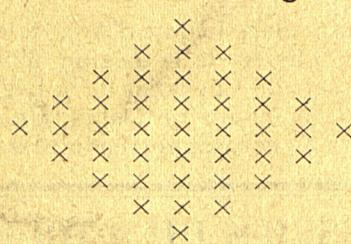
La beauté idéale de cette journée avait versé dans leur cœur tout un monde de pensées joyeuses et sentimentales : Comme il faisait bon ! Comme il faisait chaud ! Comme on allait chanter le bonheur d'être, gazouiller comme des oisillons, errer durant de longues heures à l'aventure... A l'aventure !

...Elle les attendait, l'aventure ; elle les guettait, sinistre et implacable, méditant traîtreusement un attentat contre leur jeune bonheur.

Pourquoi faut-il que la volonté humaine soit incapable de suspendre le cours du temps ! Une à une, chaque seconde tombe inexorable ; on voudrait tant quelquefois retarder ce courant

RÉCRÉATIONS INTELLECTUELLES

N° 15 **Mots en Losange**



- Ce qu'on voit en premier dans toutes les vitrines ;
- Mon second en trois pieds s'extract de la vermine ;
- Etendre de l'herbage et le faire sécher ;
- Tous voudraient être ainsi pour pouvoir s'engager
Et bouter Boches hors de notre chère France ;
- Patriote connu, de la Grèce espérance ;
- Celui vers qui, petits et grands, tous nous allons
Lorsqu'un mal nous étreint, de la tête aux talons ;
- Habitude qui fait corriger bien des fautes
Quand trop vite on écrit, pour soi ou pour les autres.
- On me trouve toujours dans un épis de blé ;
- Tu peux tirer ma fin de mon avant-dernier.

K. ZIMIR.

N° 16 **Métagramme double**

- J'existe avec neuf pieds ; pourtant suivant qu'on change
Mon quatre et mon septième et qu'ainsi on les range
A l'endroit occupé par eux inversement,
On obtient deux mots de sens très différent ;
- Je suis le but du « dernier salon où l'on cause » ;
 - Où j'empêche le temps d'abîmer bien des choses.

R. E. ZYPERL.

irrésistible... surtout quand la minute qui suit vous attend, menaçante.

Mais non ! les heures d'extase sont passagères et ne servent qu'à rendre plus tristes, plus malheureux ceux qui s'y sont grisés, lorsque, le charme rompu, la réalité apparaît soit banale, soit terrible.

Et cette réalité leur apparut brusquement sous la forme gracieuse, mais combien indésirable de M^{me} Ronchard, accompagnée de son père. Sous ce coup imprévu, Saturnin flageola sur ses jambes. Son amie, appuyée sur son bras, sentit cette faiblesse et vit la figure du jeune homme passer du rose tendre au blanc le plus pur, puis au rouge le plus vif; en même temps tombaient de ses lèvres, prononcés d'un accent désespéré, ces deux mots : « Ah ! m...ince ! »

Thérèse flaira le danger. Elle suivit des yeux le regard de Saturnin et le vit rivé sur le groupe qui s'approchait. Quand elle aperçut en même temps que les noires prunelles de la jeune fille fixaient durement son ami, elle devina la situation et prit ses dispositions pour la lutte : Elle lâcha le bras de notre héros, se raidit dans sa petite taille, enfonça les trois quarts de son visage dans sa fourrure et attendit.

Privé de son appui, lui, s'arrêta un instant, puis jugea l'impossibilité d'éviter la rencontre, et voyant l'espace que Thérèse avait mis tout à coup entre eux, il comprit qu'elle l'abandonnait dans sa situation. Seul, il tint tête. Ronchard s'avança, cherchant malgré sa colère légitime, à rester calme. Aussi surpris de son côté qu'avait pu l'être son adversaire, il n'avait pu préparer les phrases sonores et bien senties à l'aide desquelles il aurait à tout jamais confondu l'imposteur. Qu'il aurait voulu être orateur, en cet instant où l'éloquence paraissait si indispensable !

— Vous ne nous attendiez pas, M. Boulbic ? dit-il enfin.

Notre arrivée n'a pas l'air de vous être agréable !

Solutions des récréations intellectuelles d'avril 1917

N° 9.	P I N A R D	G N O L L E
	I M A G E	N U B I E
	N A G E	O B U S
	A G E	L I S
	R E	L E
	D	E

N° 10. **SCEPTRE — SPECTRE**

N° 11. **SAINT-QUENTIN**

RÉCLAME GRATUITE

LISEZ-ÇA

LISEZ-ÇA fait connaître à ceux que les nécessités de la guerre tiennent éloignés des centres les livres qui méritent leur attention.

LISEZ-ÇA est **gratuit**; nos camarades désireux de le recevoir, enverront leur adresse à la librairie GRASSET, 61, rue des Saint-Pères, Paris.

Saint-Pierre-le-Moûtier, Imprimerie-Librairie Flandin.

Le Gérant, Ph. DUPARD.

— Mais si, monsieur, je... suis très heureux...
— Vous... n'embrassez pas votre... fiancée ?
hurla Ronchard d'un ton formidable qu'il eût voulu ironique !

Saturnin se demanda laquelle ??
Madeleine, très pâle, intervint alors et très émue :

— Papa, viens. Ce que je vois me suffit. Je ne connais plus ce monsieur ; et elle éclata en sanglots.

Voyant la douleur de sa fille, Ronchard n'y tint plus : saisissant Boulibic au collet, il le bouscula violemment, le faisant tourner sur lui-même. Au moment où il présenta à son « ex-futur » beau-père sa face postérieure, celle qu'un soldat ne doit jamais montrer à l'ennemi, il y reçut le plus formidable choc qu'il est possible d'imaginer...

Le ridicule tue, dit-on. Thérèse, voyant le peu d'héroïsme de son ami, eût une petite moue de dédain et partit sans même se retourner.

Le soir tombait...

Dès lors la situation de Saturnin devint intolérable à Monastier, comme elle l'avait été à Saint-Jean-le-Menu lors de sa chute au « Soleil d'Or ». Ses camarades se moquèrent de lui et les civils chuchotèrent sur son passage.

Il essaya de revoir Thérèse : à la première rencontre, elle changea ostensiblement de trottoir...

Ce fut le dernier coup.

Découragé, Boulibic demanda à faire partie du premier renfort partant pour le 495^e d'infanterie. Cette faveur étant rarement refusée, il obtint satisfaction.

Les préparatifs de départ, le départ lui-même, le laissèrent insensible ; il ne s'aperçut même pas du voyage, il suivait... la foule. Il fallut le bruit du canon pour le sortir de sa torpeur.

On approchait de Lunéville. Dans les environs, le 495^e était au repos.

(A suivre.)

LA MARMITE

Gazette du 160 et du 360

RÉDACTION : Sergent-Major PASQUIER, 2^e C^{ie}, S. P. 207. — DURAND, 18^e C^{ie}, S. P. 128

ADMINISTRATION : " MARMITE ", Service postal du 160, Saint-Pierre-le-Moûtier

Service gratuit dans les Tranchées

UN CRI D'ANGOISSE

La Marmite se meurt !

Malgré tous nos efforts, notre chère *Marmite*, dont la santé inspirait depuis quelque temps déjà de graves inquiétudes, est maintenant dans un état presque désespéré. Les soins ne lui ont pourtant pas manqué ; cependant chaque jour voit ses forces diminuer.

Les Membres du Comité de Direction l'entourent d'une sollicitude attendrie et c'est avec angoisse qu'ils comptent, montre en main, les pulsations de la malade. Ah ! si la sympathie de ses amis pouvait être de quelque efficacité, comme la guérison serait venue, rapide. Sa voix claironnante eût tôt fait de jeter à nouveau, aux quatre coins de la France et jusque chez nos ennemis, les notes éclatantes qui faisaient rire les bons et trembler les mauvais.

De quoi meurt-elle ? Les médecins n'osent se prononcer. Le plus souvent elle paraît exsangue, pâle comme une feuille de papier qui attend en vain le mordant baiser des caractères d'imprimerie. A d'autres moments elle est secouée d'une toux si violente qu'on croirait la voir éclater sur le champ.

Consultés, les hommes de l'art ont composé des ordonnances prescrivant des médicaments qui la guériraient infailliblement, mais qui sont trop chers pour notre bourse. Que faire ?

Parfois, on dirait qu'elle pressent ce qui la sauverait. Hier encore, étendue sur son lit de douleur, elle tournait ses beaux yeux cernés vers ses amis qui l'assistaient. Pendant que notre infatigable secrétaire général préparait avec une admirable dextérité les quelques drogues achetées avec nos derniers sous, muet, le gérant, dont la tête de tribun bourguignon, d'habitude si rieuse, exprimait à cet instant une profonde angoisse, tenait sa main dans la sienne, lui prodiguant des paroles de consolation et d'espérance. Debout près du lit, les bras croisés, impassible en apparence, le rédacteur en chef regardait cette scène, combinant en lui-même les termes d'un appel au secours qu'il allait jeter à la face du monde.

Tout à coup, la malade, en proie au délire, se souleva sur sa couche et, les pupilles dilatées, le visage amaigrì exprimant une sorte d'extase, cria dans un effort intense : *Des abonnés ! des abonnés !* et retomba, épui-

sée. Les assistants s'entre-regardèrent : tous trois pensaient la même chose : « Voilà ce qui la guérirait ! »

* * *

Chers lecteurs, permettez à l'un des témoins de cette scène navrante de vous transmettre sans commentaires le suprême appel de la malade. A moins d'avoir un cœur de pierre à repasser et le sang glacé d'un reptile, ce qui n'est pas, vous aurez la volonté de sauver notre *Marmite* défaillante. Que chacun y mette du sien et nous aide à nous procurer les médicaments prescrits par les médecins. Ce sont des abonnements, mensuels ou annuels ; nous vous recommandons aussi des achats au numéro, qui constituent un tonique de premier ordre. Alors, grâce à vous, la *Marmite* sera sauvée !

Y. REMOR.

LA PAGE DE GLOIRE

Nous relevons à l'*Officiel* du 14 juillet l'inscription au tableau spécial de la Légion d'honneur.

Pour officier : M. le chef d'escadrons CAMUSAT DE RIANCEY, du 8^e hussards, détaché au 360^e.

Officier supérieur au front depuis le début des hostilités, a fait preuve en toutes circonstances, notamment au cours des opérations sur la Somme et celles de du printemps 1917, d'une activité et d'un dévouement remarquables.

Pour chevaliers : M. le lieutenant DADA, du 360^e.

Excellent officier, sur le front depuis le début de la guerre où il ne cesse de faire preuve de belles qualités de bravoure, d'entrain et d'énergie, a eu une attitude des plus brillantes sous le feu aux combats des 16 février et 9 mai 1915. Une blessure, deux citations.

M. MICHEL, sous-lieutenant territorial au 360^e.

Officier très brave et d'un grand sang-froid, a fait preuve, depuis son arrivée au front, de belles qualités de courage et d'énergie. Nombreuses anciuités et campagnes coloniales. Deux citations.

Toutes nos félicitations.

360^e

Ordre de la VI^e armée n° 96. — M. Divoy, lieutenant à la 19^e compagnie.

Ordre du 33^e C. A. n° 143. — M. Loncle, lieutenant à la 17^e compagnie.

Ordre de la division n° 164. — MM. les sous-lieutenants Cadot, Pennés, Michel, Devaux ; M. le lieutenant Renaud ; sergeant Pallu.

Ordre de la brigade n° 80. — Adjudant Lhéritier ; sergeant Jambille ; sous-lieutenant Sauzay ; sous-lieutenant Godard ; adjudant Chenet ; adjudant Lavisse ; sergeant Botrand.

Ordre du régiment n° 114. — Caporal Foucault ; soldats Duchesne, Guérau, Gauthier, Moins, Courdaveau, Krier ; caporal Gaucher ; soldats Lefèvre, Néauche, Prud'homme, Garcias ; aspirant Haye ; adjudant Noël ; sergents Pélourdeau, Biabaud ; caporal Brune ; soldat Chamard ; sergeant Gillet ; caporal Bouvigny ; soldats Crouzilles, Delumeau, Delannoy, Menant, Dupin, Arrouy, Jacquelin, Dubreuil, Boutault, Thiallier, Guillaumin, Alphonse Elie ; sergeant Florentin ; caporal Garsault ; soldats Baert, Guérin, Chaligné, Drault, Duval, Rouzies, Ribourg, Coquempot, Magnin, Duprez, Tymen, Barré, Guillot, Maury, Bernachot, Hornon, Julianne, Dezat, Petit, Baliguet ; sergeant Portannier ; soldats Dumiel, Martin ; caporal Aubert ; soldat Baudin ; sergents Lallement, Gauroy, Defossé ; caporaux Bourdyot, Demange, Dupont, Chaumery ; soldats Chagot, Debeuf, Faverot, Deschemaker, Legoff, Lepallec, Lambert, Lamotte, Jacob ; médecin auxiliaire Aubertin ; soldats-brancardiers Bonnet, Harmand ; médecin sous-aide-major Houël ; soldats-brancardiers André, Crespin, Ferrière, Margotin ; sergeant Lacombe ; caporal Kergueris ; soldats Hélary, Bego ; sergeant Gauthier ; caporal Fontaine ; soldats Finelle, Chottin, Muret, Gosselin, Vallet, Blondel, Collet, Lauzin ; sergeant Petitpas ; caporaux Mirambeau, David ; soldats Buteau, Courtieu, Vial, Vidalenc, Abadie, Nobiot, Laborde, Bastée, Soret, Bilhère, Jacquard ; maréchal-des-logis Sonnier ; sergents Verdier, Brimont ; caporaux Michel, Camus, Lefèvre ; soldats Roy, Royet, Cathemir, Voirin ; caporal Le Bihaut ; adjudant Clément ; caporaux Serré, Raymond, Boule, Vouhé, Renard, Grégoire, Boissonnade ; soldats Boudier, Rosé, Roué, Millet ; sergents Gilles, Batard ; soldats Meurillon, Sarroul, Bernard, Arricula, Echelard, Gaudon, Arluc, Marteau, Pigneton, Wingerf, Lehout, Canas, Jeandeau, Collet, Loustaneau, Fournier, Naut, Jasselman, Lucquin, Castanet, Breugnot, Quécrok.

160^e

Ordre de la division n° 17. — Soldats Jambel, Lepréost, Loiseau.

Ordre de la brigade n° 11. — Soldats François Dupuis, Ernest Fournier, Louis Charpentier, Marcel Chéron.

Ordre de la brigade n° 14. — Sous-lieutenant Blat, aspirant Jean Herbron, sergeant Lutèce Pierrepont, sous-lieutenant Boissonnade, soldat Auguste Favre.

Sergeant Eugène GANCEL.

Sous-officier irréprochable à tous égards qui s'est toujours fait remarquer par sa belle tenue devant l'ennemi. A montré un courage et une énergie rares au cours de la période du 6 au 23 août 1917, en prenant part volontairement à toute une série de patrouilles et de reconnaissances.

Ordre du régiment n° 50. — Soldats Abric, Cazard, Parmentelot, Morin, Colesse, Auffret, Le Corguillé, Guillaumenq, Larroque, Baron ; caporal Champavreyre ; sergeant Le Devéhat.

Ordre du régiment n° 87. — Adjudant Deloge ; sergents-majors Millet, Toussaint ; sergents Vinault, Marchetti, Castan, Quillardet, Bourgeois, Commenville, Gérardin ; caporaux Bancet, Gabaye, Colin, Toussaint, Humbert, Seguin, Basselin, Dumont, Brébion ; soldats Veltin, Bianchi, Malifaud, Grandclément, Jacquier, Bahnisson, Emo, Rebès, Guillotin, Chrétien, Jamet, Debray, Naudet, Cristini, Lortal, Bazard, Chardonner, Guillaume, Vitzsché, Coulet, Morat, Gambillon, Castel, Lechêne, Biais, Laboudie, Le Gars, Thierry, Coutray, Thirion, Petit, Royer, Gaspard, Tisserand, Couvard, Tubeuf, Bourny, Bonhomme, Pierre, François, Totel, Corvisier, Exbrayat, Roland, Chassan, Cesson, Chounavelle, Souverain, Cordier, Galleix, Albuisson, Arnould, Liébault, Buquet, Borderie, Tiburce, Couturier, Théau, Chetail, Mangin, Brocard, Dubreuil, Dupré, Rey, Saquet, Chinot, Dutemple, Vivier, Robert.

Abonnez-vous à la Marmite !

MEMBRES D'HONNEUR : 20 francs par an.

MEMBRES BIENFAITEURS : 10 francs par an.

MEMBRES ACTIFS : 6 fr. par an ; 0 fr. 50 par mois.

Plein aux As !

(AIR : *Les Départements comiques.*)

Aux as de la cinquième arme
Est dédiée cette chanson
Pour que la censur' désarme,
A eux confions la mission.

L'As censeur.

Tout le monde se passionne
Aux exploits des aviateurs.
Quelle femme n'affectionne
Ces vaillants bourreaux des coeurs ?

L'As trône aux més.

. est la vedette.
On le voit représenté
Des pieds jusques à la tête
Chez Gaumont ou chez Pathé.

L'As à ciné.

Quand un as fait des prouesses
Reste son nom à trouver :
Motus, dit-on à la presse.
On est à se demander...

L'As est-il n...?

Faisant quelques exercices,
Un pilote atterrit sur
Dans un terrain peu propice
Sur la terre qui glissait.

L'As mène en glaise.

Dans ses grandes randonnées,
Il arrive qu'au début,
Malgré toutes les données,
L'aviateur manque son but.

L'As tue rien.

Mais il faut le voir par contre
Dans ses périlleux assauts
Sur le Boche qu'il rencontre
Et vers lui fonce en un saut.

L'As traquant.

A un' certaine altitude,
Seul le cuir peut tenir chaud ;
L'aviateur a l'habitude
De mettre d'épais manteaux.

L'As est de cuir. (Aucune allusion à l'affaire A.)

Pour avoir de l'endurance,
Suivre un régime il convient :
Pour apaiser les souffrances
Le beurre est le vrai moyen.

L'As y est au beurre.

Un as eut l'idée bizarre
D'abattre quelques agents
(La France en est bien... Navarre !)
En tête on vit ces braves gens. .

Mener l'As.

Des effectifs, c'est la crise :
La Femme va, sans tarder,
De l'air, connaît la maîtrise
A son tour de piloter.

L'as à seins.

A. AMBRUN,
Sergeant au 160^e.

Histoire Anecdotique du 160**LIVRE III****CHAPITRE III**

Les groupes qui, gagnant de vitesse, avaient dépassé le fortin, avant que la résistance

ennemie n'y fût sérieuse, avaient largement progressé en avant. Mais aux deux ailes, c'est-à-dire dans les secteurs de droite et de gauche, l'attaque n'avait pas produit le même résultat si satisfaisant. Les sections qui se trouvaient très en pointe, prises de face et de flanc par des contre-attaques durent, pour leur sécurité, se replier et, après avoir poussé jusqu'aux premières maisons de Ripont, se mettre à l'alignement des secteurs voisins.

La nuit tomba sur cette première journée de bataille, permettant aux unités de se reconstituer tant bien que mal, et aux chefs de reprendre en main leurs forces de combat.

La ferme de Maison-de-Champagne et la cote ... était prise. Le fortin de Beausejour, largement dépassé, se trouvait englobé dans cette progression.

Les hussards détachés à la division eurent aussi leur belle part dans cette journée. En un moment critique, ils chargèrent héroïquement dans les défenses de l'ennemi pour dégager un fort groupe qui se trouvait dans une situation périlleuse. Bravement les cavaliers s'élancèrent. Mais quoique cette attaque surprit les Boches, elle fut rapidement arrêtée par un tir fourni. Les chevaux bientôt tombèrent, les cavaliers continuèrent alors le combat à pied, donnant ainsi une aide précieuse à nos camarades.

A Maison-de-Champagne, pendant la nuit, on s'organise hâtivement, car on craint une contre-attaque ennemie. Mais celle-ci ne vint pas.

Le lendemain une légère progression s'effectue, puis la première ligne se fixe définitivement et les compagnies aménagent leurs positions.

Le 27, les bataillons sont relevés et viennent se réorganiser et prendre un peu de repos dans les anciennes deuxièmes lignes allemandes. Trois jours se passent ainsi ; puis, le 30 au matin, le régiment regagne les guionnes du Ravin du Marson, à la borne 16.

(A suivre.)

LA TRANCHEE PRISE

AIR : *Le Pendu.*

Un jeune homme vient de me prendre,
Par un aventureux coup d'main,
Et je n'ai pas su me défendre
Des ardeurs du bouillant gamin.
Son assaut m'a tout' boul'versee,
M'a retourné le caillebotis.

Contre lui, j'étais désarmée,
Car il est vraiment trop gentil. } bis.

Les Boches m'avaient terrassée,
Je souffrais de mon déshonneur,
Car, si je n'suis qu'une tranchée,
J'ai dans le blockaus beaucoup d'œur,
Aussi, pour mon tir de barrage,
J'ai pas fait du tout d'pétard,

Et j'suis tombée sans courage,
C'est pas d'ma faute : j'avais l'cafard. } bis.

Et puis, il a mis tant d'audace
Pour explorer tous mes flanqu'ments,
Que j'ai dû lui demander grâce
Et me livrer entièrement.
Pour m'avoir, il m'a offensée,
Il m'a tout défrisé les ch'vaux ;

Mais je suis bien débarrassée :
Je n'ai plus d'Boch's dans les boyaux. } bis.

G. D...

Soupir, juillet 1917.

Journaux de France et de l'Étranger

La Vie Sportive

Du Petit Cosnois :

Match 160^e-85^e, 1^{er} juillet 1917

Très réussie cette petite fête due à l'amicale rivalité sportive des 160^e et 85^e régiments d'infanterie.

Sur ce beau lac de verdure que présente actuellement le terrain militaire de Myennes, nos poilus en herbe ont couru, sauté, lancé, au grand plaisir d'une foule intéressée qui n'a pas eu à regretter son déplacement.

Les courses et concours ont tous, en effet, tenu ce qu'ils promettaient, et la lutte pour la première place fut toujours fort vive. Si le classement général a donné la palme au 85^e, ce fut d'assez peu pour que le 160^e émette la prétention d'en appeler de sa défaite, plus qu'honorables.

Commencée à quinze heures trente, la réunion prenait fin à dix-huit heures, favorisée de bout en bout par une température agréable, d'autant plus appréciée que la matinée avait fait craindre la fâcheuse pluie... Sincèrement, c'eût été dommage.

Remerciements particuliers à *Cosne-Sport* qui a offert un prix à l'équipe gagnante du cross (160^e).

Un Sauvetage

Du Petit Marseillais :

Dimanche dernier, vers quatre heures de l'après-midi, sur la place de Fos-sur-Mer, de nombreux soldats se baignaient. L'un deux, qui s'était aventuré à cinq cents mètres de la côte, fut pris d'un étourdissement et appela au secours. Un jeune officier se porta résolument à son aide et, après bien des efforts — car le mistral soufflait — parvint

SATURNIN BOULBIC A LA GUERRE

ou

L'ODYSSEE D'UN ENGAGE

DEUXIÈME PARTIE

LE FRONT

CHAPITRE PREMIER

La vie au repos. — Premier contact.
Premières impressions.

Se dégageant de l'amas de sacs, de musettes et de bidons qui l'immobilisait, Saturnin engamba plusieurs copains qui dormaient pêle-mêle dans le wagon à bestiaux gracieusement mis à la disposition de l'armée pour le transport des troupes. Deux autres, réveillés depuis quelque temps, avaient ouvert la porte à glissière afin de respirer un air un peu plus pur. Il se pencha près de ses camarades. L'air frais du matin lui cingla le visage durement, en vrai poilu ; les dernières vapeurs du sommeil s'évanouirent. Il ne se sentait guère à son aise ; une sourde mélancolie, favorisée par la lugubre impression des matins gris et froids, envahissait son âme. Le train roulait lentement, s'arrêtant parfois.

Il prêta l'oreille ; des coups sourds, lointains encore, comme amortis par le brouillard, lui sonnèrent dans la tête comme un glas.

— Ca tape par là, grommela un cabot encore allongé sur le plancher du wagon.

LA MARMITE

Gazette du 160 et du 360

Abonnements

DONATEURS : 20 francs par an.

BIENFAITEURS : 10 francs par an.

ABONNÉS : 6 fr. par an ; 1 fr. 50 par trimestre.

Service gratuit dans les Tranchées

Adresser toutes communications à

PORNIN, aspirant 160^e, 8^e Compagnie, Secteur 207.

DURAND, 360^e, 18^e Compagnie, Secteur 128,

ou à la Marmite, Saint-Pierre-le-Moûtier (Nièvre).



REPRÉSENTATION

au bénéfice des Camarades du Front

Une grande représentation, au bénéfice des soldats du 160 et du 360 au front, sera donnée le 5 janvier 1918, à huit heures du soir, salle Brosselin, rue de Paris, à Saint-Pierre-le-Moûtier.

Il y aura une partie de concert et une pièce en deux actes : *Le Cultivateur de Chicago*. Les camarades du dépôt prêteront leur concours.

On peut, dès maintenant, se procurer des places réservées en s'adressant au sergent Lemoine, au service postal du dépôt.

Profession de foi

La Marmite remercie bien vivement les très généreux donateurs qui viennent de lui donner un nouveau et plus considérable essor.

Elle sera reconnaissante à toute personne qui lui fera parvenir une information, une pièce de vers, une nouvelle à la main, un rébus, une fable-express ou simplement une idée.

Elle cherchera à être plus encore l'organe du 160 et du 360 et demande pour cela aux camarades du front de lui en fournir les moyens. Dans la mesure du possible, elle insérera gratuitement les offres de vente et d'achat et toutes communications personnelles du genre « Petites Annonces » utiles à nos camarades.

Elle s'efforcera d'établir et de maintenir une liaison étroite entre les divers éléments du régiment : front, dépôt, Donzy, Bourges, Cosne, et d'entretenir les meilleures relations avec nos camarades détachés, changés d'affection ou changés d'arme, ainsi qu'avec les camarades libérés.

Elle acceptera à des conditions raisonnables les insertions et les réclames d'ordre commercial. (Voir le tableau 4^e page.)

LA PAGE DE GLOIRE

160^e

Ordre n° 5913 D du 5 novembre 1917 :

M. Etienne MONGAUDON, sous-lieutenant, a été fait chevalier de la Légion d'honneur.

Officier d'une bravoure exemplaire, s'est fait remarquer par son sang-froid et son esprit de décision le 19 octobre 1917, au cours d'une opération délicate et périlleuse qu'il contribua largement à faire réussir. A été blessé grièvement. Deux fois cité à l'ordre.

Cette citation emporte attribution de la croix de guerre avec palme.

Ordre du corps d'armée n° 321 :

Frédéric Contant, sous-lieutenant.

Ordre de la division n° 21 et 24 :

Félix Coural, Victor Blat, Charles Flamand, André Foissy, sous-lieutenants ; Robert Labbé, sergent ; Claude Fontaine, Maurice Thorel, soldats.

Ordre de la brigade n° 23 :

Marcel Perrier, sous-lieutenant ; Jean Quatreboeuf, Alfred Roy, Albert Gontier, Jules Lastrade, sergents ; Alfred Bruquel, Alfred Pilain, Louis Idier, Arsène Coutant, soldats.

Ordre du régiment n° 90.

Emile Rollot, sous-lieutenant ; Marcel Perrier, adjudant ; Evariste Lapoublade, sergent ; Gabriel Dauphin, caporal ; Eugène Dolbeau, Marius Paradis, Louis Lendormy, Albert Fournier, Joseph Picoré, Jean-Baptiste Gondy, Louis Marsat, Abel Mathieu, Jean Lucu, Marie Demangeon, soldats.

Ordre du régiment n° 103 :

Félix Rolandez, aspirant ; Germain Menant, Georges Lanneret, Camille Germain, Ernest Granier, Henri Hazé, Jean Blit, Gaston Picardet, sergents ; Gaston Chenu, Fortunat Jaulin, Jacques Théodule, Jean Dufau-Cazanabe, Emile Hureaux, Maurice Henriot, Georges Terrier, Antoine Rey, Georges Michel, caporaux ; François La Guerche, Jean Marquet, Paul Seurot, Auguste Rouger, Georges Bouigny, Emile François, Joseph Boché, Jules Billès, Jean Ripoteau, Théodule Orsonneau, Jean Lamarens, Louis Bauchet, Dominique Devillechaise, Joseph Naudin, Pierre Majerus, Henri Martin, Eugène Niger, Gustave Minck, soldats.

360^e

Médaille militaire

Eugène Balliard, René Tafforin, Marie Reyneaud, Désiré Delcourt, Henri Pouplin, Armand Bonneau, soldats.

Ordre du corps d'armée n° 143 :

Louis Loncle, lieutenant.

Ordre du corps d'armée n° 147 :

Louis Lugnier, Emile Dechaux, soldats.

Ordre de la division n° 176 :

Marcel Chalesle, sous-lieutenant.

Ordre de la brigade n° 85 :

Pierre Guérin-Dumartrait, sous-lieutenant.

Ordre de la brigade n° 97 :

Jean Rabiau, caporal ; Eugène Grauss, soldat.

Ordre de la brigade n° 102 :

Victor Chabeaux, sous-lieutenant ; Louis Chériot, soldat.

Ordre du régiment n° 128 :

Nicolas Gung'l, soldat.

Ordre du régiment n° 134 :

Charles Alfmaerten, sergent ; Maurice Le Rat, caporal ; Alphonse Labrune, Maurice Hue, Louis Bigey, Marcel Godard, Jean-Baptiste Simon, Emile Mailliard, Joseph Orléon, Pierre Thévenot, Louis Charpentier, Maurice Pichon, Marius Lansard, Pierre Foncu, Marcel Schœppf, Antoine Taverne, Henri Thévenet, Pierre Dourneau, Paul Masselot, André Bardot, Léonard Audouin, soldats.

Ordre du régiment n° 141 :

Jacques Escourron, sergent-fourrier ; Alexandre Billy, sergent ; Charles Gaessler, Jean-Marie Robert, caporaux ; Gaston Mobailly, adjudant ; François Frébault, sergent ; Jean Huberty, adjudant ; Raoul Rayssac, Adolphe Pelmoine, sergents.

Ordre du régiment n° 149 :

Paul Staye, aspirant ; Georges Camot, Jean-Jacques Pennès, Auguste Boulanger, Gabriel Bidet, Antoine Gay, sergents.

Ordre du régiment n° 166 :

Henri Molandre, Lucien Cure, sergents ; Armand Levain et Ferdinand Rozé, sergents-fourriers.

Ordre du régiment n° 180 :

Louis Arène, sous-lieutenant ; Emile Schwartz, Victor Baudouin, Pierre Vermand, Marcel Colson, Léon Ganet, Edouard Connes, sergents-majors ; Henri Rossy, Charles Vallut, soldats.

Nos Échos

Le 11 novembre dernier, salle Brosselin, à Saint-Pierre-le-Moûtier, une représentation, au bénéfice du Foyer du Soldat, a été donnée avec un plein succès par les camarades du dépôt. Dans la partie de chant, nous avons entendu MM. Géricot, Ségur, Chapuis, auxquels avait bien voulu se joindre le sergent Marval, du *Petit Casino*, venu spécialement du C. I. de Donzy pour prêter son concours à cette œuvre de bienfaisance.

M. Ambrun, dans une revue à un personnage, revue de sa composition et qu'il nous a fait l'extrême plaisir de dire lui-même, a fait défilé d'aimable et très fine manière, les petits événements du dépôt. M. Ducros, de la *Scala*, a obtenu son habituel et légitime gros succès.

Une petite pièce en un acte de Courteline, *L'article 330*, interprétée de façon impeccable par MM. Eniomel (La Brige) ; Chapuis (Président) ; Dupard (Substitut) ; Ségur et Poque (Assesseurs), et Géricot (Huissier), a soulevé dans la salle un énorme rire.

L'orchestre, composé de onze musiciens, nous a donné des fragments du *Petit Duc* et des *Saltimbansques*. Nos deux virtuoses, Ceillier et Bouraille, prétaient leur concours, aidés des meilleurs éléments civils de la localité.

D'après le livre de M. Delebecque, *A travers l'Amérique du Sud*, il paraît que les rives du Salado sont bordées de palétuviers dont les branches baignent dans l'eau à marée haute. Quand la mer baisse, les branches se découvrent et les huîtres y

restent accrochées. De sorte qu'à Guayaquil ce mollusque, pourrait à la rigueur passer pour un fruit.

Un chevreuil, chassé par des chiens, s'est aventuré en plein centre de la ville et a été tué dans un jardin, près de l'abattoir, dont il avait d'un bond franchi le mur haut de deux mètres.

Cet événement a mis en ébullition les cerveaux des Nemrods de la localité et Copahu, le chien de l'infirmerie, a failli en ressentir les terribles effets. Que tous ses amis se rassurent. Il est sain, sinon absolument sauf.

Les joueurs de foot-ball s'en donnent ardemment au 360^e. De nombreux matches d'entraînement ont eu lieu tout récemment au cantonnement de repos à S...

M. le lieutenant-colonel Piazza favorise très sportivement ces épreuves qu'il honore de sa présence.

Remarqués : Felvet, goal, très adroit ; Huille, arrière valeureux, mais un peu dur ; Raymond, joueur un peu léger, mais au jeu de tête agréable et efficace ; Duboc, centre très dangereux, mais un peu personnel ; Gauroy, ailier rapide et courageux, et enfin Combe, autre ailier gauche qui centre à souhait et avec précision, mais dont le jeu est trop lent et pas assez varié. Le lieutenant Baudet prête son concours pour arbitrer ces parties que tous les fervents du sport voudraient voir nombreuses au cours du prochain hiver,

Poilus ! La grande maison de pneumatiques Michelin, de Clermont-Ferrand, cherche à vous être agréable en même temps qu'utile. Cherchez et vous trouverez l

Mme Jean d'Héral a fait, le 9 décembre, à Saint-Pierre, une très belle et très vigoureuse conférence patriotique, sous l'égide de l'œuvre de la « Conférence au Village », dont le siège est à Paris, 11, avenue de l'Opéra, et dont le but est de combattre la propagande ennemie en France.

Les Morts

Les vaillants, à l'appel éclatant des clairons,
Se sont dressés soudain, et se moquant des craintes,
Sont partis en brusquant les plus douces étreintes,
L'audace juvénile illuminait leurs fronts !

Aux hasards de la lutte, aux creux des lourds sillons,
Stoïques, sont tombés ceux que le cœur dénombre
Et que la mort faucha, la mort semeuse d'ombre,
Qui des plus nobles fait ses atroces moissons

Ils ne goûteront pas l'ivresse du retour,
Ils sont morts sans donner même un baiser avide...
Leur place d'autrefois se marquera d'un vide
Au foyer familial, autel de leur amour....

Hardis chasseurs du Linge et du Schratzmaennele,
Preux de Champagne, et vous que le monde re-
[nomme :
Défenseurs de Verdun et vainqueurs de la Somme,
Par vous, notre fanion est tout auréolé !

Mais votre sacrifice exalte notre effort,
O frères de combats ! ô géants de nos gloires !
Et vos exploits toujours clamé à nos mémoires ;
Mieux vaut qu'un destin vil une sublime mort !

Georges DURAND, du 360^e

Offres et Demandes

Une personne sérieuse entretiendrait, en habitant son appartement, le mobilier d'un mobilisé domicilié Paris et lui verserait encore une petite redevance pour loyer.

(1)

A vendre installation téléphonique du réseau parisien (appareil de bureau, commutateur à fiches pour poste dérivé, sonnerie).

(2)

La valse des Marraines

AIR : *Viens donc.*

Je suis le choyé des Marraines,
Et je sais les aimer tour à tour ;
Je les rassemble par douzaines
Dans tous les pat' lins d'alentour ;
A chacune je dis : Ma petite,
Viens donc !
Je sens mon cœur qui bat plus vite,
Viens donc !
Toi seul seras mon n'tit mignon,
Viens donc !
Décid'-toi donc !
Je te raconterai la guerre,
Viens donc !
Les aventur's de ma carrière,
Viens donc !
Vous plaisantez, m'repond Suzon,
Non ! non !
Si vous avez l'air bon garçon,
Je crains fort vos aimables façons,
Et j'ai peur,
Et j'ai peur,
Et j'ai peur de vos écussons !

II

Si mes beaux écussons t'affolent,
Je vais de suite les camoufler,
Mais j'ai les jambes qui flageolent,
Si tu prétends me repousser !
Je serai pour toi un p'tit frère,
Viens donc !
Tu seras l'ang' de mes prières,
Viens donc !
Ton nom sera sur mon bidon,
Viens donc !
Décid'-toi donc !
Je t'écrirai de saintes choses,
Viens donc !
Des récits en vers et en prose,
Viens donc !
Accepter ça, m'repond Suzon,
Non ! Non !
Maman m'a dit qu' votr' Bataillon
Est le plus dang' reux des polissons,
Qu'il bouscule,
Qu'il bouscule,
Qu'il bouscule les rhododendrons !

III

Ah ! je vois, je le sens, ma belle,
Que mes vingt - deux ans te font peur.
Si tu crains trop la bagatelle,
Je puis t'aimer comme une sœur !
Nous causerons de choses graves,
Viens donc !
Nous lirons l'histoir' des Burgraves,
Viens donc !
Nous boulotterons des bonbons.
Viens donc !
Décid'-toi donc !
Je t' parlerai de mes doublures
Viens donc !
D'équipements, brod' quins et pointures,
Viens donc !
Tu cherr's un peu, m'repond Suzon,
Non ! Non !
Je r'çois d'autres filleuls du front
Des propos, des mots si folichous,
Que ça m'donne,
Que ça m'donne,
Que ça me donne le frisson.

G. D. (du 360^e).

Alsace, octobre 1917.

La Pochette de la Marraine est une collection comprenant environ trente séries différentes de cartes postales ou de feuilles de papier à lettres illustré, en couleurs, chacune de sept dessins différents, d'après des jeunes artistes renommés.

Le but de cette collection est, d'abord, d'égayer,

de rendre attrayant, sous une forme artistique et nouvelle, l'échange de lettres de l'Arrière au Front et du Front à l'Arrière. La correspondance aura été pendant la guerre, en quelque sorte le *geste national* entre militaires et civils ; elle sera sous cet aspect inédit, doublement précieuse à conserver. Il a paru intéressant de créer un **Abonnement** pour la *pochette complète*, dont les titulaires bénéficieront des tarifs les plus réduits, avec faculté de souscrire, dès à présent, aux six premières séries, au prix :

Huit francs les six premières différentes pochettes (cartes postales).

Onze francs les six premières différentes pochettes (papier à lettres avec enveloppes) qu'on recevra *franco*.

Il sera consenti des prix spéciaux à toutes les Coopératives militaires, aux Œuvres de bienfaisance ou de propagande.

Direction : 47, rue Lacordaire, Paris (XVe). Tél. : Saxe-36-67.

LE GRAND PHOTOGRAPHE 21, Boul^d Montmartre
PARIS

ACCORDE
50 %
de Réduction **REUTLINGER**
Aux Militaires du 160 et du 360
sur présentation de ce bon.

SATURNIN BOULBIC A LA GUERRE
ou

L'ODYSSEE D'UN ENGAGE

DEUXIÈME PARTIE

LE FRONT

CHAPITRE PREMIER

La vie au repos. — Premier contact.
Premières impressions.

(Suite)

Fatigué par ces allées et venues à travers les rues où le service de voirie respectait avec une malencontreuse sollicitude d'immenses étendues de boue, crotté et suant, il décrocha son sac, le jeta à terre et, posant son fusil contre le mur, s'assit sur la paille mouillée qui devait lui servir de couche.

Il allait procéder à un examen mental de sa situation quand un grand et fort gaillard, d'une trentaine d'années, à la longue moustache de guerrier celte, lui dit :

— Eh ! bien, l' poteau, on vient r'trouver les copains ? Toujours à Monastier, l'dépôt ?

— Oui, toujours, répondit laconiquement Saturnin pensant en lui-même qu'il ne demanderait qu'à y être encore, bien que, comme chacun sait, Monastier ne soit pas bien gai avec ses 2.700 habitants et pour toute distraction un cinéma qui ne fonctionne que le 29 février.

— T'as déjà été au front ?

— Non ; j'y arrive pour la première fois.

— T'en fais pas, va. Tu t'y feras. T'auras l' temps de t'y habituer, car il y a encore pour dix ans de guerre.

Petites Recettes pour la vie chère.

A Monsieur Louis Forest.

Prendre une marmite, française de préférence, bien s'assurer qu'elle n'est pas percée, y mettre 4 litres d'eau de fontaine, à défaut de l'eau de puits, ajouter 5 morceaux de sucre, verser ensuite un litre de pinard et vous obtenez ainsi une boisson d'un prix abordable.

Pour avoir une boisson plus économique on peut s'abstenir de mettre le pinard et le sucre.

MIC-HET.

✉ R. V., Neufchâteau. — Pour le pétrole : Prendre 3 ou 4 litres de luciline et 1 litre de pétrole, mélanger à froid de préférence. Le résultat est certain.

Fables-Express

A nos auxis.

Une jeune alouette, à l'esprit perspicace,
Echappe par la ruse au filet qui l'enlace.

MORALITÉ

L'alouette all'baise

Y. R.

★ ★

A Bolo

Son nez proéminent, mais joli de prestance,
Eblouissait la vue de son éclat garance.

MORALITÉ

Le beau nez rouge

Y. R.

A ces mots, un « cri d'horreur » sortit des douze poitrines de l'escouade. — Les militaires, dignes de ce nom, sentiront immédiatement ce que représente ce cri en fait de cacophonie. Il y a de tout, dans le « cri d'horreur » : le glapissement du chacal, le halètement rauque du Poméranien qui râle sous le couteau de tranchée, le hululement de la chouette, plus une quantité innombrable d'onomatopées extrêmement variables.

On avait déjà oublié Boulbic et toute l'attention s'était reportée sur son interlocuteur que d'aucuns accusèrent d'ébriété par ces mots : « Mussonnot, t'es saoûl ».

— Penses-tu ! Y veut en r'prendre.

— Faïtement, répond Mussonnot qui tient tête. Moi, j'aime la vie au grand air ; on est nourri, on a du pinard, on va à l'hosto si on est malade, on a des perm ! Qu'est-ce qu'i vous faut de plus ?

— Tais-toi, j'te dis tu débloques.

Cela finit par des rires, et Saturnin, qui se demandait si ses camarades se disputaient pour de bon, fut rassuré du coup et finit par s'enhardir.

Trois jours plus tard, il était à l'unisson et commençait à se faire aux gens et aux choses, car par extraordinaire, en ces trois jours, on n'avait pas changé de cantonnement.

Il y avait tous les jours un peu d'exercice, ce qui ne plaisait guère ; on habituait les hommes au lancement des grenades ce qui provoqua chez Saturnin de fréquents battements de cœur.

Le quatrième jour, au matin, un avion boche fut signalé au-dessus du village et on fit rentrer les hommes dans les cantonnements. — Notre jeune guerrier était alors en coryée en dehors du village et le temps lui parut singulièrement long avant de regagner sa grange... Il revenait en cherchant des yeux l'oiseau de mort, avec tant d'attention, qu'il buta dans une planche qui se trouvait en travers de la route et s'étala

Un cheval déferré
Butte sur un pavé.

MORALITÉ
Faux pas sans fer.

G. Z.

★ ★

Un voyou combattit de façon héroïque
Et reçut pour cela une croix magnifique.

MORALITÉ
L'apache de gloire.

G. Z.

★ ★

A nos toubib.

On dit qu'un bon Bénédictin,
Saint homme, et réputé capable,
S'Esprit d'Elise un beau matin,
Le cœur atteint d'un feu coupable.

MORALITÉ

L'inflammation du Père Idoine.

X...

RÉCLAMES COMMERCIALES

Tarif d'Abonnement pour trois mois

1 page	1/2 page	1/4 page	1/8 page	1/16 page
40 fr.	20 fr.	12 fr.	8 fr.	5 fr.

Si la réclame comporte un cliché, ce cliché sera fourni par l'intéressé quinze jours avant la première insertion et lui sera restitué dans les quinze jours suivant la dernière insertion.

dans la boue. Juste à ce moment une bombe tomba à deux cents mètres de là sur un hangar. La peur lui donna des ailes car d'un bond il fut sur ses pieds et rejoignit la corvée qui, déjà, s'éloignait.

Le retour au cantonnement s'opéra sans autre incident et Boulbic contempla les solides charpentes de sa grange et respira pensant que sa sécurité était assurée. Fort heureusement pour lui, d'ailleurs, le taube n'essaya pas d'en éprouver la solidité et disparut vers ses lignes, poursuivi par les flocons blancs des shrapnels, qui l'encadrèrent sans le toucher, naturellement.

Boulbic était sauvé. Ce fut sa première grande émotion. Il en eut une autre, le jour où, par suite de circonstances exceptionnelles, et la maréchaussée étant absente, il eut à assumer avec un camarade la garde provisoire de quatre prisonniers boches qui devaient être, par la suite, dirigés sur l'arrière. C'étaient les premiers boches qu'il voyait et il ne les regardait pas sans une crainte mêlée de respect. Le calme de son camarade, son indifférence à leur égard, l'étonnaient. Quant à lui, il ne les quittait pas d'une semelle, tenait son fusil serré et avait l'œil sur eux, de peur qu'ils s'évadent. C'était au point que ces malheureux boches ne pouvaient faire un mouvement sans que Saturnin se précipitât pour les en empêcher. Il fallut l'intervention de son camarade pour que l'un d'eux qui s'était enrhumé du cerveau en traversant le « Boyau des courants d'air » pût se moucher.

Quel fut son soulagement quand on le releva de sa faction ! Lui-seul aurait su le dire. Plus tard, en rentrant à l'escouade, il fit le brave et raconta comment il s'était comporté ; les co-pains, en entendant la version un peu différente de son camarade, en firent des gorges chaudes et on termina par l'inévitable conclusion qu'une première faction ça s'arrosose. Et Boulbic arrosa.

(A suivre).